



L'héritage du Bulb

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

— 57 —

L'héritage du Bulb



Georges-Jean Arnaud

La Compagnie des Glaces

Tome 57

L'héritage du Bulb

(1991)

CHAPITRE PREMIER

Le dirigeable *Asia* se trouvait au-dessus de la Manufacture Kurts, à moins de cinquante mètres d'altitude. Le vent, nul, permettait à son énorme masse de rester à l'aplomb des ateliers dirigés par Ann Suba. Le toit d'un immense hangar s'ouvrait lentement et, depuis sa passerelle de pilotage, Liensun pouvait plonger le regard à l'intérieur de ce bâtiment où se fabriquaient désormais les hydravions Kurts. Ann Suba avait tenu ses promesses et, six mois à peine après la mort dramatique de Kurts le pirate, le premier appareil était terminé. Construit en matériaux composites à base de silicium, doté de puissants moteurs à turbopropulsion, ce n'était pas une réplique fidèle des deux engins que Kurts avait retrouvés dans les glaces de la Transeuropéenne et complètement réparés. Le numéro un qui sortait en cet instant de la manufacture de Lacustra City était plus long, plus large, doté d'une autonomie de vol de huit mille kilomètres à charge pleine, douze mille à vide. Il pourrait emporter deux cents tonnes de fret à quatre cent cinquante kilomètres heure, irait à cinq cent cinquante avec une charge réduite de moitié et, à vide, à sept cents – avec des pointes à huit cent cinquante. Ses moteurs acceptaient n'importe quel carburant lourd, huile de baleine, de phoque, huile minérale, nouvelles huiles végétales que l'on trouvait depuis peu sur le marché, en provenance de la Compagnie Africana. Ce premier exemplaire des ateliers avait été baptisé *Kurts*, ce qui était aussi le nom de la manufacture d'hydravions.

L'*Asia* allait servir de grue géante pour soulever l'appareil et le déposer en mer, où auraient lieu les essais préliminaires. Liensun surveillait la manœuvre, mais son équipage était depuis longtemps habitué à ce genre de grutage : il y avait maintenant deux ans que les dirigeables servaient à la mise en place des énormes pilotis sur lesquels se construisait la plus grande surface lacustre jamais imaginée par l'homme. On avait atteint les cent trente mille mètres carrés la semaine précédente, tandis que la route en direction de Tcheou Voksals

approchait les soixante kilomètres. On en comptait trois cents environ de Lacustra City jusqu'à cette station ferroviaire, mais l'Omnium du Pacifique qui possédait Lacustra City avait surtout privilégié la construction des plates-formes. Au fur et à mesure que les espaces de planchers se libéraient, des sociétés s'y installaient, des maisons de commerce, essentiellement, mais aussi des boutiques pour particuliers, des hôtels, des restaurants, des cliniques, des centres commerciaux et des bureaux. Il y avait un grand engouement pour cette nouvelle Compagnie qui défiait à la fois la fonte des glaces et les lois de la Commission d'application des Accords de New York Station, autrement dit la CANYST, organisation intercompagnies chargée de veiller à l'orthodoxie de la civilisation ferroviaire. Il faut dire que la CANYST n'existait pour ainsi dire plus depuis que le dégel avait complètement bouleversé la géographie économique, politique et humaine de la planète.

La Panaméricaine, par exemple, se trouvait dans ses Provinces du Nord complètement envahie par les eaux de fonte. Le fabuleux Mississippi, longtemps contenu sous des dizaines de mètres de glace, avait fini par faire exploser celle-ci sous la puissance de ses milliards de mètres cubes d'eau et s'était répandu jusqu'aux anciens lacs, l'Atlantique, le golfe du Mexique. Ne subsistaient que quelques îlots, protégés par leur situation élevée, où des survivants s'efforçaient de se maintenir en vie. La présidente Yeuse avait dû, comme des millions de Panaméricains, se réfugier dans la Province de Patagonie où le dégel était plus lent. Cependant, le fleuve Amazone, depuis des siècles enfermé dans son carcan de glace, donnait d'inquiétants signes d'activité. Des grondements sourds montaient des profondeurs tandis que le vieux tunnel Nord-Sud, pour lequel Lady Diana, l'ancienne P.-D.G. de la Panaméricaine, avait sacrifié des milliers de vies humaines et d'énormes ressources énergétiques, était déjà envahi par des eaux furieuses qui le minaient dangereusement.

Ces sinistres nouvelles encourageaient les gens, surtout les industriels, les hommes d'affaires, les spéculateurs, à se tourner vers Lacustra City où naissaient un monde nouveau, une façon originale de vivre et pas seulement de survivre. Les plates-formes lacustres, situées très haut (au-dessus du niveau que pourraient atteindre les eaux), offraient toutes les garanties de sécurité. L'Omnium du Pacifique devait donc faire face à une demande si importante que les critères de sélection devenaient d'une sévérité cruelle. La société, qui regroupait dans son collectif le Kid, Lien Rag, Liensun et Farnelle, avait désigné le Kid comme président. Songe, Ann Suba et Jael n'étaient que des actionnaires consultants. Songe apportait sa société de Markett Station, son dirigeable et son savoir-faire, Jael, en créant le port de Nemicie pour recevoir les deux énormes *Iceberg-Ship* chargés de fuel

phoque, avait amplement mérité son statut ; Ann Suba avait acquis sa place grâce à sa manufacture.

Dans ses ateliers, quatre autres hydravions étaient en cours de montage, à des stades très différents. Le prochain appareil sortirait avant un mois. Le rythme, pour l'instant, serait donc d'un engin par mois, avant de passer par la suite à deux. Les commandes atteignaient le chiffre record de cent deux. Il avait fallu refuser les suivantes et, d'ici plusieurs années, la manufacture ne pourrait en accepter d'autres. Ann Suba tenait à cette appellation de manufacture car elle désirait que chaque machine soit pour la plus grande partie fabriquée à la main. Bien sûr, les plus grosses pièces étaient moulées de façon industrielle, surtout dans l'île du Titan où l'abondance du silicium recueilli autour du volcan avait permis la création de fabriques de matériaux composites. Les moteurs ainsi que les fameux turbopropulseurs à huile lourde sortaient des usines de Titan, qui s'étaient fait une spécialité des moteurs en céramique d'une extraordinaire solidité et d'un rendement qui ne supportait aucune comparaison. Les turbines, notamment, n'avaient qu'un très faible coefficient de frottement qui les rendait inusables, la céramique étant obtenue à une température supérieure à n'importe quelle autre nécessaire pour les alliages les plus résistants. Depuis longtemps, l'île de Titan fabriquait des diesels en céramique qui connaissaient un succès constant. Tous les dirigeables en étaient équipés. Mais à présent, les clients étrangers devaient attendre que la Manufacture Kurts soit servie avant d'espérer être livrés.

Les élingues venaient d'être assurées autour du fuselage de l'hydravion, et dans quelques minutes commencerait le treuillage. Le dirigeable ne prendrait pas tout de suite de l'altitude : les treuils sortiraient d'abord l'appareil des ateliers, puis l'hélium des filtres serait envoyé dans les ballonnets. L'Asia gagnerait alors une altitude de deux cents mètres, avant de faire route vers la mer toute proche, où l'autre engin serait déposé avec la plus grande délicatesse. Ann Suba se trouvait dans la cabine de pilotage en compagnie de deux de ses ingénieurs. Liensun avait essayé de la dissuader de risquer ainsi sa vie, mais elle voulait accompagner son premier modèle jusqu'au bout, connaître avec lui les difficultés qui se présenteraient.

Tout en donnant ses ordres, Liensun pensait au Consortium des Bonzes de China Voksal et surtout à Tharbin, le président de ce trust énorme. Tharbin commençait à s'inquiéter de la montée en puissance de l'Omnium. Il n'avait pas cru à l'installation d'un site lacustre et commençait à le regretter, car le port qu'il avait créé plus au nord, Tung Kow, lui donnait de grandes inquiétudes. N'ayant écouté personne, il n'avait pas tenu compte de la présence sous les glaces du fabuleux fleuve Yang Tsé Kiang, qui menaçait toute cette partie

orientale de l'ancienne Chine. Déjà, jusqu'à cent kilomètres au large de ce nouveau port, installé au bout d'un terminus ferroviaire, la mer de Chine était devenue excessivement dangereuse pour la navigation ; l'*Iceberg-Ship I* ne pouvait plus s'y risquer. Seuls les vieux cargos et ceux que le Consortium construisait pouvaient affronter les remous, les tourbillons que l'eau de fonte, sale, boueuse et tiède provoquait. On disait aussi que la voie ferrée qui alimentait Tung Kow connaissait des difficultés importantes dues à la fonte des glaces, à l'ouverture de crevasses ou au glissement de couches superposées depuis des siècles.

— Prêts pour le treuillage, lança le commandant en second.

— Allez-y !

L'hydravion sortit lentement par le toit ouvert. Des câbles le maintenaient pour l'empêcher de tourner, mais lorsqu'il serait à bonne hauteur, Ann Suba les décrocherait depuis l'intérieur de la cabine et l'engin se mettrait inévitablement à tourner. Ce serait le moment le plus délicat de l'opération. Il faudrait attendre que le mouvement s'arrête, en espérant que les élingues tiendraient le coup, et ensuite seulement naviguer vers la mer toute proche. Même à vitesse réduite, l'hydravion aurait alors tendance à s'agiter en tous sens, et avant de le déposer sur l'eau, il faudrait une nouvelle fois patienter jusqu'à ce qu'il s'immobilise.

Il n'y avait eu aucun essai préalable en bassin, et Liensun trouvait qu'Ann Suba se montrait d'une confiance aveugle. Les plans des deux anciens appareils datant de l'ère solaire avaient certes été soigneusement relevés par les ingénieurs que la manufacture avait engagés, mais comment être sûr que le nouvel engin n'allait pas couler une fois sur l'eau ou ne se briserait pas au cours de la manœuvre de grutage ? Pour l'instant, cependant, il paraissait parfaitement équilibré, et Ann Suba annonça qu'elle lâchait les câbles. L'opération fut parfaite et l'hydravion resta stable, avec à peine une légère tendance à tourner sur la droite ; peu de chose. L'*Asia* prit lentement, très lentement de la hauteur, mettant un quart d'heure avant d'atteindre les deux cents mètres d'altitude alors que ses appareils lui donnaient la possibilité d'effectuer des bonds de mille mètres en quelques secondes en cas de danger. Ce qui faisait de lui une arme redoutable capable d'échapper au tir d'éventuels ennemis. Lorsque les deux cents mètres furent atteints, les moteurs grondèrent imperceptiblement et les hélices commencèrent à tourner, si lentement qu'on pouvait en distinguer les pales. Liensun aurait aimé qu'on équipe l'appareil de turbopropulseurs, mais la chaleur des gaz qui s'échappaient des turbines aurait provoqué des accidents avec l'enveloppe, et aussi des remous qui auraient nui à l'assiette du dirigeable. Longtemps encore, avant que ces problèmes ne soient résolus, ceux-ci devraient se contenter de moteurs classiques à hélice.

L'Asia atteignit la mer sans encombre, et quand il s'immobilisa, casser l'erre s'avéra assez délicat. Enfin, il se mit à descendre. Bientôt, les treuils laisseraient filer les élingues et l'hydravion se retrouverait à l'eau. Liensun apercevait la machine d'Ann Suba, amarrée à un ponton juste à côté du port en construction de Lacustra City. Celle-là donnait toute satisfaction, ainsi que celle du Kid, qui lui permettait d'être en quelques heures soit dans l'île du Titan, soit à Lacustra City ou encore à China Voksar et à Markett Station. Les mentalités évoluaient vite : désormais, ces appareils, considérés il y avait peu comme sacrilèges, eu égard au mode de vie ferroviaire, étaient acceptés par une opinion publique blasée... et inquiète de voir que les trains ne protégeaient pas du dégel.

Toute la population de Lacustra City, soit près de cinq mille personnes, contemplait l'opération. Les ouvriers et les cadres de la manufacture étaient aux premières loges, installés directement au bord de l'eau, tout en haut de l'estacade qui dominait l'océan de trente mètres, mais les boutiques, les entreprises avaient aussi libéré leur personnel pour qu'il puisse assister à l'événement. C'était la première production originale de la cité lacustre. Jusqu'ici, on n'y avait en effet fabriqué que des produits de première nécessité, nourriture, vêtements ou chaussures, aussi cet hydravion représentait-il pour l'avenir une chance extraordinaire. Et il y en aurait d'autres ici, car on ne vendrait que la moitié des exemplaires à l'extérieur.

Liensun fit arrêter les moteurs et, lorsque les treuils se turent à leur tour, un silence de deux à trois minutes suivit. Chacun retenait son souffle, craignant de voir l'appareil s'enfoncer dans les eaux. Mais non, il se soulevait régulièrement à cause d'un petit clapotis. Et sa ligne de flottaison, peinte en vert sur sa coque d'un blanc éblouissant, restait visible, preuve que pas un litre d'eau ne pénétrait à l'intérieur.

— Il a un bel équilibre, constata le commandant en second. Il ne penche ni d'un côté, ni de l'autre.

Et soudain, dans la stupeur générale, les moteurs furent lancés ; une légère vapeur bleutée s'en échappa. Ann Suba, aux commandes, les utilisa d'abord pour faire évoluer l'engin sur place, le faisant tourner à droite, puis à gauche, avancer de quelques dizaines de mètres, reculer d'autant ; et Liensun comprit alors que la jeune femme n'allait pas s'en tenir là. Il essaya de l'appeler par radio pour la dissuader de tenter la chance, alors que tout allait si bien, mais le gros hydravion se mettait déjà le nez au vent et ses moteurs augmentaient leur régime. Quelqu'un avait ouvert une des baies de la nacelle de l'Asia et l'on entendait parfaitement les quatre turbopropulseurs rugir. Puis d'un seul coup, l'appareil s'élança comme s'il avait donné un énorme coup de reins, fonça vers l'est.

— Elle va décoller ! cria quelqu'un.

Liensun aurait bien fermé les yeux. Il avait terriblement peur pour cette femme avec laquelle il avait connu ses premières grandes satisfactions sexuelles. Ils n'étaient pas épris l'un de l'autre, certes, mais sur un seul regard pouvaient se lancer dans une sauvage étreinte.

— Elle y arrive... C'est fantastique !

Le *Kurts* paraissait surgir de la mer et montait vers le ciel selon un angle de près de quarante-cinq degrés. Très vite, il atteignit une altitude considérable, fut sur le point de disparaître à l'est. En dépit des grandes lucarnes solaires qui déchiraient le ciel croûteux que les Terriens connaissaient depuis le début de l'ère glaciaire, l'atmosphère restait en effet nuageuse, avec juste un renforcement de la luminosité. La visibilité était donc limitée, et à cinq kilomètres, l'hydravion n'était plus visible. Puis soudain un point noir, à mille mètres d'altitude, se mit à grossir. Le *Kurts* passa en vrombissant de tous ses moteurs au-dessus du dirigeable, effectua une large boucle avant de se présenter pour un amerrissage très soigné. Liensun nota qu'il avait décollé sur une très courte distance et s'était posé de même. Néanmoins, avec un fret de deux cents tonnes, il en serait autrement. Même si ses performances étaient nettement supérieures à celles des deux appareils qui lui avaient servi de modèles. Liensun éprouva une certaine jalousie en songeant que, très vite, les hydravions progresseraient encore, emporteraient des charges supérieures, et que les dirigeables se trouveraient peu ou prou délaissés.

On n'en était pas là, mais en moins de quelques années, Ann Suba pouvait donner à sa manufacture une expansion énorme. C'était une battante, une ambitieuse qui avait d'abord voulu diriger les Rénovateurs de Fraternité I puis des Échafaudages. Elle avait dû y renoncer mais n'avait jamais perdu cette volonté. Là-dessus s'était greffé l'amour profond qu'elle avait éprouvé pour Kurts le pirate, dont la mort l'avait bouleversée. Seule la perspective de créer cette manufacture l'avait soutenue. Elle avait réussi. Et, il la connaissait, elle n'en resterait pas là. Il avait commencé à apprendre à piloter ce nouveau type d'engin, mais la nécessité de surveiller l'édification de Lacustra City, ses voyages dans le nord jusqu'aux îles de la Reine Charlotte où il avait installé une scierie géante, tout cela lui prenait trop de temps. Il comptait bien se remettre au pilotage quand il le pourrait. Ann Suba n'entretenait plus avec lui que des relations de travail, le fuyant dès qu'il voulait l'inviter dans un des six restaurants nouvellement installés sur les plates-formes, évitant même son regard. On disait qu'elle pleurait encore Kurts, qu'elle ne pouvait l'oublier. Liensun envoyait celui qui avait su provoquer une telle passion, une telle fidélité, mais se refusait à admettre que jamais plus il ne ferait l'amour avec Ann.

Il y avait Songe, bien sûr, seulement elle aussi devenait une

femme d'affaires, trop préoccupée par sa réussite sociale, par l'agrandissement de sa firme de Markett Station. Parfois, ils se rencontraient discrètement pour une heure ou deux, plus rarement pour une nuit. Il enviait sa demi-sœur Jael qui vivait avec Lien Rag une merveilleuse histoire d'amour. Dernièrement, elle avait voulu embarquer avec lui sur *Iceberg-Ship I*, mais Songe l'avait suppliée de continuer à s'occuper de la New Mikado Compagnie, la petite société qui avait donné son nom à la Nemicie, dans le sud, où elle s'était installée. Elle y possédait un port naturel, une ria profonde capable de recevoir l'énorme masse d'un *Iceberg-Ship*. Cette Compagnie était importante à cause des milliers de wagons-citernes qu'elle possédait depuis le dégel. Grâce à eux, on pouvait stocker le fuel phoque que l'on importait de l'île aux Phoques, là-bas au large du Mexique. Car Lien Rag avait créé un complexe qui exploitait rationnellement l'immense troupeau d'éléphants de mer qu'on trouvait sur cette île de glace, malheureusement en train de fondre elle aussi. Toutefois, d'après les prévisions les plus sévères, il s'écoulerait encore trois ou quatre ans avant qu'on voie les animaux disparaître pour rejoindre des endroits moins vulnérables.

La présence de Lien Rag était nécessaire là-bas : il devait traiter avec Yeuse, qui dirigeait toujours la Panaméricaine. Son fils se demandait comment il se comportait avec elle. Elle avait été si longtemps sa compagne, elle avait gardé pour lui un attachement si profond. Aucun d'eux n'avait réservé ses sens à cette complicité amoureuse, mais Yeuse allait-elle supporter qu'une fille plus jeune, en l'occurrence Jael, la supplante dans le cœur du vieil aventurier ? Lien Rag ne parlait-il pas d'abandonner les voyages, de s'installer à Nemicie ou encore à Lacustra City ?

La soirée fut marquée par une grande réception dans l'un des restaurants les plus cotés de la City, et Liensun put féliciter Ann Suba pour sa réussite et son audace. Le Président Kid avait appris à Titan, où il séjournait, la réussite de ce premier vol et avait envoyé un message enthousiaste. Le Gnome retrouvait avec la création de cette zone lacustre toute sa vitalité, qui avait fait de lui le président le plus efficace de ces dernières décennies, quand il avait créé la Compagnie de la Banquise et qu'en quelques années, il l'avait hissée au niveau des plus grandes.

— Demain, je vais effectuer une heure de vol, puis j'en ferai un peu plus chaque jour, annonça Ann. D'ici la fin de la semaine, j'espère atteindre l'île du Titan, où je ferai régler mes turbopropulseurs. Savez-vous que les bureaux d'études ont là-bas un projet de turboréacteurs qui suppriment complètement les hélices ?

CHAPITRE II

Le fantastique *Iceberg-Ship II* fit escale devant l'île du Titan pour livrer du fuphoc, et Lien Rag rejoignit le Kid à terre. Ce dernier lui fit part de la réussite d'Ann Suba avec le premier hydravion sorti de sa manufacture.

— Depuis, elle vole de plus en plus loin, et bientôt, elle viendra jusqu'ici. Comment cela se présente-t-il dans l'île aux Phoques et surtout en Patagonie ? Yeuse essaye toujours de garder les rênes du pouvoir ?

— Elle a quelques problèmes avec les Aiguilleurs, bien entendu, mais grâce à la Manu, la milice née de la Manutention et la Traction, elle se tire de tous les pièges : le personnel de ces deux administrations la soutient. La glace commence à fondre en Patagonie, et le fleuve Amazone finira par faire sauter sa calotte glaciaire pour recouvrir d'immenses étendues. Les Aiguilleurs savent qu'ils n'en ont plus pour longtemps à garder la suprématie avec le rail. Yeuse essaye de faire construire des bateaux, seulement les gens n'en comprennent pas la nécessité. Il n'y a plus d'initiative privée, chacun tente de sauver sa peau en protégeant le peu qu'il possède, et les gros actionnaires réfugiés là-bas, à Magellan Station par exemple, refusent toute activité industrielle. Yeuse voudrait acheter un dirigeable, et aussi un hydravion, mais les préjugés restent encore très forts et elle craint de devoir faire face à une opposition fanatisée par les Aiguilleurs.

— Rien du côté de l'Antarctique ?

— Par là, non. Et vous ?

— En ce moment, Jdrien se déplace beaucoup avec les tribus nomades de Roux sur cet immense continent. Il pense que la Guilde des Harponneurs prépare quelque chose. Elle n'a pas assisté à la destruction de ses barges et de ses installations avec résignation. Il y a aussi ce voilier, la *Chimère*, qu'occupent les Simone et que vous connaissez bien. D'après Jdrien, les Simone ont fait alliance avec la Guilde et pourraient transporter des commandos qui attaqueraient en

différents endroits. Le point le plus menacé serait le port de Rock Station, en Nemicie, là où vous allez décharger le fuphoc. J'ai prévenu Songe et Jael est là-bas, en train d'étudier les possibilités de défense du site, mais les Nemiciens, je ne sais si je peux utiliser ce néologisme, ne sont pas des gens très portés sur les armes, et elle se demande comment constituer une petite force qui surveillerait les côtes. Le voilier doit pouvoir se repérer avec des radars, aussi Songe en a-t-elle fait expédier quelques-uns, malheureusement, le directoire qui dirige la Nemicie ne peut fournir d'opérateurs. En fait, ces gens-là vivent de façon très simple, de la pêche, des royalties que nous leur versons et de la culture sous serre. Ils n'ont aucun goût pour d'autres activités !

— Je vais m'en occuper, dit Lien Rag, puisque je vais décharger mon huile là-bas, mais je ne pense pas qu'il serait habile d'envoyer des étrangers surveiller la côte et s'occuper des radars et des missiles destinés à repousser une invasion. N'êtes-vous pas également menacés ici ?

— Oh, certainement, car ce que nous fabriquons intéresse à coup sûr la Guilde. Nos moteurs, nos matériaux composites... Il y a aussi les capillaires de réfrigération, avec lesquels ils pourraient reconstruire des barges pour exporter leur sacrée huile de baleine.

Lien Rag paraissait songeur, et le Kid lui demanda s'il avait des ennuis.

— Non, répondit-il, mais je me demande s'il ne faudrait pas traiter avec la Guilde. Si on achetait leur fuel de baleine, ils se montreraient peut-être moins agressifs, ces Harponneurs qui font peur à tout le monde. Je sais que vous ne les portez pas dans votre cœur : ils ont été à l'origine de votre guerre contre la Panaméricaine et d'un certain nombre de coups d'État qui visaient à vous renverser...

— Je n'ai aucune raison de les fréquenter, et je préfère les tenir à distance. Nous ne pouvons pas commercer avec eux, ils cherchent toujours à s'emparer des autres territoires. En outre, ils maintiennent l'Antarctique dans une dictature sanglante et voudraient en faire autant avec ce qui subsiste de l'Australasienne. Tant qu'ils n'adopteront pas un régime plus tolérant, plus démocratique, il sera inutile de vouloir traiter avec eux. J'espère que bientôt, dans un an au plus, nous disposerons de huit hydravions, si l'on compte les deux anciens, qui nous permettront de les tenir en respect.

— Ne pensez-vous donc qu'à la guerre ? s'écria Lien Rag, excédé. Les hydravions ne sont pas fabriqués par la manufacture Kurts pour des usages militaires !

— Je sais, mais ils seront en partie consacrés à des tâches de surveillance. Pour le début, nous en équiperons trois, et les autres resteront à tout moment à notre disposition afin de protéger nos territoires. Nous avons trois sites à risque : Titan, la Nemicie et

Lacustra City.

— Croyez-vous que les Harponneurs pourraient faire construire des bateaux du type *Chimère*, puisqu'ils peuvent maintenant relever en détail les plans de ce bâtiment ?

— Ils ont les ingénieurs, les techniciens, les ouvriers, le matériel : la Panaméricaine a abandonné dans sa province antarctique des montagnes de matériaux dans lesquelles ils n'ont qu'à puiser. S'ils le veulent, ils peuvent devenir la Compagnie la plus puissante au monde et en moins de deux, trois ans nous conquérir sans trop de mal. C'est pourquoi je veux que la livraison des hydravions soit désormais surveillée. Il faut exiger que la maintenance soit assurée par nous, de façon à ce que l'on sache à tout instant où se trouvent les appareils vendus. Nous établirons des fichiers précis sur ordinateur pour ne pas courir le moindre risque.

Lien Rag quitta son vieil ami avec un sentiment désagréable. Le Gnome devenait agressif en vieillissant. Bien sûr, il était passionné par l'Omnium du Pacifique, qui créait Lacustra City, mais il allait trop loin dans ses haines.

Depuis le dernier terminal, construit à l'embouchure de la ria de Rock Station, Jael aperçut le formidable bateau de glace au loin. Elle resta sans paroles tant cette masse imposante l'impressionnait. Ceux qui l'entouraient, le personnel ferroviaire, les dockers, les autorités portuaires et gouvernementales, poussaient des exclamations admiratives au fur et à mesure que le mastodonte approchait. Trois cent quatre-vingt mille tonnes, dont deux cent cinquante mille de fuel, au départ. Lien Rag ayant dû laisser dix pour cent de sa charge à Titan, il restait donc deux cent vingt mille tonnes à loger. Jael, depuis des semaines, battait le rappel de tous les wagons-citernes disponibles jusqu'à trois mille kilomètres. Ceux qu'elle ne pouvait acheter, elle les louait, elle en faisait réparer d'autres et avait passé une commande de plusieurs centaines de voitures en prévision de l'arrivée d'*Iceberg-Ship II* et de sa marchandise. Les dirigeants de la Nemicie se réjouissaient fort des royalties que le déchargement de cette manne leur laisserait, mais s'inquiétaient aussi de son stockage, pour lequel on avait créé de multiples voies de garages où s'alignaient tous ces wagons. Des réseaux nouveaux étaient en construction, et il avait fallu acheter des rails, des traverses, des aiguillages d'occasion, des plaques tournantes, des locomotives de manœuvre un peu partout. La New Mikado Company s'était donc endettée de plusieurs centaines de milliers de dollars, mais à raison de six cents dollars la tonne de fuphoc, une somme colossale allait lui revenir. L'Omnium du Pacifique s'était en outre porté caution pour tous ces emprunts, effectués dans plusieurs banques de Markett Station. D'ailleurs, l'une d'elles, la Western Bank, avait installé une importante succursale à Lacustra City, achetant d'un

coup quatre cents mètres carrés de bureaux.

Lien Rag reconnut la silhouette de Jael sur le môle le plus avancé et une émotion intense l'envahit. Lorsque Yeuse était venue le voir dans l'île aux Phoques, elle avait tout de suite compris qu'une autre femme la supplantait dans le cœur de son ami. Comme d'habitude, elle l'avait rejoint dans son compartiment pour la nuit, mais elle avait rapidement senti qu'elle le laissait presque indifférent et n'avait pas insisté. Le lendemain, elle repartait pour Magellan Station.

L'accostage à l'embouchure de la ria fut excessivement délicat, et dès que le bateau de glace fut enfin relié à la terre, Lien Rag sauta sur le quai pour serrer Jael dans ses bras.

Il lui fallut ensuite perdre presque une demi-journée en salutations et formalités diverses. Les Nemiciens désiraient que leur part leur soit immédiatement livrée, car ils avaient déjà vendu le fuel d'huile de phoque et avaient reçu une grosse avance. Puis le déchargement commença sans retard ; il allait continuer nuit et jour. Jael disposait à présent d'un petit train spécial, bien mieux qu'une loco, qui se composait d'une motrice et d'un wagon confortable qu'elle avait décoré à l'ancienne, lui donnant l'apparence d'un chalet de montagne de jadis. Ils y passèrent une nuit aussi passionnée que les autres, et ce ne fut qu'au petit déjeuner qu'elle lui donna les dernières nouvelles.

— Tharbin insiste pour avoir très vite un hydravion. Du coup, il ne livre toujours pas le dirigeable que Songe attend avec impatience. Nous avons aussi des ennuis avec le pays de Djoug. Contrairement à ce que nous espérions, Pavakov ne remplacera pas Kayata à la tête du gouvernement. Kayata a trouvé le moyen d'être réélu alors que par sa faute, le commerce du bois est en pleine récession. Et puis nous sommes inquiets pour la scierie des îles de la Reine Charlotte. Liensun pense même qu'il devra envoyer une sorte de milice là-bas, pour protéger les techniciens et les installations.

— C'est ici que nous serons le plus exposés, si jamais les Harponneurs envoient des commandos. Ce sont des gens autrement féroces que les habitants du pays de Djoug.

— Impossible de le faire admettre aux dirigeants... Ils sont pleins de bonne volonté, et pour créer cet avant-port, ils ont vraiment fait le maximum, mais ils ne veulent pas entendre parler d'une milice ou d'une petite force armée.

— Je vais essayer à mon tour, conclut Lien Rag.

Malheureusement, lorsqu'il rencontra le conseil d'administration, on l'écouta poliment sans paraître apprécier la gravité de la situation.

— Nous sommes persuadés que Rock Station se trouve

directement menacé par la Guilde des Harponneurs, qui dispose désormais d'un bateau, peut-être même de plusieurs. Les Simone, avec lesquels elle s'est alliée, connaissent très bien la mer depuis des générations, puisque du temps où existaient les banquises, ils naviguaient déjà dans une mer intérieure au centre du Pacifique. Peut-être sont-ils à même de retrouver d'anciens cargos ou paquebots de l'époque solaire...

— Nous vous remercions, voyageur, mais nous sommes des gens paisibles et nous ne voyons pas pourquoi on nous attaquerait.

— Leur objectif sera les installations portuaires de la ria et surtout les stocks de fuphoc. Il va y avoir deux à trois cent mille tonnes d'huile stockées sur votre Concession, et cette huile empêche la Guilde d'écouler ses produits baleiniers. Si elle détruit ces réserves et toutes les installations, surtout les wagons-citernes, nous mettrons des mois à les reconstituer et à retrouver des wagons. Elle pourra alors vendre son huile... Je suis navré de vous annoncer que si nos stocks et le port ne sont pas mieux protégés, nous devons envisager de quitter cet endroit, bien qu'il nous plaise beaucoup. Nous y trouvons un accueil agréable et des facilités appréciables, mais nous ne voulons prendre aucun risque. À vous de décider de ce qu'il convient de faire, puisque vous êtes chez vous et que la Nemicie est une Compagnie souveraine.

Cette fois, le conseil parut enfin s'inquiéter.

Ses membres durent discuter toute la nuit et une partie de la journée avant d'envoyer un représentant auprès de Lien Rag.

— Participeriez-vous à la création d'un corps de défense équipé pour repousser un envahisseur éventuel ? Nous avons calculé que pour engager une centaine d'hommes et de techniciens, il nous faudrait entre huit cent mille et un million de dollars supplémentaires, soit environ deux mille tonnes de fuel par an. Ce qui ne représente pas grand-chose pour vous mais est pour nous une grosse charge.

Lien Rag sourit. Ces gens-là étaient naïfs mais auraient pu être pris pour des sordides gagne-petit. Deux mille tonnes de plus alors qu'ils en toucheraient désormais cent mille par an, c'était deux pour cent supplémentaires. Dérisoire, et un peu agaçant.

— Je dois en référer à notre directoire. C'est l'Omnium du Pacifique qui en décidera, dit-il. Mais ce n'est quand même pas une dépense si exagérée !

Plus tard, il se demanda s'il ne devrait pas songer à aborder désormais à Lacustra City. Néanmoins, il faudrait attendre que la ligne reliant cette ville à Tcheou Voksal soit terminée. Or Liensun s'occupait surtout de la route, qui n'atteignait que soixante kilomètres pour l'instant. Pourtant, s'il concentrait tous ses efforts sur cette liaison, elle pourrait être achevée en trois mois, et décharger à Lacustra City

offrirait alors de grands avantages.

Jael en serait désolée car elle aimait bien ses amis nemiciens. De plus, c'était en créant ce port et ce terminal de stockage qu'elle avait pu conquérir Lien Rag, aussi éprouvait-elle pour ces lieux un attachement sentimental.

— Ils n'ont pas réalisé que deux mille tonnes n'étaient pas un problème en soi mais que c'était assez ridicule comme demande ; il faut les excuser, ils ont tellement souffert avant que nous ne nous installions parmi eux !

CHAPITRE III

Liensun se trouvait dans la scierie géante des îles de la Reine Charlotte lorsque la catastrophe se produisit. Le Yang Tsé Kiang fit exploser sa dalle de glace en des dizaines d'endroits en une seule nuit. La radio de China Voksal lança la nouvelle au petit matin, mais elle n'atteignit le Nord Pacifique que le soir grâce aux relais que le jeune homme avait fait implanter un peu partout. Le port récent de Tung Kow, dont Tharbin était si fier, avait été balayé en moins d'une heure par une vague gigantesque et toute la plaine à l'ouest était inondée. Puis des affluents du grand fleuve gonflèrent à leur tour et se libérèrent en geysers énormes, si bien que la voie du réseau longeant la côte est fut en partie détruite et que la station de China Voksal fut elle-même menacée. Depuis la ville, on apercevait des immensités submergées, et des centaines de kilomètres carrés de rizières avaient été emportés. Ces rizières sous serres qui existaient depuis des siècles représentaient une somme énorme de patients travaux d'aménagement, d'irrigation, de réchauffement. Des paysans asiatiques avaient consacré toute leur vie autant d'efforts à les maintenir en état de production qu'à la culture même de la céréale. Et en moins d'une journée, tout avait été détruit. Les fameux digesteurs qui fournissaient le méthane que l'on utilisait pour le chauffage, les centrales de fonte de la glace qui alimentaient tout un réseau de tuyauteries en eau, les petites voies ferrées qui formaient un lacis resserré, les buttes artificielles d'humus acquis à prix d'or, tout, absolument tout venait d'être emporté vers l'embouchure. À mille kilomètres de l'ancien terminal ferroviaire, un dirigeable du Consortium signalait des cadavres humains et d'animaux !

On annonçait que la mer était noire, que les eaux douces n'en finissaient pas de s'écouler, formant un mascaret avec les courants marins. La navigation serait impossible durant plusieurs semaines à moins de mille kilomètres de l'ancien port de Tung Kow.

Liensun eut le triomphe modeste. Des centaines, peut-être même

des milliers de morts l'empêchaient de se réjouir ouvertement ; mais il avait eu raison contre Tharbin, et ce dernier devait désormais regretter de ne pas lui avoir fait confiance. Il n'avait plus aucune possibilité d'être ravitaillé en fuphoc, et devrait attendre que le réseau côtier le reliant à la Nemicie soit réparé entre le tropique du Cancer et le 30^e de longitude nord. Ce qui demanderait du temps. Le prix du fuel de phoque allait augmenter, et Liensun se demandait si Jael pourrait en acheminer de gros tonnages en empruntant l'autre réseau qui, depuis Tcheou Voksal, rejoignait Markett Station.

Farnelle était en train d'embarquer des quantités énormes de planches à bord de son *Princess*, et des radeaux équipés de moteurs à vapeur quitteraient en même temps les îles de la Reine Charlotte, chargés de pilotis de toutes les tailles que l'on avait soigneusement reliés par paquets de mille à deux mille tonnes.

L'*Asia* se balançait mollement, en partie dégonflé, au-dessus de son terrain d'amerrissage, et Liensun songea qu'il était peut-être temps pour lui de rentrer. Il y avait certes gros à gagner avec le Consortium, qui se trouvait brutalement privé de ravitaillement énergétique, mais il lui fallait préparer dans ces îles tout un système de défense au cas où les Djougiens voudraient s'en prendre aux installations : les habitants du pays de Djoug n'étaient pas très satisfaits qu'on ne leur achète plus de grosses quantités de bois. Ils avaient cru faire de bonnes affaires avec Tharbin, seulement celui-ci ne cherchait qu'à nuire à Liensun et n'avait jamais eu l'intention d'utiliser le moindre morceau de bois pour construire des plates-formes lacustres. Il devait le regretter amèrement !

Le soir même, Liensun alla écouter la radio chez Farnelle, dans sa cabine du *Princess*. Le petit orphelin Kurty, le fils de Kurts le pirate, s'entendait à merveille avec Gdami, le fils de Farnelle, un petit métis de Roux. Elle avait recueilli le garçonnet, qui paraissait très heureux de vivre à bord d'un navire.

— Je dois aller dans l'île aux Algues, abattre des moutons et charger leur viande et leur toison, lui expliqua Farnelle. Cela ne m'enchant guère, mais je dois obéir au Kid, qui désire que je me renseigne sur la *Chimère* : elle navigue peut-être dans ces eaux glaciales. Mon équipage n'est pas content du tout, non plus que Zabel, mon second. Les enfants sont les seuls à s'en moquer. Eux, pourvu qu'ils s'amuse comme des fous...

— C'est une expédition dangereuse. N'oublie pas de prendre des armes, car à présent, la Guilde ne nous fera plus de quartier. Si jamais il y a du vilain, je tâcherai de venir à la rescousse avec l'*Asia*... Sais-tu que dans quelques jours un deuxième hydravion va sortir de la Manufacture Kurts ? Je vais enfin m'initier à son pilotage ! L'Omnium devra décider si nous le vendons ou non à Tharbin. Nous y sommes

tous opposés, mais ce serait habile de le faire, surtout après le désastre qui vient de le frapper. Sinon, il risque de se montrer très dur, et Songe a besoin d'un autre dirigeable pour continuer ses activités.

— Comment va-t-il recevoir ses matières premières ? Tout ce qu'il achète à l'île du Titan mais aussi à d'autres endroits ? Il rafle toute l'huile de phoque disponible dans les petites stations de pêche de la mer de Chine, de la mer du Japon et jusque dans le pays de Djoug. Et puis l'*Elovia* a un sister-ship, maintenant, mais comment feront-ils pour aborder ?

— Hé, fit Liensun, si nous lui proposons les quais en construction de Lacustra City ? Jusqu'ici, Tharbin s'opposait de façon occulte à la construction d'une ligne ou d'une route entre notre cité et Tcheou Voksal. Il risque de changer d'avis et de nous aider financièrement à la terminer.

— Tu dis bien une route, mais pour quel type de véhicule ?

— Des glisseurs comme ceux que construit l'ingénieur Pavakov, du pays de Djoug. Il m'a assuré qu'il pouvait en fabriquer de plus gros, qui transporteraient de lourdes charges. Il m'a aussi parlé de véhicules à roues qui n'auraient pas besoin de rails. Nous allons d'abord construire quatre voies ferrées, puis en bordure nous ferons des routes très larges où tous les moyens de transport pourront être utilisés.

— N'est-ce pas de l'utopie ?... J'ai vu les routes de bois du pays de Djoug, mais sont-elles viables ? Et les gens accepteront-ils ces machines sans rails ?

— Ils acceptent bien les dirigeables et les hydravions, sans parler des bateaux. Markett Station va construire une piste d'atterrissage et peut-être même une sorte de gare pour les passagers et le fret des dirigeables, lorsque la Compagnie de Songe effectuera des services réguliers. Des investisseurs sont prêts à s'associer à elle pour créer ses lignes de navigation aérienne et sont déjà preneurs de douze hydravions, que nous ne leur livrerons pas avant trois ans.

Zabel entra dans la cabine, toujours aussi discrète. Liensun la trouvait identique à la Zabel avec laquelle il était un jour parti sur la banquise à la recherche d'un cargo mythique. Ils avaient marché des jours et des nuits, frôlant la mort, jusqu'à ce qu'enfin ils découvrent le charbonnier qui allait devenir le *Rewa*. Ensuite, il avait essayé à plusieurs reprises de renouer avec elle de tendres relations, mais elle ne répondait plus à ses avances ; elle n'était ni hostile, ni attentive, simplement indifférente. Il avait connu un certain nombre de filles, mais aucune n'avait réussi à le satisfaire physiquement comme Ann Suba l'avait fait. Malheureusement Ann étant devenue une sorte de veuve abusive qui n'en avait que pour sa fabrique d'hydravions, et il se retrouvait très seul. Même en compagnie de Songe, dont il partageait parfois la nuit mais qui était capable, après l'amour,

d'établir une liste de chiffres pour monter un projet financier ou commercial.

— Je vais rejoindre mon bord, annonça-t-il.

— Et Charlster, il se plaît à Lacustra City ? demanda Farnelle.

Liensun sourit. Charlster, le vieil astrophysicien, n'avait pas voulu retourner auprès de Tharbin à China Voksal, et il se contentait d'un petit logement qu'il occupait avec quelques jolies assistantes. On disait qu'il les obligeait toutes à partager son lit mais se contentait de les caresser longuement sans jamais pouvoir aboutir. Il prétendait mener à bien quelques travaux sur le Soleil et les poussières lunaires ; toutefois, Liensun s'était rendu compte qu'il devenait gâteux et que son séjour dans les trains-bagnes de Lady Diana l'avait à jamais démoli. Il avait promis au vieillard un observatoire et des laboratoires mais devrait attendre qu'on construise encore d'autres plates-formes.

Il rentra dans son *Asia*, se faisant treuiller jusqu'à la passerelle, et rejoignit sa cabine après une dernière inspection du dirigeable. Bien qu'elle fût insonorisée, il pouvait entendre les bruits qui s'échappaient de la scierie, laquelle fonctionnait vingt-quatre heures sur vingt-quatre et débitait d'énormes quantités de troncs, si bien que très bientôt les stocks seraient tels qu'on ne saurait plus qu'en faire. Il faudrait construire d'autres bateaux plus sommaires, en bois peut-être, pour transporter ces planchers qui attendaient d'être ajustés sur les pilotis de Lacustra City. Liensun estimait que dans moins de deux ans, le million de mètres carrés serait atteint. Un carré de mille mètres sur mille mètres... Certaines stations importantes ne disposaient pas d'une telle surface au sol, et lui prévoyait des immeubles de six à dix étages...

CHAPITRE IV

Certains jours, Jdrien ne quittait pas son igloo et renvoyait ses frères Roux en leur expliquant qu'il devait méditer. En général, ils lui fichaient la paix, loin de se douter que leur Messie plongeait alors dans une mélancolie déprimante. Il ne pouvait plus vivre avec les siens, partager leur existence nomade, le froid, la nourriture toujours identique : chair de phoque, graisse de phoque. Il regrettait ses amis, Yeuse surtout mais aussi le Kid, son père, tous les autres. Il trouvait son existence bien misérable, et ce n'était pas cette longue marche à travers l'Antarctique qui lui redonnerait le goût de vivre. Il était fatigué d'aller à pied, de suivre le rythme infernal de ses compagnons, fatigué de devoir coucher avec toutes les filles et les femmes de la tribu. Jusqu'à des petites filles qui s'efforçaient de le séduire, parce que pour les Roux c'était tout à fait normal et qu'à cinq, six ans elles partageaient les jeux érotiques des garçons. Lui les repoussait et tout le clan s'étonnait, prenait son refus pour une sorte d'offense. Au point que parfois, les tensions devenaient si fortes qu'il préférerait s'isoler dans un igloo. Les Roux n'étaient pas rancuniers, mais il les chagrinait lorsqu'il refusait une fillette ou un morceau de viscère de phoque auquel adhéraient encore des excréments.

Il y avait aussi ce langage extrêmement simplifié, où les mots ne faisaient qu'appuyer les gestes pour la compréhension entre deux interlocuteurs. Les conversations générales étaient rares, car l'on devait suivre des yeux ce que disaient les autres, et Jdrien regrettait le brouhaha des discussions avec les gens du Chaud, quand tout le monde parlait à la fois et qu'on n'y comprenait plus rien. On en gardait l'impression d'avoir sinon communiqué des pensées sublimes, du moins partagé la même ambiance, la même fièvre, les mêmes passions.

Les Roux n'avaient pas de passions. Ils se nourrissaient sans trop de problèmes et leur second plaisir, l'amour, n'offrait aucune difficulté. Un homme âgé désignait du doigt une très jeune et très jolie

filles, et cinq secondes après, il la prenait avec de grands halètements de satisfaction, toujours de la même façon, en levrette. C'était une grande curiosité que de voir le Messie s'accoupler avec une fille de la tribu dans d'autres positions, elle allongée sur le dos par exemple. Cela faisait apparaître sur les visages poilus une expression de stupéfaction intense. Cette perplexité finissait d'ailleurs par contrarier le mode de vie des Roux, car ils en arrivaient à se disputer sur ce qu'ils avaient vu. D'autant plus que certaines ne cachaient pas que ce que leur avait fait le Messie n'était pas pour leur déplaire. Elles essayaient de convaincre leurs différents partenaires d'agir de même, mais eux ne voulaient pas en entendre parler. Tout ce qu'ils voulaient, c'était que la femme s'agenouille devant eux pour qu'ils puissent la pénétrer par derrière. L'un d'eux expliqua un jour à Jdrien que de cette manière, il n'avait pas à se soucier de savoir si sa compagne était belle ou laide, vieille ou jeune, que tout lui était bon et que c'était ainsi qu'on faisait les plus beaux enfants.

Chaque fois qu'il acceptait une de ces filles, le jeune homme savait qu'avant la fin, une dizaine de curieux viendraient examiner la façon dont il s'y prenait, alors que lui souhaitait s'enfermer dans un igloo pour se soustraire à leur vue. Malheureusement, dans ce cas, sa partenaire trouverait qu'il faisait trop chaud et s'enfuirait au bout de cinq minutes, au bord de l'asphyxie...

Il passa quarante-huit heures à cultiver son désenchantement puis, au petit matin suivant, réveilla tout son monde et prit la tête de la tribu. Ils marchaient vers l'ouest, vers le complexe baleinier. Jdrien voulait savoir si les Harponneurs continuaient de piéger de grosses quantités de baleines afin de renseigner le professeur Lerys qui, dans son île d'Euphosia, fabriquait une nouvelle sorte de plancton pour attirer les grands cétacés ailleurs et leur éviter d'être ainsi massacrés.

Grâce à des relais radio, Jdrien pouvait communiquer avec le professeur mais aussi avec le Kid, voire avec Liensun ou Lien Rag. La seule dont il n'avait plus de nouvelles était Yeuse, qui vivait maintenant en Patagonie. Parfois, il avait envie de traverser tout le continent antarctique puis le détroit de Drake, entre le Horn et la terre australe. Il ne savait comment, peut-être à bord d'un canot fabriqué avec des peaux de phoques et des ossements de baleines. Il irait ainsi la rejoindre, retrouverait la douceur chaude de sa poitrine, le moelleux de son ventre blanc. Un ventre où la toison pubienne gardait des limites raisonnables, alors qu'il avait l'impression qu'elle recouvrait entièrement les femmes Rousses. Les Roux, mâles ou femelles, faisaient continuellement fantasmer les Hommes et les Femmes du Chaud, mais lui ne rêvait que d'une femme à la peau nue, tout simplement. Il savait que Yeuse vieillissait ; et la pensée de découvrir l'affaissement relatif de ses seins, le léger embonpoint de

son ventre ou de ses cuisses, quelques rides de plus griffant le coin de ses yeux l'excitait au plus haut point. Chaque nuit, il rêvait d'elle, se souvenant plus volontiers de ses désirs d'enfant envers elle que des plaisirs d'adulte qu'elle lui avait souvent donnés.

Ce jour-là, ils franchirent d'une seule traite la distance qui les séparait du complexe baleinier, et ce fut du haut d'une colline de congères que Jdrien découvrit ce qu'il redoutait le plus : la silhouette d'un grand trois-mâts amarré dans le port intérieur du complexe. Il avait la preuve que les Simone, à qui appartenait le bateau, s'étaient alliés avec les Harponneurs de la Guilde.

CHAPITRE V

Ils se relayaient toutes les deux heures devant les écrans qui diffusaient des images extérieures. Celui qui n'était pas de repos essayait de manger, buvait beaucoup et faisait souvent l'amour avec Thresa, que la situation mettait également en transe. Elle aussi s'imbibait d'alcool, se déchaînait en cris et en chansons grivoises, les harcelait d'allusions et de gestes obscènes. Un jour, Gus, excédé, la gifla ; elle continua à le provoquer, si bien qu'ils se battirent avec rage, déchirant leurs vêtements, finissant ensuite par copuler avec frénésie.

Dans le vide sidéral, il y avait d'ores et déjà une vingtaine de Bulbs, mais ni le docteur Isaie, ni Gus ne parvenaient à effectuer un comptage parfait. La bande (la horde ?) flottait autour du satellite hybride sans jamais s'en rapprocher. On aurait dit d'énormes haltères oubliées dans ce coin de l'univers par un géant ayant cessé son entraînement sportif.

— Tu ne peux pas nous faire ça, ne cessaient-ils l'un comme l'autre de pianoter sur le clavier qui les mettait en communication avec le cerveau physiologique de leur Bulb. Tu sais très bien qu'en nous éloignant de cet endroit, nous finirons par mourir. Or c'est grâce à nous que tu survis. Nous injectons dans ton corps des substances qui te sauveront peut-être, à la longue.

L'écran restait parfois éteint, mais parfois également le Bulb répondait. Jamais il ne s'énervait. Au contraire, il se montrait très compréhensif, très courtois... et totalement inflexible :

— Je vous suis reconnaissant de toute la peine que vous prenez pour moi, de tous les efforts que depuis si longtemps vous effectuez pour m'assurer, sinon une survie hypothétique, du moins un confort médical qui m'empêche de trop souffrir. Mais le mal dont je souffre et que vous appelez cancer des os est irréversible, il finira par me détruire complètement. Déjà, je me sens très affaibli et dans l'impossibilité de me mouvoir. Les anciens occupants de mon corps,

ces envahisseurs venus d'Ophiuchus IV qui m'ont asservi, m'ont accouplé avec tout un système électronique parasitaire et amputé d'un certain nombre de mes fonctions. Ils craignaient que je ne m'échappe de cette orbite géostationnaire autour de la Terre mais n'ont pas réussi à percer tous les secrets de mon anatomie. Si je n'étais pas aussi atteint par le mal, je pourrais, j'aurais pu rejoindre de moi-même les terrains de chasse de ma jeunesse. Mes amis les Bulbs ont fini par s'inquiéter de moi et ont décidé de venir me chercher.

— Ils ont pris leur temps, ne put s'empêcher de riposter Isaie. Quelques siècles, voire un ou deux millénaires...

— Notre temps n'est pas le même que le vôtre ; nous vivons à un rythme différent. Pour ma tribu, il ne s'est écoulé qu'un an ou deux de votre temps à vous.

— Alors tu ne vas pas pouvoir les suivre, fit Gus avec espoir.

— Non, mais ils me prendront en charge. Ils me pousseront à tour de rôle pour me faire regagner mon espace natal, et c'est là-bas que j'entrerais en agonie. Ils m'entraîneront dans un trou noir où je me répandrai en particules infinitésimales, et ce sera fini.

— Et nous avec.

— Vous avez encore la possibilité de vous échapper. Il vous reste des navettes et quelque temps pour les remettre en état. Vous pourrez alors retourner sur la Terre.

— Tu sais très bien, répondit Gus, qu'elles sont hors d'état de fonctionner et que la fameuse Voie Oblique, ces deux rails lumineux qui servaient de vecteurs pour rejoindre la planète ou la quitter, a disparu. La Terre se réchauffe de plus en plus, et Concrete Station, la base spatiale, n'existe plus. Elle a dû s'enfoncer dans les eaux. Nous ne sommes pas à même de quitter ton corps.

— Vous m'en voyez désolé, mais je ne puis mourir ici. Ce serait d'ailleurs un désastre pour votre monde. Peu à peu, je me décomposerais en parties plus ou moins importantes, qui ne brûleraient pas toutes dans l'atmosphère terrestre. Ces morceaux de moi-même seraient gangrenés par des micro-organismes dangereux pour la santé de vos semblables. Je ne puis prendre le risque de leur communiquer des maladies contre lesquelles ils seraient complètement désarmés. Enfin, je suis ainsi fait qu'il m'est impossible d'envisager de mourir ailleurs que là-bas, dans mes lieux d'origine. J'attends avec impatience que l'on me pousse jusqu'au trou noir où je connaîtrai la douceur éternelle.

Dans ces cas-là, Gus ou Isaie interrompaient la conversation en éteignant l'écran et plongeaient dans des réflexions désespérées. Ils ne pouvaient plus rien tenter. Ils s'étonnaient même que la horde qui flottait autour de leur satellite montre aussi peu d'empressement à hâter le départ. Leur Bulb leur expliqua que ses amis attendaient qu'il

ait repris quelque force avant d'entamer le voyage et Gus pensa qu'il suffisait d'interrompre le traitement en cours pour le maintenir en état de faiblesse permanent, mais le S.A.S. éventa cette décision et les avertit qu'il pouvait leur supprimer le chauffage, l'oxygène, bref leur rendre la vie difficile. Il n'en faisait rien, car il comptait sur leur bonne volonté...

— Je ne vous demande pas de vous résigner, seulement au lieu de perdre votre temps en discussions avec moi, pourquoi ne cherchez-vous pas un moyen de fuir ? Je suis certain que vous finiriez par trouver.

Gus finit par remonter dans la soute des navettes, équipé d'un scaphandre spatial car les portes de ce silo fermaient mal depuis longtemps, et l'endroit était soumis au vide spatial et à une température proche du zéro absolu. De plus, tous les déchets, les ordures, les cadavres qui tournoyaient autour du satellite avaient fini par pénétrer dans l'immense salle. Aussi eut-il l'impression de s'immerger dans une bouillie immonde, où il n'y vit rien et craignit que des particules minuscules ne viennent obturer les ouïes sophistiquées qui évacuaient le gaz carbonique de sa respiration et la vapeur produite par sa transpiration. Il réussit, après une heure d'efforts épuisants, à atteindre la navette la plus proche. Il avait dû écarter auparavant tout un amas de corps, des fœtus mais aussi des nouveau-nés mal formés, des Garous monstrueux ou des bébés apparemment dépourvus de tares. L'énorme génitrice, qui pendant des siècles avait enfanté des Roux et des animaux dotés d'une résistance au froid, avait fini par se détraquer un beau jour, et ce bien avant que Gus ne rejoigne le satellite. Il se demandait parfois ce qu'étaient devenus les Garous contre lesquels il avait lutté à Gravel Station et dans le Gouffre du Petit Cercle Polaire.

Il pénétra dans la navette mais comprit très vite que jamais celle-ci ne consentirait à quitter le S.A.S. Les deux rayons lumineux étaient indispensables à son fonctionnement, et même en la dotant de boosters, ils ne parviendraient pas à amorcer une spirale de retour. Ils brûleraient dans l'atmosphère terrestre, car pour étudier cette pénétration dans l'air, ils auraient dû disposer de données qu'ils ne trouveraient nulle part dans la mémoire du Bulb ou dans l'ordinateur couplé à son cerveau.

Néanmoins, il s'efforça de visiter les autres appareils. Dans chacun, ce fut le même constat désolant : ces véhicules ne possédaient aucune autonomie. Sans la Voie Oblique, ils étaient aussi inutiles qu'un wagon de chemin de fer sans rails. À chaque déplacement, il entraînait autour de lui des déchets de toute nature qui collaient à son scaphandre. Les cadavres n'étaient pas difficiles à écarter, même lorsqu'ils s'agglutinaient à plusieurs dizaines autour de lui, mais il en

allait différemment des substances difficiles à identifier qui alourdisaient sa démarche. Il ne savait trop comment il ferait pour s'en débarrasser. Il serait sans doute dans l'obligation de les abandonner dans le sas, où elles se décomposeraient vite, le rendant inutilisable pour des semaines.

— Isaie, tu m'entends ? Je vais retourner, l'oxygène se fait rare. Il faudrait nettoyer le sas une fois que je l'aurai quitté, car ces saloperies vont m'accompagner.

— Les corps ?

— Non, ça, j'en fais mon affaire : dès que l'air envahira le sas en même temps que la pression atmosphérique, ils tomberont au sol. Je n'aurai qu'à garder ma combinaison pour les balayer à l'extérieur. Il s'agit surtout du reste de toutes ces ordures qui s'agglutinent sur moi. De loin, je dois ressembler à un monstre, j'ai dû au moins tripler de volume. J'ai l'impression qu'un dieu m'a chié dessus pendant toute une journée, je vais dégouliner de merde et je ne sais pas comment m'en débarrasser. Essaie de trouver une solution, mais je te signale que je n'ai plus que trente minutes d'oxygène à ma disposition.

— Je vais voir sur l'ordinateur.

— Fais vite.

Gus pénétra dans le sas, commença de refermer la porte étanche. Une dizaine de petits corps l'avaient accompagné en un cortège funèbre désolant, et il devait les saisir les uns après les autres pour les rejeter à l'extérieur, ou du moins dans le silo des navettes. Mais pendant ce temps, d'autres réussissaient à rentrer. Comme s'il existait un courant d'air qui les poussait vers lui. Toutefois, il n'y avait là qu'un phénomène magnétique ; il aurait dû produire un champ répulseur.

Les cadavres expulsés, il pataugeait toujours dans l'ordure. Son scaphandre en était alourdi, et il craignait qu'avec le réchauffement du sas, des substances corrosives n'attaquent en quelques secondes cette combinaison protectrice.

— Le Bulb vient de me conseiller. Il produit une substance qui éloigne justement ces particules. Tu n'avais pas remarqué, lors de nos sorties précédentes, que ces déchets ne collaient pas à sa cuirasse mais flottaient autour ? Je vais mélanger ce composant à du gaz carbonique. Tu n'auras qu'à entrouvrir la porte et toute cette saloperie s'en ira. J'espère que tu pourras tenir le coup, car cela va demander une dizaine de minutes.

Pendant qu'Isaie se démenait, du moins Gus l'espérait, ce dernier ferma les yeux. Il ne voulait plus voir cette masse ignoble qui venait se coller à lui comme attirée par un aimant. Il essaya de compter les dix minutes, ouvrit à nouveau les yeux. Un bruit lui parvint, celui du gaz carbonique mélangé à la mystérieuse substance qui se répandait dans

le sas. L'effet n'en fut pas immédiat et il commençait de respirer à l'économie, le regard rivé à son manomètre. Il n'avait plus que quelques minutes d'oxygène. Il retint son souffle, désespérant de voir les déchets l'abandonner.

— Tu devrais aller vers la sortie du sas, côté silo, de façon à ce que tout soit évacué le plus rapidement possible.

Il se déplaça avec lenteur car, malgré l'apesanteur, il était gêné par cette accumulation épaisse. Il lui fallut plus d'une minute pour gagner la porte étanche, et cela sans presque respirer. Quand il avala enfin un bon coup d'oxygène, le gaz lui donna une ivresse subite qui faillit lui faire commettre des imprudences.

— Ça marche, commenta Isaïe. Je vois sur l'écran que ces saloperies commencent de t'abandonner en longues écharpes... Beurk, c'est écœurant... On voit de ces trucs, là-dedans... Il y a tout un tas d'organes humains... Les chirurgiens, à une époque, ne devaient pas se gêner pour balancer à l'extérieur de la tripaille et des viscères de toutes sortes... Il y a aussi des débris de membres, des bras certainement et des jambes...

Gus se sentait plus libre de ses mouvements, mais l'oxygène allait lui manquer. Il avait beau essayer de n'en user que le minimum, c'était encore trop.

— Isaïe... je suis à bout de souffle... Je dois absolument respirer.

— Juste une minute, Gus, une minute.

— Je vais éclater.

Fébrilement, sa main ouvrait au maximum la vanne de ses bouteilles, mais celles-ci ne contenaient plus rien. Il tomba à genoux tandis qu'Isaïe s'égosillait dans son micro :

— Merde, Gus, c'est pas le moment ! Il faut que tu refermes le sas. Tu sais bien qu'il ne fonctionne plus à distance et que c'est à toi de le faire, sinon je ne pourrai jamais y entrer à temps. Le temps que j'enfile mon scaphandre, tu seras mort.

— T'aurais pu y penser plus tôt, murmura Gus, qui sentait qu'il perdait connaissance.

Il se réveilla dans sa cabine, où Isaïe l'avait traîné. Le petit médecin lui avait simplement ôté son casque pour lui permettre de respirer et lui avait ensuite appliqué un masque à oxygène.

— Tu m'as fait peur ! J'allais t'administrer une série de piqûres, je n'entendais plus ton cœur.

— Le sas ?

— Presque nettoyé. Juste quelques ordures qu'il sera facile d'enlever. Mais si nous n'avions pas fait ça, nous aurions une fosse à purin à côté de nous.

— Tu sais ce que c'est qu'une fosse à purin ?

— Quand j'étais petit, il y avait une étable fonctionnelle dans

l'endroit du S.A.S. où nous habitons, et l'étable contenait une fosse à purin pour recueillir les excréments et l'urine des vaches.

Isaïe aida Gus à se défaire de son scaphandre, ce qui ne fut pas une mince affaire. Thresa vint l'aider, et se moqua de Gus parce que son sexe était complètement ratatiné après les épreuves endurées. Elle était ivre, comme les autres jours. Elle buvait de plus en plus et finissait par dormir les trois quarts du temps.

— Le Bulb était très inquiet à ton sujet. C'est une brave bête, même si elle nous entraîne en enfer.

Gus essaya de se lever, mais il restait faible sur ses jambes, et son compagnon dut lui faire des piqûres et lui conseilla de rester allongé. Il s'attardait néanmoins, oubliant qu'il venait de prescrire du repos à son patient.

Gus ouvrit un œil :

— C'est l'état des navettes qui t'intéresse ? Autant que tu le saches vite, elles sont inutilisables. Sans les deux rails lumineux qui venaient de la Terre, il n'y a rien à faire. Nous ne pouvons même pas embarquer et nous laisser tomber, en admettant que nous disposions de propulseurs. Je ne suis pas capable de calculer la spirale qui nous empêcherait de griller en route et d'atteindre enfin la Terre. Reste à savoir, si nous échappions à cette chaleur terrifiante, où nous tomberions. Il nous faudrait des parachutes ou un train d'atterrissage, et tout cela n'existe pas.

— Si nous demandions au Bulb ?

— Il n'a jamais eu accès à ce genre de données. L'ordinateur central, peut-être, seulement il est possible que tous ces renseignements soient verrouillés. Les dirigeants de cette monstruosité de satellite ne tenaient pas à le voir se vider de toute sa population. Il y avait eu une alerte, avec tous ces gens qui avaient réussi à fuir, ceux qui plus tard ont formé la famille des Ragus. Ç'a été la seule exception. Les Aiguilleurs ont été envoyés par le pouvoir central pour combattre les Ragus, les empêcher de dominer la société ferroviaire... Ils ont agi en commandos brutaux et efficaces... Le reste, les Roux et les animaux résistant au froid, ont été expédiés à Concrete Station selon un programme bien établi. Par la suite, le mécanisme s'est détraqué et les Garous sont apparus. Certains ont d'abord été rejetés dans l'espace (la preuve : tous ces cadavres de fœtus et de bébés), mais le gros de ces hybrides a été élevé puis envoyé sur Terre. Sans aucune intention malveillante. Juste parce qu'il n'y avait plus personne pour endiguer ce flot de monstres...

Gus dormit quelques heures puis réussit à se lever. Il rejoignit alors Isaïe, qui sommeillait sur son pupitre et se réveilla juste le temps de rejoindre sa couchette.

Gus commença donc seul ses recherches dans les mémoires de

l'ordinateur central. Il chercha durant des heures des données sur les navettes ou les installations terriennes du Gouffre aux Garous (qui, dans la nomenclature de l'appareil, se nommait The Holl). Il y avait aussi des choses sur Concrete Station et la Voie Oblique. Les navettes utilisaient la vitesse de la lumière de ces deux rails pour se déplacer, mais il apprit que depuis longtemps, les humains savaient comment dépasser cette limite et atteindre des vitesses fabuleuses. Il essaya bien d'en savoir plus sur la façon d'obtenir ces deux rayons lumineux cohérents ; en vain. Les verrouillages étaient nombreux et hypocritement, quand la machine livrait une information, elle renvoyait à des références difficiles à trouver dans la bibliothèque électronique. Gus estima qu'il aurait fallu des mois pour résoudre ce problème. Ils auraient dû y songer plus tôt. Hélas, ils avaient eu la sottise de vouloir sauver à tout prix cet animal de l'espace qui, lui, avec une insensibilité totale, s'apprêtait à les entraîner dans sa mort prochaine. Tout ce temps perdu à le réparer, à trouver les médicaments appropriés, aurait été mieux utilisé à rechercher un moyen de retourner sur Terre. Mais il fallait reconnaître qu'Isaie, qui était né dans le Bulb de parents eux-mêmes nés dans le Bulb, etc. (le petit docteur estimait qu'il était l'aboutissement d'une dizaine au moins de générations successives, installées dans le satellite), Isaie n'était pas très emballé par l'idée de se retrouver sur une planète de mauvaise réputation dans sa famille.

Gus finit par s'endormir à son tour, épuisé par cette recherche vaine d'un moyen de salut.

CHAPITRE VI

Les nouvelles en provenance du nord de la Compagnie Panaméricaine n'étaient pas réjouissantes, et dans Magellan Station, Yeuse se préparait pour une inspection qui, en principe, devrait la conduire jusqu'à l'île aux Phoques. Mais on vint l'avertir que les réseaux étaient rendus inutilisables les uns après les autres. Que le fameux fleuve Amazone, qui depuis toujours restait comme un mythe dans l'esprit des populations de Patagonie, commençait à disloquer sa calotte glaciaire. D'immenses geysers apparaissaient, et aussi des chutes d'eau si puissantes que des milliers de kilomètres carrés se trouvaient en quelques heures ensevelis sous des mètres d'eau. Les gens n'avaient pas toujours la possibilité de fuir et l'on ne comptait plus les victimes. Toute la civilisation ferroviaire se disloquait ; d'ailleurs, les Aiguilleurs ne se manifestaient plus ; Palaga ne donnait plus de ses nouvelles, et seuls les employés des stations sans importance restaient encore en place, les gradés ayant disparu depuis quelques jours. Les fonctionnaires de la Traction essayaient de les remplacer tant bien que mal, mais les réseaux accrochés à la cordillère des Andes étaient les derniers praticables. Seulement on se heurtait là-bas à des baronnies institutionnelles qui, depuis des siècles, régentaient la vie en haute montagne et exigeaient des péages exorbitants. Ni argent ni or, mais des vivres, du matériel, des locomotives, des wagons.

Yeuse réunit les quelques fidèles qui restaient auprès d'elle, dont l'adjoint Reiner, jadis de la synthèse scientifique mais qui avait ensuite élargi son champ d'activité. Il y avait aussi Pilz, un spécialiste des communications médiatiques, et une jolie fille nommée Caron qui s'occupait du ravitaillement de la population. Celle-ci était estimée à cinq millions d'individus, mais nul ne pouvait affirmer que ce chiffre était bien exact.

Le cargo construit par Lien Rag, avant qu'il n'abandonne cette série de bateaux pour se consacrer à la fabrication des *Iceberg-Ship*,

était d'une très grande utilité car il pouvait toujours circuler d'un point à un autre, aller chercher dans l'île aux Phoques l'huile et la viande, en quantité hélas insuffisante. Yeuse voulait lancer un programme de création de six cargos identiques, mais elle se heurtait sans arrêt au conservatisme des gens. Les entrepreneurs qui auraient pu fournir des ateliers, des bassins pour ce genre de construction navale se récusaien les uns après les autres : l'opinion publique, très attachée à la société ferroviaire, les accusait d'être des sacrilèges et l'un d'eux avait failli être lynché par la foule en gare de Magellan Station.

— Je viens d'apprendre, annonça un matin Reiner, qu'il existe dans le nord, à moins de cinq cents kilomètres, un endroit où les habitants se sont tournés vers la mer. La banquise a commencé à disparaître voici six mois, et ils ont alors découvert que l'on pouvait aller en mer et y pêcher des poissons excellents, qui fournissent de la nourriture ainsi que de l'huile. Bien entendu, ils ont eu affaire à des fanatiques qui voulaient brûler leurs embarcations, mais ils ont fortifié leur petite ville et ils continuent leurs activités, tout en surveillant leurs voisins toujours stupidement superstitieux.

— Comment se nomme cet endroit ?

— Cabo Blanco Station. Autrefois, c'était le départ d'une ligne transatlantique de seconde importance où les chasseurs de phoques et de baleines venaient vendre leurs produits, si bien que ces gens-là ont souvent vécu au bord des trous d'eau de la banquise et n'ont pas peur de l'océan. Ils seraient peut-être disposés à construire des chantiers navals si on les aidait.

— Préparez-moi un mémo... Je partirai là-bas dès que vous en aurez terminé.

Caron arriva peu après avec des nouvelles moins réjouissantes. Plusieurs trains de ravitaillement venant de la côte occidentale de l'ancien Chili se trouvaient bloqués dans les Andes par des hommes armés qui exigeaient une forte rançon pour les libérer.

— En fait, ils réclament des armes et la moitié d'un train de nourriture. Ces deux convois nous apportent effectivement surtout de la farine de soja que l'on cultive dans des serres sur le versant ouest ; il y a de quoi distribuer des rations à une bonne partie de la population. Ils ont dû emprunter des lignes pratiquement inconnues des *Instructions Ferroviaires*, mais que les chefs de trains connaissaient.

— Où se trouvent-ils au juste ?

Caron lâcha un nom auquel Yeuse ne prêta tout d'abord aucune attention. Au cours de la discussion qui suivit, sur un tout autre sujet, ce nom finit pourtant par réapparaître dans son esprit :

— Que m'avez-vous dit de cet endroit où nos convois de ravitaillement sont bloqués ? Comment s'appelle-t-il ?

— Santa Maria del Corazon. J'ai eu quelques tuyaux sur ces gens-là, qui sont organisés en une petite baronnie... Ce sont des catholiques réfractaires à la nouvelle Rome et à Vatican II. Ils n'ont jamais reconnu le nouveau pape et vivent comme on vivait il y a des siècles.

— Santa Maria del Corazon, c'est cela, murmura Yeuse. Je m'en souviens très bien... Le chef s'appelait El Condor, il y a des années de cela... Je me demande si c'est toujours lui qui dirige la communauté. El Condor, un ami de Lady Diana. Il nous a accueillies, quand Lady Diana à l'agonie était menacée par son entourage qui voulait l'empoisonner pour lui prendre le pouvoir... C'est de là que date mon accession à la présidence de la société... Je vais y aller.

Caron se leva, horrifiée :

— Vous n'y songez pas ? C'est excessivement dangereux. Ces fanatiques sont des bandits de grands chemins et...

— Il me faut des vieilleries, pas des objets fabriqués depuis peu... Je veux des antiquités religieuses, tout ce que vous trouverez aussi bien comme objets du culte que comme livres religieux ou vêtements sacerdotaux... On a découvert dans les fouilles du fameux tunnel Nord-Sud de vieilles églises d'Amérique du Sud contenant des statues, des symboles saints... J'irai là-bas avec tout ce bric-à-brac, cela me permettra d'engager des négociations. Je les connais, ils préféreront ce genre d'objets à des provisions. Là-haut, ils ne manquaient de rien. Ils étaient très bien organisés, et je me souviens que les tables de repas étaient recouvertes d'excellente nourriture : des porcelets entiers, des volailles, des haricots cultivés sous serres... Ces gens-là vouaient une grande reconnaissance à Lady Diana, qui leur avait fourni du matériel pour construire leur station. Ah ! ils parlent l'espagnol... Je me demande si nous dénicherons un interprète ?

Caron le trouva. Un Indien famélique qui habitait les confins de Magellan Station, ancien professeur de cette langue dans un institut qui enregistrait les chants archaïques. L'homme n'en revenait pas d'avoir la chance d'être choisi comme interprète. Il se moquait bien d'être envoyé dans les Andes, au cœur d'une zone dangereuse, pourvu qu'on donne à sa famille de quoi se nourrir.

— Nous irons jusqu'à Pampa Station sur la ligne 1917... Vous voyez que j'ai le souvenir de cette voie, alors qu'elle n'est même pas secondaire. Deux rails oubliés dans l'immensité de la grande plaine patagonienne.

— J'irai avec vous, décida Caron.

Yeuse s'en réjouit secrètement. La fille était belle, attirante, et elle retrouvait ces pulsions qui parfois la poussaient vers son propre sexe. Elle avait connu avec Floa Sadon, l'ex-P.-D.G. de la Transeuropéenne, des extases qu'elle ne pouvait oublier. Floa Sadon

était morte fusillée par les Révolutionnaires, mais elle n'oublierait jamais la femme tendre et experte, bien que la dirigeante politique lui ait toujours fait horreur. Caron la bouleversait et, parfois, elle ne pouvait s'empêcher de frôler son bras de la main, ce qui la rendait languide pour une partie de la journée.

Caron alla chercher les *Instructions Ferroviaires*. Elle fit la grimace en découvrant que la ligne 1917 figurait dans une rubrique où l'on classait toutes les voies douteuses, soit parce qu'elles étaient en mauvais état, soit parce que des groupes humains indéterminés y rendaient tout trafic plus qu'hasardeux.

— Il faut que je trouve les dernières précisions.

La voie 1917 était désormais sous le contrôle de la Manu, et le poste de Pampa Station avait été renforcé par un commando équipé d'une draisine blindée. Il effectuait de nombreuses patrouilles en direction de la montagne et maintenait la ligne en état. Les nouveaux venus avaient trouvé sur place les corps des deux derniers employés, qu'on avait dû oublier de rapatrier à une époque et qui étaient morts à quelques mois d'intervalle.

— Je me souviens, rêva Yeuse, ils s'appelaient Gomachi et Lupez. En repartant de Santa Maria del Corazon par un chemin dangereux, nous avons atteint Pampa Station avec Lady Diana qui entraînait en agonie. Nous y avons rencontré ces deux pauvres types ; ils nous ont aidés, et ils pleuraient quand nous sommes repartis. Ils savaient que jamais personne ne viendrait les relever, mais ils ne voulaient pas abandonner leur poste. Ils survivaient plutôt bien que mal et fabriquaient une bière épouvantable, avec laquelle ils se soûlaient pour oublier leur destin.

Le lendemain matin, elle embarquait dans son wagon spécial tiré par une draisine blindée. Caron occupait le compartiment voisin du sien, mais il n'y avait qu'une salle de bains pour deux et Yeuse se réjouissait à l'avance de l'intimité qui se créerait obligatoirement entre elles.

Elle essayait d'oublier Lien Rag car, lors de leur dernière rencontre, il ne lui avait pas caché qu'il aimait ailleurs. Qu'il aimait, et non qu'il folâtrait avec une autre. Elle avait reçu là la plus grande blessure morale de sa vie. Lien Rag ne lui avait jamais été fidèle et elle-même n'avait jamais refusé le désir des autres hommes et de certaines femmes, mais dès qu'ils se retrouvaient, c'était pour une fête des corps et des âmes. Ils riaient ensemble, adoraient partager des repas énormes, boire, faire l'amour, se disputer pour des riens ou pour des choses importantes ; bref, ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre. Et voilà que cette longue complicité de plus de vingt ans se terminait parce que le vieux Lien Rag aimait une jeune femme, Jael, la demi-sœur de Liensun par sa mère. Une fille de la monstrueuse Sunny, qui

avait littéralement violé Lien Rag pour se faire engrosser car tel était son fantasme : pondre des rejetons de personnages réputés pour leur beauté ou leur vie aventureuse. Et Jael, toute jeune, encore fillette, avait été la complice de cette copulation, elle avait excité Lien Rag en lui laissant espérer que ce serait elle sa partenaire. Puis, au dernier moment, alors qu'il était à la limite de l'orgasme, la mère, femelle éhontée, s'était abattue sur lui pour recevoir sa semence. Comment pouvait-il aimer une fille qui, si jeune, avait déjà des instincts aussi pervers ? Avait-il songé toute sa vie à l'adolescente qui l'avait leurré, espérant un jour la plier à son désir ? Mais alors, une fois cette rancune satisfaite, pourquoi était-il tombé amoureux d'elle ?

Très naturellement, le premier soir, Caron se dénuda devant Yeuse pour se glisser dans l'eau chaude de la baignoire. Sa patronne crut défaillir de désir à la vue d'un corps aussi charmant. Caron était blonde avec une peau mate, délicate cependant et très douce au toucher. Elle remontait ses cheveux sur sa nuque délicieuse, et Yeuse avait envie de la mordre là, précisément. Elle resta pourtant en peignoir léger, n'osant dévoiler son corps fatigué, ses seins lourds, son ventre trop rond. Caron, allongée dans l'eau, fermait les yeux, mais les pointes roses de ses seins formaient à la surface de l'eau deux petits îlots de charme qui attiraient les lèvres.

— Je sens que je vais dormir, murmura la jeune femme. Rien de tel qu'un bon bain pour cela...

— Ne videz pas la baignoire, il faut économiser l'eau, murmura Yeuse, résignée à se contenter de l'eau où ce corps magnifique avait trempé.

Elle ne dormit que quelques heures et se leva la première, aussi Caron la trouva-t-elle en train d'étudier des dossiers dans le salon. La jeune fille, vêtue d'une simple tunique courte s'arrêtant en haut des fesses, commença d'évoluer ainsi. Elle se servit du café et plaça différents aliments sur un plateau, avant de venir s'asseoir en face d'Yeuse, dont elle ne parut pas remarquer les yeux bouffis et le teint brouillé.

— Si vous vous mettez d'accord avec ces gens de Santa Maria del Corazon, nous pourrions améliorer la ligne et faire venir pas mal de provisions de la côte ouest. Des convois d'huile et de viande de l'île aux Phoques, par exemple.

— C'est à étudier, admit Yeuse, mais je me demande si le vieux Condor est toujours en vie. Quand je l'ai rencontré, c'était déjà un vieillard, et je crains qu'il n'ait survécu bien longtemps à Lady Diana.

Leur petit convoi quittait l'ancienne Pampa encore couverte de glace pour les montagnes, et le parcours devint vertigineux. Parfois, les abîmes défiaient la raison humaine et les rails s'accrochaient à des corniches rocheuses impossibles. Même un lama ou un guanaco

n'aurait pu atteindre ces endroits-là. C'était aussi la raison de la survie de cette ligne, ancrée dans la roche et non dans la glace. Il y avait aussi des crevasses plongées dans l'obscurité, et à plusieurs reprises la draisine dut s'arrêter pour que les employés aillent dégager les rails d'une chute de pierres, des tunnels ruisselants, des viaducs rouillés qui paraissaient s'enrouler sur eux-mêmes (cette sorte de spirale était en fait nécessaire à cause de la forte déclivité) : on n'avait pu accrocher les rails aux falaises lisses, alors c'étaient les viaducs qui se succédaient avec une pente relative.

Caron, oppressée par le panorama, respirait avec difficulté. Elle s'était quelque peu habillée : un pull, qui moulait sa jolie poitrine nue, et un pantalon assez collant. Yeuse, oubliant le danger d'une pareille escalade, ne pouvait détacher le regard de ce corps voluptueux.

— Je me demande si cette ligne pourrait être doublée, murmura Caron, toujours aussi impressionnée. D'ailleurs, nous n'avons pas tellement le choix : toutes les autres sont aux mains de bandes importantes contre lesquelles il faudrait envoyer un corps expéditionnaire.

— Nous n'avons plus d'armée, dit Yeuse, juste la Manu comme police...

Elle avait fini par rapatrier le corps expéditionnaire envoyé autrefois en Antarctique lorsque la Guilde s'était emparée de l'ancienne Province. Il ne restait plus que la moitié de l'effectif, les hommes ayant terriblement souffert des conditions sévères de leur séjour. Ils avaient perdu une partie de leur réserve alimentaire et de leur armement et n'avaient jamais pu vraiment se procurer une autre nourriture que la chair et l'huile de manchot.

— Nous approchons de Santa Maria del Corazon, vint annoncer le chef de train. D'après mes renseignements, nous allons nous trouver en face d'un aiguillage sévèrement gardé. D'un côté, la voie continue vers la station, de l'autre, il s'agit d'un tronçon qui se jette dans le vide. Il faudra donc négocier.

Yeuse commença de s'équiper de sa combinaison isotherme, une Symmons fabriquée dans un tissu spécial qui éliminait la transpiration sans laisser entrer l'air glacé. Quand le petit convoi stoppa, elle était prête à entamer des pourparlers.

CHAPITRE VII

Au bout de quarante-huit heures de discussions exténuantes, avec Ann Suba surtout, mais le Kid et Lien Rag y assistaient également, la physicienne directrice de la Manufacture Kurts accepta que son deuxième hydravion soit vendu à Tharbin pour le prix d'un dirigeable.

— Il va trouver ce tarif exorbitant mais il finira par accepter. Un tel appareil permet des déplacements rapides et peut en principe se poser n'importe où. De plus, en cas de mauvais temps, il n'a pas le même handicap que l'énorme masse gonflée à l'hélium des dirigeables. Seulement il emporte moins de fret. Tharbin sera flatté d'être le premier de nos clients servi. Nous aurons un dirigeable de plus, et Songe recevra celui qui lui est promis depuis si longtemps. Nous allons aussi demander à Tharbin sur cette lancée de nous aider à construire la voie ferrée en direction de Tcheou Voksal.

Liensun avait survolé la zone où le Yang Tsé Kiang se jetait dans la mer de Chine orientale, et le spectacle l'avait laissé sans paroles. Il avait eu moins que jamais envie de se réjouir de cette catastrophe qui ruinait son ennemi président du Consortium des bonzes, et il se sentait obligé de lui offrir cet hydravion.

— Il faudra initier ses candidats au pilotage. Nous allons donc créer une école, mais nous nous réserverons toujours la spécialité des mécaniciens. Pas question que ces appareils soient réparés ailleurs qu'à Lacustra City.

Ce dernier argument avait convaincu Ann Suba, même si elle aurait préféré que l'on constitue d'abord une flotte pour que l'Omnium du Pacifique soit capable d'attaquer n'importe quel agresseur. Elle aussi redoutait que la Guilde des Harponneurs ne tente un débarquement meurtrier en Nemicie. Jael avait, grâce à Lien Rag, obtenu que les autorités créent là-bas un petit corps militaire d'une centaine d'hommes puissamment armés, mais un hydravion aurait pu effectuer une large surveillance radar en pleine mer et repérer les

navires suspects. Il y avait de plus en plus de bateaux dans les eaux du Pacifique entre la mer du Japon et la mer de Chine méridionale, voire l'océan Indien. Des particuliers construisaient des bâtiments de faible tonnage équipés d'une chaudière qui leur permettait soit de pratiquer une pêche hauturière, soit de se livrer au cabotage.

En sortant de cette séance marathon, Liensun retrouva avec un plaisir infini les chantiers de la plate-forme et celui de la route en planches qui se dirigeait droit vers l'ouest et Tcheou Voksal. De cette cross station on pouvait rejoindre Markett Station, la Nemicie et aussi China Voksal, mais pour l'instant les inondations avaient complètement détruit ce réseau sur des centaines de kilomètres. Les rails traversaient, sans que personne s'en soit douté jusque-là, le lit du fleuve qu'autrefois on appelait le Fleuve Bleu. Pendant des années, il serait impossible de rejoindre directement China Voksal, ce qui renforcerait la position de Markett Station et celle de Tcheou Voksal, laquelle commençait d'ailleurs à comprendre la chance qui s'offrait à elle. Les dirigeants voulaient discuter avec l'Omnium, proposaient de participer eux aussi à la ligne de chemin de fer.

Lorsque Farnelle arriva avec ses pilotis, suivie quelques jours plus tard par les radeaux à vapeur, le chantier avait encore progressé. On comptait presque cent quarante mille mètres carrés de plate-forme lacustre et soixante-dix kilomètres de route.

— On va mettre le paquet sur la route, annonça Liensun aux ingénieurs et techniciens. Il faut en finir avec cette jonction. Nous pouvons gagner entre deux et cinq kilomètres par jour, sauf dans les montagnes qui nous séparent du terminus. Là il faudra trouver les endroits praticables, et le dirigeable sera très utile pour transporter les équipes. Nous possédons de magnifiques photographies aériennes, et la petite fabrique de cartes géographiques installée ici est en train d'établir des cartes avec les courbes de niveaux que vous pourrez étudier tout à loisir.

Les équipes regrettaient de devoir abandonner les plates-formes pour la route, car les difficultés ne tarderaient pas à devenir colossales, mais chacun se résigna. Il faudrait emprunter certaines vallées dont on ne connaissait rien, au fond desquelles coulaient peut-être des rivières ou des fleuves qui enflaient sournoisement et feraient un jour éclater la couche de glace. En outre, si Liensun achetait à des prix élevés de vieilles cartes, elles étaient très rares et on avait parfois du mal à les déchiffrer. La plupart étaient établies dans un anglais archaïque ou dans de l'ancien chinois incompréhensible pour tous. Il pensa finalement aux ponts suspendus des Djougiens et fit étudier le procédé cantilever ainsi que les dessins d'un certain Eiffel, dont le Kid possédait toute une collection datant de l'époque où son grand œuvre, le viaduc de glace, était en construction. Dans la conjoncture actuelle,

les ingénieurs pensaient que les ponts suspendus pour franchir les vallées suspectes seraient préférables à tout autre système. Il faudrait donc se procurer des câbles efficaces. Titan en fournirait en fibres de carbone et au silicium, mais on aurait aussi besoin de câbles d'acier, et seul Tharbin en vendait.

Un beau jour, Liensun se fit déposer dans les grandes usines Tharbin. L'Asia, qui l'avait amené jusque-là, repartit aussitôt pour Lacustra City, et il se présenta seul devant le président du Consortium des Bonzes. C'était d'une audace folle étant donné que, des années auparavant, il avait poussé à bout ces bonzes qui se prétendaient Rénovateurs du Soleil mais ne songeaient qu'à accroître leur fortune et leur pouvoir. Ils possédaient la cité de China Voksal, une métropole énorme, peut-être la plus importante et en tout cas la plus riche de la planète. Rien à voir avec la China Voksal que le Kid avait connue vingt et quelques années plus tôt, véritable caravansérail, ville-tripot, bouge infâme. Lui-même, Liensun, y avait vécu un moment, mais la puissance des bonzes n'était pas telle qu'elle apparaissait désormais. Car c'étaient les dirigeables qui faisaient leur richesse, et c'était lui, Liensun, qui avait fourni à leurs bureaux d'études les stabilisateurs indispensables à l'équilibre de ces mastodontes de l'air. Ceux-ci atteignaient cinq cents mètres de long pour un diamètre de soixante à soixante-dix, aussi fallait-il des moteurs excessivement puissants et des filtres à hélium énormes pour les entraîner dans les airs. Liensun avait trahi les siens en livrant le secret de ces stabilisateurs, ce qui l'avait à jamais exclu des Rénovateurs des Échafaudages. Toutefois, il avait d'abord dupé les bonzes en leur extorquant de l'argent au cours d'une première tentative pour utiliser également un dirigeable.

Il était là, au centre des ateliers, seul en face de ses pires ennemis. Tharbin devait le surveiller depuis ses bureaux situés en hauteur, à l'étage élevé d'un simulacre de wagon qui n'était là que pour satisfaire les inspecteurs de la CANYST ; laquelle n'existait plus, ce qui permettait à n'importe qui de faire n'importe quoi. Des surveillants, en réalité des hommes de main, l'accueillirent à la porte et le fouillèrent avant de le laisser entrer dans le hall. Il crut que Tharbin le ferait attendre, mais deux minutes plus tard, il était dans son bureau. Le président des bonzes souriait même aimablement.

— Je suis désolé pour le désastre de Tung Kow et vous présente mes regrets. Ce fleuve est une véritable calamité, qui nous oblige en outre à faire le détour par Markett Station et nous fera perdre beaucoup de temps. Je suis porteur de plusieurs propositions du conseil d'administration de l'Omnium du Pacifique. Nous pensons que nous pouvons vous livrer autant de fuphoc que vous le désirerez, à un cours intéressant. D'autre part, nous vous demandons d'effectuer une sélection des candidats intéressés par le pilotage de nos hydravions.

Tharbin, qui commençait à se méfier à cause du fuphoc, faillit trahir sa joyeuse stupéfaction en apprenant que l'Omnium envisageait d'apprendre le pilotage à ses employés.

— Voulez-vous dire que vous espérez nous livrer prochainement l'un de ces merveilleux appareils ?

Liensun eut un petit sourire froid.

— Eu égard aux ennuis que vous cause la destruction de votre terminal ferroviaire, nous avons décidé que l'hydravion sorti ces jours de nos ateliers vous était réservé. Cette décision a été prise à l'unanimité. Selon le prix convenu de vingt mille tonnes de fuphoc à sept cents dollars la tonne, soit la somme de quatorze millions de dollars. Nous serons cependant enchantés de recevoir à la place de cet argent un de vos merveilleux dirigeables.

Tharbin continua de manifester une certaine surprise. Pour sa part, il estimait que ces engins valaient beaucoup plus cher, même si leur prix devait plus tard baisser, quand leur production atteindrait son quota de deux par mois.

— Nous serions toutefois heureux que le dirigeable destiné à la voyageuse Songe de Markett Station lui soit d'abord livré, car je crois qu'elle attend cet appareil avec impatience. Nous sommes prêts d'ailleurs à garantir la fourniture du fuphoc qu'elle s'est engagée à vous fournir.

— Je pense que cette affaire peut se régler, dit le président des bonzes. Comment se passera l'instruction des futurs pilotes ?

— Nous créons une école qui fonctionnera dans moins d'un mois. Gratuité totale pour tous ceux qui ont déjà passé commande, mais plus tard nous demanderons une participation aux frais.

— Et pour l'école des mécaniciens ? Il faudra bien que ces machines soient entretenues ?

— Nous réservons la maintenance à nos ateliers. Nous fournirons les mécaniciens mais notre garantie ne sera totale que si les acheteurs s'engagent à respecter certaines conditions. Comprenez qu'il s'agit d'un nouveau mode de transport totalement inconnu, et que nous risquons d'avoir des ennuis dans les premiers temps. Nous voulons les assumer en totalité.

— Ce qui veut dire qu'il y aura toujours à bord de ces appareils un homme appartenant à votre Omnium ?

— Un mécanicien, un simple mécanicien. Plus tard, nous envisagerons la formation de spécialistes. Mais pas avant deux ans.

Tharbin parut accepter cette clause. Et ce fut lui qui engagea la conversation sur la fameuse route de bois entre Lacustra City et Tcheou Voksal.

— Nous sommes prêts à participer à sa construction, mais pourquoi appeler route ce qui sera une ligne ferroviaire ?

— Je tiens à cette appellation car je réserve l'avenir. Ceci dit, nous acceptons votre participation, car nous envisageons de lancer des ponts suspendus comme le font les habitants du pays de Djoug sur les énormes torrents de leur contrée. Nous nous méfions de certaines vallées encore recouvertes de glace, et nous arrivons dans une zone montagneuse. Nous pensons que cette route pourrait être terminée en six mois et l'installation des rails sera simultanée, si bien que les trains pourront très vite circuler entre les deux cités.

— Nous voudrions aussi acheter des emplacements dans votre port de Lacustra City, reprit soudain le bonze. Nous songeons à fabriquer des cargos d'un type plus important que l'*Elovia*, jusqu'à dix mille tonnes. Pourriez-vous étudier ma demande et me donner une réponse prochainement ?

— Le port n'est pas encore bâti. Nous ne livrons que du bois, pour l'instant, puisqu'il flotte dans la baie. Mais dès que nous envisagerons la création de bassins, vous serez le premier informé.

— Vous fixez le fuphoc à sept cents dollars la tonne ; ne trouvez-vous pas que c'est un prix fort élevé ? En l'état actuel du marché, nos dirigeables valent plus de quatorze millions. Nous les vendons autour de vingt-deux à vingt-cinq millions, selon les équipements.

— Oui, mais nous vous offrons un appareil complet, notre *Kurts*, qui est une merveille du genre. Vous en connaissez les caractéristiques ?

CHAPITRE VIII

On l'avait embarquée dans une très vieille loco à vapeur qui ahanait le long de la forte pente conduisant à Santa Maria del Corazon. Elle avait demandé si c'était à Condor qu'on la menait, mais aucun des gardes qui l'accompagnaient n'avait répondu. On appelait ce personnage Condor, car la légende affirmait qu'il était le dernier homme à avoir vu un condor vivant. Son grand-père en élevait pour les exhiber dans les stations, mais sa dernière femelle était morte sans avoir jamais pondu un seul œuf.

Un pont suspendu reliait la voie à la station, installée dans une crevasse si étroite qu'on avait pu aisément édifier des murs et un toit en verre pour la mettre à l'abri des froids polaires. Yeuse aperçut dans un virage les trains de ravitaillement immobilisés un peu plus bas. Les motrices laissaient échapper une vapeur bleutée, preuve qu'elles fonctionnaient encore et que les conducteurs et le personnel ne mourraient pas gelés.

Le sas était des plus étroits, et on manœuvrait les portes sommaires à la main. La première fois qu'elle était venue là, Condor avait fait dérouler un tapis usé et poser dessus quatre pots de petits arbustes.

Il était bien là, et il y avait le même tapis, mais quelques fleurs remplaçaient les arbres. Bien que Condor soit installé dans un fauteuil roulant, elle le reconnut très bien.

— Je savais que tu reviendrais un jour, dit-il d'une voix encore ferme.

« Tu as réussi à leur fausser compagnie et Lady Diana est morte dignement, je le sais aussi. Toi, tu as essayé de faire de ton mieux, mais le pouvoir est une chose difficile. Nous allons manger quelque chose et boire un peu de bière. »

Dans son wagon, une jeune femme les accueillit en silence. Yeuse chercha la femme de Condor, mais il lui dit d'un ton brusque qu'elle était morte l'année précédente.

— Me voilà seul, bougonna-t-il. On est toujours seul un jour ou l'autre.

« Toi, tu es seule aussi. Tu viens pour les trains de nourriture ? »

— Oui.

— Buvons et mangeons. Il y a des beignets au poulet. Je me suis souvenu que la dernière fois, tu les avais appréciés.

— Il y avait aussi du porcelet, remarqua-t-elle.

— Oui, mais notre élevage a été décimé par une épidémie. Nous n'avons plus que quelques moutons. Un jour, tous les jeunes sont partis avec un wagon automoteur, et jamais plus ils ne sont remontés jusqu'ici. Tu crois qu'ils ont été plus heureux en bas ? Moi, je pense qu'ils se sont trompés et qu'ils ont dû crever misérablement. Je suis triste en songeant qu'ici, ils auraient pu vivre, difficilement aussi, mais enfin ils seraient là. Il y avait deux de mes fils avec.

— Le télégraphe fonctionne toujours ?

— De temps en temps. Seulement nous ne recevons jamais rien d'intéressant. (Il désigna la place vide à côté de Yeuse :) Lady Diana était là, l'autre fois, très malade... dans des coussins, et tu veillais sur elle. Pourtant, elle avait voulu te faire mourir. Quand j'ai vu comment tu traitais cette ennemie, j'ai été ému aux larmes ; je n'ai jamais oublié. Elle a dit qu'elle reviendrait et que ce jour-là nous ferions une fête d'une semaine... Mais elle est morte, ma femme est morte, mes fils sont partis, et toi, tu es revenue me demander de laisser passer ces trains. Je ne les ai bloqués que pour cela, te revoir, car je te trouve toujours la plus belle de toutes les femmes que j'ai jamais regardées dans ma vie.

Yeuse rougit comme s'il s'agissait d'un compliment d'un homme plus jeune, plus beau, moins fruste. Condor la fascinait, malgré ses proches quatre-vingts ans.

— Nous ne désirons pas devenir des pirates du rail ni des bandits, mais nous avons besoin de manger comme tout le monde. Depuis le départ de mes fils et des autres enfants, j'ai beaucoup réfléchi, et j'estime à présent que nous ne pouvons plus vivre ainsi dans l'isolement total. Nous avons la chance de nous trouver sur le passage d'une voie ferrée de montagne qui reste encore praticable, alors que beaucoup d'autres ne le sont plus. Des éboulements, des avalanches ont tout emporté. Nos rails sont implantés sur la roche, mais nos ouvrages sont dans un état de délabrement inquiétant, surtout les viaducs et les tunnels. Nous voulons que la Compagnie fasse quelque chose pour nous. D'abord qu'elle nous ravitaille en nourriture et en énergie. Ici, les conditions restent très dures, et même si toute la Patagonie se réchauffe un jour, nous connaissons toujours de basses températures. En échange, nous connaissons des passages plus faciles pour la construction d'un réseau, mais les ingénieurs de la

Compagnie ne les découvriront jamais. Donc vous avez besoin de nous.

— Je veux bien discuter de tout cela avec vous, commença Yeuse.

— Je ne suis pas seul. Il y a un conseil des sages. Nous devenons tous sages puisque la moyenne d'âge dépasse les cinquante ans depuis que les jeunes sont partis... Eux aussi devront donner leur accord. Mais je t'écoute ; nous les convoquerons ensuite.

— Laissez passer les convois bloqués ; ensuite, nous établirons un accord. Je m'engage à tenir compte de toutes vos observations et suggestions.

On apporta de la bière. Yeuse se souvenait de celle de la première fois ; c'était une boisson agréable et légère, et elle appréhenda de goûter celle-là. Santa Maria del Corazon paraissait à présent si pauvre, si dépourvue de ressources qu'elle pensait que ses habitants ne pouvaient plus fabriquer une boisson de qualité. Elle se trompait. Elle but avec un grand plaisir, tandis que Condor la regardait, souriant.

— Vous pourriez vous lancer dans la fabrication de ce type de bière, reprit-elle ensuite. Vous en vendriez facilement, elle est excellente.

— Nous y penserons, dit Condor, mais nous ne laisserons pas partir les deux trains sans avoir obtenu des garanties.

— Mon intention est bien d'utiliser cette ligne pour communiquer avec le versant occidental de la cordillère. Là-bas, on trouve encore des produits indispensables comme l'huile et la chair de phoques ou le poisson, et les cultures de soja sous serres sont intactes. La banquise dans cette partie du Pacifique est encore solide. Jusqu'à quand elle le restera, nous l'ignorons, mais il est possible que nous y envoyions des colonies de peuplement car il y a énormément de place pour tous. En attendant, nous avons besoin d'améliorer cette ligne car elle est vertigineuse, et la plupart des mécaniciens et des chefs de trains refuseront de l'emprunter. Les viaducs, surtout les viaducs en spirale, ne résisteront pas longtemps. Ils sont tous à refaire en partie. Mais nous pouvons faire venir des matériaux nouveaux qui arriveront également par l'ouest.

— Un convoi. Nous ne laisserons partir qu'un convoi. Nous retiendrons l'autre et nous empêcherons les suivants de passer.

— Dans la pampa, ils sont des millions à attendre un peu de nourriture. Ici, vous avez de la bière, de quoi faire des beignets de poulet, et j'ai vu que vous cultiviez des haricots noirs sous serre. En bas, ils n'ont plus rien. Tout est désorganisé. L'Amazone est en train de faire éclater la glace, et comme c'était dans le temps le plus grand fleuve du monde, celui qui possédait le plus gros débit, nous avons

tout à craindre d'elle. Les glaces des Andes fondent aussi, en profondeur, même si en surface elles paraissent ne pas bouger. C'est un phénomène inattendu, mais la tiédeur vient précisément des rivières. L'eau tempérée remonte aux sources et le processus de réchauffement s'ensuit. Il y a des années qu'il est en marche, sans que nous nous en doutions. Je crains que les gens ne cherchent bientôt à se réfugier dans les montagnes pour s'y installer. Cette ligne sera renouvelée en totalité, mais elle devra être surveillée. Il ne faut pas que les réfugiés l'envahissent et bloquent le ravitaillement de la partie orientale.

Elle tapota la main amaigrie et tavelée de Condor :

— Enfin, entendu pour un seul train. Vous réunissez le conseil des sages et vous lui exposez la situation. Moi, je retourne dans mon petit convoi en attendant que vous puissiez me donner votre accord. Les travaux pourraient commencer assez vite à partir de Pampa Station, la dernière qui soit encore dans la plaine. Tout de suite après, la ligne commence à grimper. Il y a des rampes trop fortes pour un train important. Nous pourrions utiliser une importante main-d'œuvre qui trouvera là de quoi s'occuper pendant au moins un an. Dans ces montagnes, les machines habituelles ne peuvent pas être utilisées. Nos ingénieurs auront besoin de vos conseils pour établir de nouveaux passages.

Elle réintégra son wagon et prit connaissance des messages. Ceux-ci arrivaient par télégraphe : on avait dû faire un branchement sur la ligne. Ce procédé archaïque fonctionnait bien, mais elle ferait installer plus tard des relais radio afin que les chantiers puissent rester en communication constante avec Magellan Station.

— Je dois en finir rapidement ici pour me rendre à Cabo Blanco directement. Il faut que nous possédions des bateaux. Même si cette ligne est un jour praticable pour des trains de marchandises, ils ne pourront pas dépasser les deux ou trois cents tonnes alors qu'un seul cargo peut en transporter deux à trois mille. Je sais que le Consortium des bonzes envisage la construction de cargos de dix mille tonnes. Le *Rewa*, que le Président Kid utilise, peut emporter une telle charge. Pour nourrir cinq millions de personnes, il nous faut entre quinze mille et vingt mille tonnes par jour de ravitaillement. Et je ne parle pas des produits énergétiques et de tout le reste, seulement des rations alimentaires. Les trains ne peuvent en livrer actuellement qu'un millier. Si nous améliorons cette ligne, admettons que nous atteindrons les cinq mille. Il nous en manquera toujours dix à quinze mille, que seuls des navires pourront transporter.

— Ne pourrions-nous pas trouver d'autres passages, dans le sud, pour des lignes ferroviaires ? interrogea Caron.

— Tu es bien une fille de cette société qui est en train d'agoniser

! Le rail, rien que le rail. Tu te méfies de tous les autres moyens de transport, parce que durant des générations il n'y a eu que celui-là, et que dès que tu t'éloignes des rails, tu es remplie de terreur. Mais si tu voyais ce qui est en train de se passer à l'ouest... Tu n'as jamais vu de dirigeable, bien sûr, ni d'hydravion. Pour ne rien dire des *Iceberg-Ship* et des cargos... Bientôt, il n'y aura plus de glace sur Terre, seulement de l'eau, de la boue, des brouillards. On remarque d'ailleurs que ce sont les eaux douces qui provoquent le plus ce phénomène des brumes. On ne sait pourquoi. Elles sont moins épaisses sur les océans mais provoquent tout de même des difficultés pour les navigateurs néophytes qui ont la témérité de se lancer sur les eaux...

Caron frissonna, et Yeuse trouva agréable de voir son joli bras nu se recouvrir de chair de poule. Cette réaction de l'épiderme était très sensuelle, et elle pensa que si elle avait caressé la jeune fille, elle aurait obtenu le même résultat. Elle chassa l'image de deux cuisses fuselées et douces rendues grenues par sa bouche avide.

— Dès que le conseil aura donné son accord, un premier train pourra rejoindre la pampa. Je pense même qu'ils laisseront également repartir le deuxième, sauf un wagon ou deux. Ils ont besoin de soja pour nourrir leurs animaux d'élevage.

Caron quitta le salon, et Yeuse accompagna d'un long regard son déhanchement, se demandant si sa compagne ne s'ingéniait pas à la provoquer. Des journaux n'avaient-ils pas dernièrement laissé entendre qu'elle ne détestait pas à l'occasion les amours féminines ? C'était au moment de la mort de Floa Sadon, lorsque les médias avaient annoncé qu'elle avait été fusillée par les Révolutionnaires. On avait publié partout les photographies du visage bouleversé de Yeuse, et certains reporters y étaient allés de leurs allusions perfides. Caron était certainement une fille ambitieuse, qui ne rechignerait devant rien pour atteindre ses objectifs. Cette pensée refroidit quelque peu Yeuse. Elle fit appeler Reiner, son conseiller habituel. Avec ce pur produit des études scientifiques les plus rigoureuses, elle retrouvait vite son sang-froid. Jamais elle n'avait une seule seconde imaginé qu'il puisse être un homme, qu'il puisse la désirer. Il l'aidait beaucoup, sans s'en douter, à maîtriser ses pulsions. Parfois, le seul regard d'un homme, plus rarement d'une femme, suffisait en effet à la rendre lascive, mais Reiner était une sorte de robot asexué qui lui était indispensable. Elle était sûre que, si elle lui avait demandé brutalement ce qu'il pensait d'une éventuelle liaison amoureuse entre elle et Caron, il aurait immédiatement trouvé les arguments pour, et en plus grand nombre encore les arguments contre. Il était capable d'analyser n'importe quelle situation avec la plus grande objectivité et la plus totale indifférence sentimentale.

— Reiner, j'ai envie d'acquérir un dirigeable, pour me déplacer

n'importe où n'importe quand. Il faut que la population s'habitue à ces nouveaux appareils !

— Dans ce cas, Lady Yeuse, une campagne d'explication doit être mise au point sans plus tarder. Vous ne pouvez imposer cet appareil sans avoir auparavant convaincu les esprits les plus rétrogrades de sa nécessité...

Elle avait trouvé le moyen de s'abstraire de toutes ces complications érotico-sentimentales qui n'en finissaient pas d'encombrer sa vie de présidente.

CHAPITRE IX

Jusqu'ici, ils n'avaient pas osé en parler, mais un soir où il avait bu plus que de raison, Isaie se mit à hurler qu'ils ne trouveraient jamais le moyen de quitter cette saloperie de satellite en perdition, qu'ils étaient condamnés à mourir en même temps que le Bulb, lorsque celui-ci serait précipité dans le trou noir où mouraient aussi les étoiles.

— Nous n'avons aucune chance ! continua-t-il à crier.

Gus le saisit aux épaules et faillit ensuite le frapper, mais il le lâcha car Thresa venait à la rescousse, essayant de l'assommer avec une bouteille vide.

— Il a raison, lâche-le... Il faut en finir ! Rejoignons Faro, c'est le seul à pouvoir nous dicter notre conduite... Je n'aurais jamais dû abandonner Faro, notre bon pasteur de l'Église de la Rénovation Apostolique d'Ophiuchus. Lui doit savoir ce qu'il faut faire ! Toi, Gus, tu n'es qu'un misérable avorton qui a fait un pacte avec les puissances obscures pour obtenir ces jambes qui ne t'appartiennent pas, et Isaie est un renégat. Lui aussi était un fidèle de Faro, et il l'a trahi ! J'irai retrouver le père Faro, je me prosternerai devant lui, j'adorerai son membre fécondateur qui répandra en moi sa semence...

Gus préféra s'éloigner. Si Thresa commençait à délirer sur Faro, il aimait mieux s'en aller. Le faux prophète avait réussi à rassembler autour de lui une petite tribu qu'il soumettait à sa dictature, obligeant toutes les femmes à coucher avec lui, interdisant aux hommes de les toucher sans sa permission. Quand il voulait en récompenser un, il lui donnait une de ces égarées... pour un temps limité, et en général les plus âgées et les moins désirables. Faro était un véritable bouc, capable de forniquer toute la journée. Isaie, après avoir longtemps vécu à ses côtés, affirmait que l'homme était atteint d'un dérèglement hormonal qui le rendait inépuisable mais usait à la longue son organisme. Dans quelques années, il serait hors d'état de poursuivre ses exploits amoureux et connaîtrait un vieillissement précoce. En attendant, il usait et abusait de ses facultés au nom d'une religiosité

assez fumeuse. Il adorait en principe Satan mais redoutait d'autres satans. Gus avait été l'un d'eux, et la première fois que Thresa s'était présentée à lui, elle tremblait de terreur en l'approchant. Faro lui avait ordonné de séduire ce démon, et elle croyait qu'il possédait une verge de glace qui allait la transpercer toute. Bien qu'elle ait été à peine nubile, elle connaissait cependant toutes les roueries d'un érotisme torride.

Dans la salle des contrôles, Gus dut admettre, une fois calmé, qu'Isaie avait raison. Ils étaient bel et bien prisonniers de cet animal de l'espace qui allait bientôt entamer sa navigation vers la mort, traversant une immensité d'espace sidéral à des vitesses incroyables. Ses amis étaient venus le chercher et se regroupaient maintenant autour de lui. Ils apparaissaient sur plusieurs écrans, leurs corps immenses tachés par des parasites de toute nature, entaillés par des combats anciens, boursoufflés par des maladies de peau très certainement semblables à celle qui ravageait le S.A.S.

Il essaya en vain d'envoyer un message sur Terre ou de se mettre à l'écoute d'un émetteur. À une époque, il avait réussi à établir une communication avec un petit groupe de survivants réfugiés dans les montagnes de l'ancienne Australie. Depuis, plus rien. Parfois, une radio lointaine bredouillait, mais en dépit des miracles de la technologie que l'on trouvait dans le satellite, il n'était jamais parvenu à comprendre un seul mot. Il y avait aussi des messages en graphie ; malheureusement, le signal était trop faible pour qu'il puisse le capter.

L'écran du Bulb, clignotant, indiquait que l'animal voulait entrer en communication avec lui, mais Gus n'avait guère envie de l'écouter. La bête essayait de se justifier, de faire oublier le destin implacable qui les menaçait tous. Elle était contente d'en finir, heureuse que ses amis soient venus la chercher. Elle avait vécu des siècles du temps humain, mais pour elle, c'était normal. Le temps n'existait pas. Elle se sentait au bout de sa vie, elle allait retrouver ses territoires de chasse anciens, là où elle avait chassé les « saus » et brouté les « pearls », puis lorsqu'elle serait sur le point de mourir, elle serait jetée dans un trou noir, comme dans une tombe.

— Et nous avec... Pas seulement moi, Isaie et Thresa, mais tous les autres, les adeptes du père Faro, les primitifs qui habitent les bas-fonds du satellite, les Garous, les animaux, les loupés..., tout ce qui vit dans ce monde fantastique où tous les climats, toutes les flores ont été reconstitués... Enfin, où on a essayé, et souvent échoué...

Il se souvenait des bas-fonds, des marais où vivait une peuplade phosphorescente décimée par un mal mystérieux ; il se souvenait de la fille que Kurts avait aimée, dont il avait eu un fils, Kurty. La mère étant morte, il avait fallu, pour sauver l'enfant, lui trouver une nourrice. C'était une chèvre-garou qui avait fait l'affaire, un animal

qui au lieu de mamelles était doté de seins de femme au lait excellent. Cette chèvre-garou, qu'ils appelaient Gueule-Plate, s'était attachée au bébé et était tombée amoureuse de Kurts. Puis ils étaient tous partis à bord d'une navette. Gus aussi, mais au moment de quitter Concrete Station et de retrouver la civilisation ferroviaire, il avait été pris de panique à l'idée de redevenir l'homme qui marchait sur ses mains. À cette époque, il était encore cul-de-jatte et ne se déplaçait qu'ainsi. Alors il était retourné s'installer dans une navette, avait repris le chemin, la Voie Oblique qui conduisait au satellite S.A.S. Plus tard, il avait donc rencontré la petite Thresa puis Isaie. Ils formaient un étrange trio et s'entendaient tant bien que mal, les deux hommes couchant avec la seule femme sans trop se jalouser. Thresa aimait ça, faire l'amour, mais elle aimait aussi boire, et depuis qu'elle partageait leur existence elle s'était fanée. Elle n'avait pas vingt ans, mais elle en paraissait parfois bien plus.

L'écran clignotait toujours et, par lassitude, il l'alluma. Il vit apparaître les lettres avec indifférence. Le Bulb lui annonçait que dans ses bas-fonds, il se passait de curieux événements qu'il n'était pas à même de discerner.

— Est-ce que vous avez encore une caméra en état de fonctionner dans ces lieux suspects ?

— Non, les loupés ont bouffé toutes les caméras, elles étaient en matière organique, et je n'ai aucune image. Que crois-tu qu'il se passe ?

— Je l'ignore, mais ça s'agite beaucoup.

— Il y a toujours eu de l'agitation. Tu pourrais, dans cette région-là, et les créatures qui y séjournent essayent de gagner les niveaux extérieurs, c'est tout.

— J'ai l'impression que ma carapace est percée en plusieurs endroits et que le système d'étanchéité ne fonctionne pas très bien. Pourtant, chose curieuse, le froid absolu ne me pénètre pas. Ou bien alors mon système de vérification thermique ne fonctionne plus.

— Demande à tes petits copains qui gravitent dans l'espace à portée de « voix » s'ils aperçoivent quelque chose.

— Je l'ai fait, mais ils n'ont rien à signaler. Seulement, j'ai quand même une impression curieuse. Et vous, comment allez-vous ?

— Comme un être vivant qui sait que ses jours sont comptés et qu'il va bientôt être jeté comme un détritrus dans un trou noir.

— Vous devriez essayer d'oublier ça. Dans votre temps, enfin selon vos calculs du temps, vous en avez encore pour quelques mois, je suppose.

— Oui, mais une fois hors de l'orbite géostationnaire, ce sera terminé pour nous.

Brusquement, il pensa à une chose que ni Isaie ni lui n'avaient

encore envisagée. Une hypothèse qui méritait d'être vérifiée. Il conclut la conversation, éteignit l'écran et brancha immédiatement sur l'ordinateur central, en espérant que le Bulb ne ferait pas la même chose. Heureusement, l'animal essayait désormais de recouvrer toute son indépendance physique et mentale, aussi dédaignait-il de plus en plus les connexions établies entre son propre cerveau et celui, artificiel, que les Ophiuchusiens lui avaient imposé autrefois.

Gus travailla avec méthode ; il espérait obtenir des données précises et souhaitait qu'aucun verrouillage ne le bloque au dernier moment. Il ne faisait certes que se renseigner sur des informations scientifiques de la bibliothèque électronique, mais certaines formules, certaines découvertes pouvaient se trouver encore sous le sceau du secret.

Il oublia l'heure, si bien qu'Isaïe finit par dessoûler et le rejoignit en titubant dans la salle de contrôle. Il regarda son ami, qui pianotait fiévreusement, et commença de s'excuser d'une voix pâteuse :

— Désolé pour tout à l'heure, mais je ne savais plus ce que je faisais... Tu travailles ?

Gus ne répondit pas, et l'autre crut qu'il lui en voulait :

— Faut pas le prendre comme ça, je n'aime pas quand nous sommes fâchés.

— Je ne suis pas fâché, mais je fais des recherches... Je me demande si nous ne pourrions pas trouver une navette capable de nous ramener sur Terre. Une navette que nous avons quelque peu négligée, me semble-t-il, et qui existe pourtant.

— Ah oui ? Et où est-elle ?

— Autour de nous. Oui. Le Bulb. Imagine que nous réussissions à le ramener sur Terre, à lui faire quitter son orbite pour lui faire amorcer une spirale descendante. Il brûlera bien un peu dans l'atmosphère, mais peut-être que nous arriverons sains et saufs en bas.

CHAPITRE X

L'hydravion atteignit les rives de l'Antarctique en provenance d'Euphrosia, l'atoll où le professeur Lerys fabriquait du plancton pour attirer les baleines loin des pièges de la Guilde des Harponneurs. Liensun était aux commandes, et c'était son vol le plus long depuis qu'il apprenait à piloter sous la surveillance d'Ann Suba. Celle-ci avait fini par lui céder sa place et il s'en tirait bien, avec un formidable sentiment de joie. Il n'avait jamais éprouvé rien de tel, même avec les dirigeables. Cet appareil était vraiment extraordinaire !

— Je suis en communication avec ton demi-frère, annonça Ann Suba dans l'intercom. Nous approchons de l'endroit où il nous attend. Nous nous poserons sur une surface très plane, mais attention aux congères, sur la droite !

Elle se souvenait d'avoir atterri dans des circonstances pareilles et d'avoir cassé un de ses skis. Il lui avait fallu travailler dur pendant des jours pour réparer et reprendre son vol. Cet hydravion, le premier sorti de la Manufacture Kurts, avait jusque-là donné toute satisfaction, mais on restait à la merci d'un défaut non encore découvert. L'appareil ne s'était jamais posé sur la glace, et elle faillit prendre les commandes. Mais Liensun paraissait si heureux de cette première qu'elle n'osa pas le frustrer.

— N'oublie pas les cares, sinon tu glisseras en travers.

— J'y pensais.

Ils aperçurent enfin les petites taches sombres que faisaient les Roux sur la glace et, dans son émetteur radio, Jdrien donna d'autres précisions.

L'hydravion se posa impeccablement ; Ann Suba eut un petit sourire satisfait. Étant donné la nature vaniteuse de Liensun, elle se refusait à le féliciter, mais il venait d'effectuer un atterrissage d'une grande dextérité.

Jdrien accourut pour aider Ann à descendre de la machine, l'embrassa spontanément comme il embrassa son frère. Il les entraîna

vers son igloo, où régnait une température plus acceptable, qui permettait du moins de défaire un peu sa combinaison isotherme.

— La *Chimère* est chez les Harponneurs, dans le port du complexe, depuis plusieurs jours. J'ai d'abord cru que les Simone étaient prisonniers, mais non. Ils vont et viennent en toute liberté. Et puis des Harponneurs montent aussi à bord et s'initient au maniement des voiles et certainement du moteur. Je pense qu'ils effectueront quelques essais en mer sous peu.

— Et les baleines, elles sont toujours aussi nombreuses ?

— Non. Le troupeau est réduit de moitié. Enfin, pour l'instant, la Guilde ne procède plus à un massacre systématique. Tout le complexe vit au ralenti en attendant des jours meilleurs. Nous pourrions le survoler, mais je crains que la vue de cet appareil n'incite les Harponneurs à la prudence. Pour l'instant, nous savons où ils sont, seulement si jamais ils se méfient, ils peuvent disparaître, se camoufler, ne naviguer que la nuit et rester la journée dans quelque échancrure de la côte où nous ne pourrions pas les découvrir.

— Tu crois qu'ils préparent quelque chose ?

— J'en suis certain, mais il leur faudra plusieurs semaines avant de se lancer dans une opération de commando.

— Et à très haute altitude ? intervint Ann Suba. Nous avons de puissants moyens optiques, à bord, pour les surveiller, des caméras qui peuvent enregistrer n'importe quel objet de plus de cinquante centimètres à près de vingt kilomètres de distance. Il ne s'agit pas d'atteindre une telle hauteur, mais nous pourrions opérer à l'oblique depuis dix à douze mille mètres. Il n'y aurait qu'à grimper à quinze mille puis venir en planant à proximité. Ils doivent bien se douter que malgré le bombardement, nous continuons à les avoir à l'œil. Ils penseront à un vol de routine.

— Le Kid aimerait visionner ce genre de film, ajouta Liensun.

Ils se mirent d'accord pour le lendemain matin, mais Jdrien, s'il accepta de partager leur dîner du soir, refusa de rester coucher dans l'une des cabines. Il craignait trop d'apprécier le confort des Hommes du Chaud et préférait retourner à son igloo. Ce soir-là, Liensun traîna un peu dans le carré tandis qu'Ann usait de la salle de bains. Elle en sortit une serviette nouée sur la tête, en peignoir de bain, lui souhaite le bonsoir.

— Tu es fatiguée ?

— Nous devons nous coucher tôt, pour nous réveiller à l'aube.

Il n'insista pas et resta seul, à boire et à réfléchir. Puis il finit par rejoindre sa couchette mais trouva difficilement le sommeil. Le lendemain matin, ce fut Ann qui prit les commandes. Ils grimpèrent à une haute altitude avant qu'elle ne coupe les turbopropulseurs et ne redescende en planant vers le complexe baleinier. Bientôt, Jdrien

répéra les installations.

— Sur la gauche, ce groupe de wagons en alu. C'est là qu'ils fabriquent le plancton en grosses quantités. Et là-bas, ce sont les fours de fonderie. Il n'y a pas encore un seul cétaqué sur le plan incliné, mais on distingue bien le trois-mâts.

Les caméras ronronnaient dans le silence de l'appareil, qui descendait doucement de couche d'air en couche d'air. Parfois, un courant ascendant le maintenait quelques minutes à la même altitude, puis il plongeait brusquement. Jdrien paraissait quelque peu inquiet, et son frère, malgré ses heures de vol, éprouvait aussi une certaine angoisse. Mais Ann Suba connaissait admirablement son affaire et l'hydravion lui obéissait sans caprice.

— Nous allons nous éloigner, maintenant, et lorsque nous serons à bonne distance, je relancerai les moteurs.

Ce fut un moment crucial. Heureusement, les quatre turbopropulseurs repartirent dans un ensemble superbe, qui souleva l'enthousiasme de Liensun et surprit Jdrien ; il en applaudit.

— C'est vraiment un engin superbe ! dit-il. Allez-vous créer des lignes longue distance ?

— C'est dans nos projets. Nous espérons joindre l'île aux Phoques d'un seul coup, avec des réservoirs supplémentaires et en nous contentant de cent tonnes de fret, ce qui est déjà intéressant.

— J'aimerais revoir Yeuse, avoua Jdrien, sachant qu'il ne pouvait rien cacher à son demi-frère, télépathe comme lui.

Ils n'usaient pourtant plus guère de leurs pouvoirs exceptionnels, préférant vivre comme des hommes normaux. Même Liensun, malgré ses ambitions et sa volonté tenace de triompher de tous les obstacles, observait une certaine retenue. Du reste, si l'un et l'autre pouvaient surprendre les pensées de gens qui ne se méfiaient pas, il était assez facile de leur présenter un écran mental pour qui refusait de les laisser fouiller son esprit. Ils pouvaient aussi paralyser tout un système électronique, y compris le plus complexe, détraquer complètement les dispatchings ferroviaires notamment. Jdrien l'avait fait alors qu'il n'était qu'un petit enfant, et Liensun avait également usé de cette faculté quand il partait en mission pour les Rénovateurs, en Sibérienne par exemple. Enfin, ils étaient capables de tuer un homme en agissant sur certains centres vitaux ; mais en général, ils préféraient provoquer chez un ennemi des malaises passagers ou projeter en lui des images d'épouvante.

— Yeuse est en Patagonie, où elle connaît toujours les pires difficultés pour nourrir, chauffer et habiller les cinq millions de réfugiés qui s'y trouvent. L'Amazone, un fleuve énorme, est en train de refaire surface et va certainement envahir avec des eaux furieuses la moitié ou les deux tiers du pays. Ce sont des milliards de mètres cubes

d'eau qui vont se répandre à la surface de la Patagonie, noyer les centrales électriques, emporter les cultures et les élevages sous serres, les voies ferrées. Yeuse se trouve dans une situation difficile, d'autant que la population est réactionnaire et se méfie des moyens de transport autres que le train. Elle voudrait acquérir un dirigeable, mais cela risque de soulever l'indignation générale, malgré la situation critique. Il lui faudrait aussi un équipage et une équipe de maintenance alors qu'elle se trouve à quinze mille kilomètres de China Voksal et des ateliers du Consortium des bonzes.

— Pourquoi pas un hydravion ? Ne serait-ce pas plus facile ?

— J'y songe, acquiesça Ann Suba. Seulement il lui faudra envoyer des apprentis pilotes, et nous devons lui fournir des mécaniciens volants et des mécaniciens au sol, ce qui va l'entraîner dans des dépenses excessives. Or le budget de la Panaméricaine est des plus réduits. Elle doit construire des voies ferrées qui la relieront à la côte ouest du Chili et du Pérou anciens, prévoir aussi la construction de bateaux. Lien Rag étudie un modèle de cargo en glace qui pourrait pour le moment lui rendre de grands services et être opérationnel avant six mois.

Jdrien, à les écouter, songeait que Yeuse avait vraiment besoin d'être soutenue et qu'il devrait peut-être la rejoindre en Patagonie. Les tribus de Roux réfugiés en Antarctique n'avaient plus guère besoin de lui, et son rôle de Messie ne l'enchantait guère. Les Hommes du Froid persistaient à voir en lui un dieu tout en lui refusant cette divinité.

— Farnelle va arriver dans le secteur avec le *Princess* pour charger des carcasses de moutons dans l'île aux Algues. Elle est également chargée de surveiller la *Chimère*, et désormais, son navire est armé en conséquence.

— Elle ira jusqu'à couler la *Chimère* pour garantir les intérêts de l'Omnium du Pacifique ?

— Pourquoi pas ? dit Liensun sèchement. Nous sommes des gens paisibles qui édifient une société nouvelle, un système particulier, celui de la vie lacustre en prévision de la montée des eaux. Personnellement, je me donne à fond à cet idéal, et je n'accepterai jamais qu'on vienne détruire mon œuvre.

— Rien ne prouve que les Simone transporteront des commandos de la Guilde, rétorqua Jdrien.

— Leur comportement reste suspect, trancha Liensun.

Et Ann Suba paraissait approuver.

Jdrien se sentait isolé, avec ces deux-là qui étaient prêts à tout pour préserver leurs univers. Il n'en songea que plus à s'éloigner un temps des tribus pour rejoindre Yeuse. Il avait appris que Jael partageait à présent la vie de son père, Lien Rag. Pendant plusieurs années, elle avait vécu avec lui-même au sein des tribus de Roux, puis

un jour, elle avait voulu rejoindre les Hommes du Chaud et ils s'étaient séparés. Il avait eu avant une compagne, Vsin, qui lui avait donné deux petites filles, mais elles avaient été tuées par des rôdeurs au moment où les premiers signes de réchauffement apparaissaient et où les habitants de la banquise commençaient de céder à la panique.

— Je repars avec vous, annonça-t-il. J'attendrai l'*Iceberg-Ship* de mon père pour rejoindre ensuite l'île aux Phoques.

— Le numéro un que commande Pulsach sera bientôt dans la ria de Nemicie. Tu auras tout juste le temps d'embarquer, remarqua son frère.

— Mais qui surveillera les Harponneurs si tu quittes l'Antarctique ? s'inquiéta Ann Suba.

Il ne répondit pas. Ses amis disposaient maintenant de puissants moyens pour veiller à ce que la Guilde ne reprenne pas ses agressions.

CHAPITRE XI

Ce fut le Kid qui donna l'alerte en appelant Liensun à Lacustra City. Les relations radio devenaient meilleures, grâce à tous les relais qu'on installait un peu partout. L'Omnium du Pacifique avait commencé la création de ce réseau pour son propre usage, mais depuis quelque temps, de nombreuses Compagnies et entreprises proposaient de s'abonner et sollicitaient des fréquences. L'Omnium avait très vite compris qu'il pouvait retirer de l'exploitation de ces nouvelles installations des bénéfices substantiels et étudiait dans ses bureaux des projets d'extension.

— Il y a maintenant huit jours que l'*Iceberg-Ship I* commandé par Pulsach aurait dû faire escale à Titan. Or j'ai effectué un vol de deux heures en direction de l'est, à la vitesse de quatre cents kilomètres heure, et la mer était déserte. Pour effectuer ces huit cents kilomètres il lui faudrait normalement trois jours. Il a donc au moins onze jours de retard. Nous pouvons encore attendre trois jours avant de prévenir Lien Rag, qui doit maintenant arriver à l'île aux Phoques. Il a dû croiser le premier *Iceberg-Ship* en route et nous donnera des nouvelles.

— Vous voulez que je parte là-bas à bord d'un dirigeable ? s'enquit Liensun, ennuyé. Vous savez qu'ils sont indispensables sur le chantier comme moyens de levage. Nous faisons le forcing pour cette route de l'ouest et nous abordons les passages les plus délicats. Les dirigeables serviront à lancer les ponts suspendus sur les abîmes. Il n'existe malheureusement aucun relais radio sur cette route, car les îles y sont rares. Je vous propose d'attendre encore un peu avant de prendre une telle décision.

— Jdrien est toujours à Rock Station, en Nemicie ?

— Il s'y trouve effectivement. Il a visité Lacustra City, puis il a voulu aller là-bas avec Jael, qui vient d'acquérir de nouveaux wagons-citernes ainsi que des locomotrices diesel. Il doit attendre lui aussi impatiemment l'arrivée du bateau de glace.

Liensun alla voir Ann Suba à la manufacture des hydravions

Kurts, mais on lui dit qu'elle donnait un cours à l'école de pilotage nouvellement créée. Il y avait là une vingtaine d'apprentis pilotes venus d'un peu partout, cinquante pour cent des effectifs appartenant toutefois à l'Omnium du Pacifique. Il s'agissait de jeunes gens de l'île de Titan ou même de Nemicie. Les autres étaient originaires de toute l'Australasienne, et le Consortium des bonzes avait demandé cinq places pour ses élèves.

Il attendit la fin du cours pour mettre la jeune femme au courant.

— Huit jours de retard ? Jael doit savoir quelque chose. Tu l'as contactée ?

— J'ai préféré t'en parler avant.

Ils ne purent joindre Jael, qui voyageait sur les lignes intérieures de Nemicie avec Jdrien, mais ils obtinrent Songe à Markett. La nouvelle l'inquiéta, car elle comptait justement sur cet apport de fuphoc pour réaliser une importante affaire financière.

— Je suis sur le point de racheter une aciérie mobile qui est en faillite depuis quelques mois. Je peux l'avoir pour trente mille tonnes d'huile de phoque, et j'espérais que l'Omnium me les prêterait. Cette aciérie pourrait très bien s'installer à Lacustra City ou encore en Nemicie. Là-bas, la main-d'œuvre est bon marché et le port nous permettrait d'importer du charbon et du fer. Certaines mines d'Australie ont été remises en exploitation, bien que les gens ne disposent d'aucun moyen de transport pour vendre leurs minerais. C'est le moment où jamais de faire affaire avec eux. Je ne pense pas que Jael en sache plus.

Ils purent contacter Jael dans la soirée et elle tomba des nues : elle pensait que l'*Iceberg-Ship I* stationnait plus longtemps que de coutume à Titan.

— Il faut y aller voir en hydravion, décida Ann Suba. Moi, je dois rester ici avec cette école et la manufacture, mais toi, tu es libre. Prends ton frère Jdrien, un mécanicien et essaye de remonter le chemin habituel du navire de glace. Dès que tu le pourras, envoie un message radio à Lien Rag. Les ondes se déplacent mieux d'un émetteur situé en altitude. Peut-être pourras-tu le prévenir quand tu seras à mi-chemin, c'est-à-dire vers le kilomètre cinq mille.

Elle lui trouva un excellent mécano, un certain Nazar, qui dirigeait les équipes de montage. Il avait longtemps travaillé dans des usines où se fabriquaient des locos mais s'était rapidement adapté à l'aéronautique. L'homme fit un choix de pièces de rechange qu'il fit charger à bord de l'appareil. Pour ne pas perdre de temps, on ferait le détour par la Nemicie afin d'embarquer Jdrien.

Lorsque les trois jours de délai supplémentaires furent passés, le Kid effectua une nouvelle exploration de la mer durant quatre heures,

parcourant environ quatorze cents kilomètres sans apercevoir le bateau de glace.

— Maintenant, il faut partir. Je ne pense pas que l'*Iceberg-Ship* soit à la dérive, expliqua Liensun, mais nous devons tout de même tenir compte des courants qui auraient pu l'entraîner vers le sud. Il nous faut donc beaucoup d'huile.

Ils embarquèrent des réservoirs supplémentaires, si bien que le fret dépassa les cent tonnes, ce qui les obligerait à voler à une vitesse moindre, environ cinq cents kilomètres à l'heure. Il ne leur faudrait cependant qu'une journée pour effectuer la moitié du parcours, et ils pourraient au besoin descendre vers le sud et explorer cette zone désertique.

Jdrien fut embarqué au large de la Nemicie. Il se trouvait sur un bateau de pêche, en compagnie de Jael qui ne cachait pas ses craintes. Elle n'avait pas encore averti les autorités de la petite Compagnie pour ne pas les affoler, mais si l'*Iceberg-Ship* disparaissait, toute l'économie de cette société et celle de Lacustra City seraient gravement compromises.

— Essayez de nous donner des nouvelles, supplia-t-elle, avant que le Messie des Roux ne grimpe dans l'hydravion.

Peu après, l'engin décollait en direction de l'est.

Lorsqu'ils passèrent à moins de cinq cents kilomètres de Titan, Liensun contacta le Kid, qui répondit qu'il n'avait aucune nouvelle. Les vedettes rapides *Titan I* et *Titan II* qui s'étaient rendues à Euphosia, l'atoll où Lerys élevait son plancton, n'avaient rien signalé. C'était le mystère total.

— Crois-tu qu'un bloc de glace aussi monstrueux puisse disparaître d'un seul coup ? demanda Jdrien à son frère. Comment imaginer pareille tragédie ?

— L'huile de phoque ne produit pas de gaz inflammable, et il n'y a rien à bord qui puisse provoquer une explosion. Il aurait donc dû arriver plein à ras bord et il n'y a plus rien sur la mer. Si nous n'avions pas vu la *Chimère* dans le port du complexe baleinier, j'aurais eu quelques doutes, mais en si peu de temps, le trois-mâts n'aurait jamais pu effectuer une si longue distance, aller à la rencontre de l'*Iceberg-Ship* et le couler.

— Pour que nous n'ayons aucune nouvelle, il faut qu'il soit immobilisé dans la zone où nos émissions radio ne peuvent l'atteindre et à partir de laquelle il nous est impossible de le capter.

Après Titan, ils ne cessèrent de scruter la mer avec la plus grande attention. Dès qu'un objet suspect apparaissait, Liensun descendait presque au ras des flots pour l'identifier. En général, il s'agissait d'épaves incertaines, très anciennes, des troncs d'arbres morts depuis des siècles et que la fonte des banquises libérait dans les

îles du Pacifique. Il y avait aussi des blocs de glace en provenance de l'Antarctique, mais rien qui ressemblât à une forme fabriquée par l'homme. Comme l'expliqua Liensun, un *Iceberg-Ship*, c'était surtout un lacs très dense de capillaires où circulait un fluide glacial.

— D'après ce que j'en sais, il y a des mètres, cent je crois, de capillaires dans un mètre cube de glace. Donc ces capillaires devraient être visibles si nous rencontrons des blocs détachés. Toujours dans l'hypothèse où l'*Iceberg-Ship I* aurait coulé.

Une dernière fois, ils communiquèrent avec Titan, puis la voix du Kid faiblit, s'estompa, disparut totalement. Désormais, pendant des heures, ce serait le silence radio, avant qu'ils puissent contacter l'île aux Phoques et Lien Rag.

— Il faudrait que nous ayons ce contact avant la nuit, car nous ne pourrions pas poursuivre nos recherches. Et nous ne pouvons pas nous poser non plus, la houle est trop forte. Nous serions ballottés rudement et l'appareil en souffrirait. Il faut donc continuer vers l'est, quitte à retourner les jours prochains sur les lieux où la nuit nous aura empêchés de faire des observations.

Ils avancèrent pendant encore trois heures avant qu'une faible émission ne leur parvienne, mais ils durent patienter une heure de plus pour avoir la certitude que c'était bien l'émetteur de l'île aux Phoques qu'ils prenaient. Liensun se fit identifier puis demanda à parler à Lien Rag, qui arriva un quart d'heure plus tard.

— L'*Iceberg-Ship I*, disparu ? Allons donc ! Il a été complètement révisé avant de quitter l'île, et Pulsach est un excellent capitaine. Tout était en ordre à bord. D'ailleurs, nous l'avons croisé à environ trois mille kilomètres d'ici. Tout allait bien. Nous l'avons suivi encore assez longtemps le lendemain et le surlendemain.

— Soit sur mille kilomètres, étant donné la vitesse des deux navires de glace, observa Liensun.

— Oui, à peu près. Rien d'autre à signaler. Vous allez venir vous poser ici cette nuit, et nous verrons ce que nous pouvons faire demain. C'est tout de même très étrange !

Jdrien paraissait dormir quand Liensun lui jeta un regard, ce qui agaça le pilote : son frère ne paraissait pas autrement préoccupé par cette catastrophe que serait la perte de l'*Iceberg-Ship I*.

— Ne crois pas ça, dit Jdrien, je réfléchis. Il y a quelque chose qui me préoccupe, sans que je parvienne à savoir ce que c'est.

Lorsque l'hydravion se présenta sur le côté oriental de l'île, de puissants projecteurs essayaient d'illuminer la mer, mais Lien Rag, prévoyant, avait aussi fait larguer des balises flottantes qui délimitaient un grand espace largement suffisant pour un bon amerrissage. Le vent soufflait de l'île, et Liensun dut amorcer une grande courbe avant de se poser dans un jaillissement d'écume. La

nuît s'achevait presque, ils avaient effectué un voyage de près de vingt-quatre heures sans aucun ennui. Le mécanicien paraissait enchanté par la fiabilité des moteurs.

L'appareil avançait lentement vers une estacade, qui se prolongeait dans la mer sur plus d'un kilomètre. Le dernier *Iceberg-Ship* était amarré d'un côté, laissant libre la partie sud où ils accostèrent par l'avant.

— C'est incroyable, dit Lien Rag lorsqu'il fut remis de sa surprise, en voyant ses deux fils débarquer. Nous ne nous expliquons pas ce qui a bien pu se passer.

— Nous sommes restés en permanence à l'écoute radio... Bien sûr, dans la nuit, nous ne pouvions rien voir, mais s'il y avait eu une lumière sur la mer, elle ne nous aurait pas échappé.

— Ils n'ont tout de même pas coulé, reprit Lien Rag, c'est pratiquement impossible !

Jdrien demanda alors à Liensun s'il avait toujours à bord les films pris au-dessus du complexe baleinier.

— Une fois qu'ils ont été visionnés, nous les avons effectivement remis dans l'hydravion. Pourquoi ?

CHAPITRE XII

Le Kid débarqua à Lacustra City le jour où les deux frères Rag en étaient partis et alla trouver directement Ann Suba.

— Il nous faut savoir très vite les routes que suivent actuellement les cargos du Consortium des bonzes. Il y en a trois. Où sont-ils ? Que font-ils ? Je me méfie de Tharbin ; et je crains qu'il ne soit directement impliqué dans la disparition de notre *Iceberg-Ship*.

— Vous le pensez sérieusement ? Il n'y a que Songe qui puisse faire ce genre de recherche, elle connaît beaucoup plus de monde à China Voksal que moi.

Mais Songe répondit qu'elle avait déjà eu cette idée et que les trois cargos avaient été aisément repérés. Le premier faisait route vers le pays de Djoug avec une cargaison de câbles d'acier et de machines-outils, un autre était en réparation dans le terminal nord du Consortium, celui qui autrefois se situait dans ce qu'on avait appelé le chenal chinois et qui n'était autre qu'un très long fjord dans la banquise avant que celle-ci ne disparaisse...

— Quant au troisième, il est en route pour la côte est de la Patagonie.

« Tharbin ne désespère pas de commercer avec Yeuse et d'obtenir un jour une part du trafic avec la côte occidentale qui, pour l'instant, nous est réservé. »

— Donc celui-là aurait pu croiser la route de l'*Iceberg-Ship*.

— D'après ce que je sais, il a quitté le terminal nord il n'y a que trois jours, et il navigue très au nord de la route habituelle de notre bateau, puisque celui-ci recherche les eaux froides du Sud. L'*Elovia*, lui, doit suivre pour l'instant l'équateur et descendra ensuite vers le cap Horn.

— Liensun l'aurait aperçu s'il avait dévié de sa route, fit observer Ann Suba au Président Kid.

— Peut-être, grommela ce dernier, mais je me méfie de Tharbin.

— Voyons, essaya de le raisonner Ann, il a besoin de notre fuel

phoque... Il ne l'aurait pas coulé par simple désir de nous ruiner. D'autant qu'il n'aurait pas pour cela la concession de l'île aux Phoques. Croyez-vous qu'il se serait d'autre part emparé d'une cargaison uniquement pour ne pas la payer, au risque d'être un jour découvert et accusé ?

— Oui, vous avez certainement raison, mais je ne puis complètement l'absoudre. Ce silence radio me fait bouillir. Nous en avons pour combien de temps avant d'avoir enfin des nouvelles, bonnes ou mauvaises ?

— Ou pas de nouvelles du tout, fit remarquer Ann. *L'Iceberg-Ship* I a peut-être coulé dans une zone où nul ne pouvait l'entendre. Même si la tragédie s'est poursuivie durant des jours, comment l'aurions-nous su ?

— Ils avaient des canots de sauvetage. Tout était prévu. Et comment imaginer qu'un bloc de glace puisse couler ? C'est impossible ! La seule explication, c'est une explosion fantastique qui aurait réduit cette montagne de glace en tout petits morceaux, lesquels auraient fondu en quelques instants. Mais comment réaliser une telle explosion ? Je n'y crois pas. *L'Iceberg-Ship* est quelque part, bien caché... Et je ne vois que Tharbin, puisque les Harponneurs sont pour l'instant hors de combat. La *Chimère* des Simone aurait pu les aider à réaliser cet exploit, seulement elle était au complexe baleinier. Vous l'avez vue, photographiée. J'ai visionné les films. Rien à dire là-dessus. Et en si peu de temps, elle ne pouvait couvrir une si longue distance.

— Farnelle est dans l'océan Antarctique. Il faudrait peut-être la contacter par radio ? C'est possible, puisque Jdrien a installé des relais là-bas.

C'était possible, mais cela demandait pas mal de temps. Ils durent patienter jusqu'à la nuit, avant que la voix caractéristique de Farnelle ne fasse vibrer le haut-parleur devant lequel ils attendaient.

— Toujours cette voix de crécelle, murmura affectueusement le Kid.

La conversation s'engagea, et Farnelle expliqua qu'elle se trouvait au mouillage devant l'île aux Algues, que l'abattage des moutons avait commencé et que les carcasses s'entassaient dans les cales, ainsi que les peaux sommairement protégées par des couches de glace.

— Non, je n'ai croisé aucun bâtiment, ni voilier, ni cargo. J'ai évité de passer trop près du complexe baleinier. Mais maintenant, je vais ouvrir l'œil. Je vous signale par ailleurs que la banquise australe de la Dépression Indienne est en train de reculer. Les repères que j'avais laissés ont disparu, et j'estime que la glace a perdu plusieurs kilomètres. L'eau est d'ailleurs à huit degrés, ce qui est assez surprenant.

— Pourriez-vous éventuellement effectuer une mission sur le territoire de la Guilde ?

Il y eut un long silence, puis la voix sarcastique de Farnelle s'éleva à nouveau.

— Tout est bien entendu possible, mais nous risquons d'y laisser notre peau. Il faudrait aborder la côte à une centaine de kilomètres du complexe puis nous en rapprocher en longeant le rivage à bord d'une embarcation légère. Ensuite, il nous faudrait tout de même effectuer à pied entre vingt et trente kilomètres dans des conditions extrêmement difficiles. Vous voudriez que je vérifie si la *Chimère* s'y trouve toujours ? Que se passe-t-il ?

Ann Suba le lui expliqua, et Farnelle convint que c'était un coup dur pour l'Omnium du Pacifique.

— Mettez que je n'ai rien dit, lança le Kid. L'angoisse me fait faire n'importe quoi, et je ne veux pas que vous preniez des risques. Nous avons ces films, qui nous prouvent que la *Chimère* est bien là-bas. Les Harponneurs doivent prendre des leçons de navigation avec les Simone, et comme ce sont des gens assez obtus, il leur faudra des mois pour y comprendre quelque chose. Allez, ne vous inquiétez pas, Farnelle, et à la prochaine vacation.

Lorsqu'il se leva, ce fut pour arpenter la pièce sur ses petites jambes. Le développement de son torse était normal, mais il était né avec des membres inférieurs atrophiés. Les Roux l'appelaient l'*Homme aux jambes de bébé*.

Un peu plus tard, il emprunta l'un des glisseurs que l'Omnium importait du pays de Djoug. L'ingénieur Pavakov, que Liensun avait découvert dans les montagnes, avait finalement créé une usine qui sortait ces véhicules à un rythme de plus en plus élevé. De plus, il n'arrêtait pas de les perfectionner et annonçait un modèle sur coussin d'air qui pourrait emporter une charge de deux tonnes. L'Omnium lui fournissait les matériaux, dont les moteurs en céramique.

Les deux dirigeables de l'Omnium se trouvaient au travail sur le tronçon de route qui s'enfonçait vers l'ouest. Justement, on tendait des câbles au-dessus d'une vallée étroite encore recouverte d'une épaisse couche de glace, et l'un des ingénieurs expliqua au président Kid qu'une rivière grondait sous le couvercle gelé.

— Quinze mètres au moins d'épaisseur, mais la rivière ne cesse de grossir. Elle est nourrie par les eaux de fonte d'une partie des montagnes. C'est elle qui serpente dans cette région et qui va nous obliger à construire une demi-douzaine de ponts suspendus.

— Les câbles arrivent régulièrement ?

— Pour l'instant, nous en avons une bonne réserve.

Le Kid se méfiait de Tharbin, qui devait leur vendre ce matériel. Les wagons-citernes de fuphoc remontaient de Nemicie à un rythme

régulier, transitaient par Tcheou Voksal, se dirigeaient vers Markett Station avant d'être envoyés vers China Voksal. Songe attendait son prochain dirigeable d'un moment à l'autre.

— Il faut commencer la pose des rails, dit soudain cet ingénieur, surprenant le Kid par sa fermeté.

Le Gnome l'examina avec attention.

— Vous ne croyez pas à la route, à cette nouvelle voie de communication ?

— Voyageur président, ce qu'un convoi amène en une seule fois, aucun glisseur ou autre véhicule ne pourra le transporter. Il suffit d'une motrice puissante, voire de deux. Même si le train ne fait que du quarante à l'heure, c'est toujours ça, et il peut rouler nuit et jour. Je ne vois aucun autre engin capable d'en faire autant. Cette route sera sinueuse, et un convoi de plusieurs centaines de mètres pourra l'emprunter sans problème. À petite vitesse mais dans la plus grande sécurité. Les glisseurs doivent être réservés au transport des personnes. Vous voyez bien que nous sommes en train de construire un pont ? Regardez son étroitesse. Il supportera un train sur une voie, un train sur l'autre. Pas question de bâtir à nouveau des réseaux énormes de quatre, six ou dix voies, pour des trains monstrueux. Non. Ce pont pourra en porter deux, un dans chaque sens. Ensuite, de chaque côté, si nous en avons les moyens et si c'est vraiment indispensable, nous en édifierons deux autres, un pour aller vers Tcheou Voksal, l'autre pour retourner vers Lacustra.

— Si je comprends bien, dit le Kid, vous êtes un adversaire de la route ?

— Liensun Rag le sait et ne m'en veut pas. Moi, je construis le tracé d'un chemin de fer, pas autre chose, et j'espère qu'à Lacustra City, on commencera à poser les rails. Sur ces planches épaisses et protégées contre la corrosion, il n'y a rien de plus facile. En une journée, on doit pouvoir installer des kilomètres, et si nous coordonnons nos efforts, le train arrivera à Tcheou Voksal en même temps que la route de planches.

Le Kid resta une partie de la journée à admirer la création du pont suspendu. Grâce aux dirigeables, le travail progressait à une allure stupéfiante. Déjà, on commençait à faire passer des bennes d'une rive à l'autre, et des équipes aménageaient le terrain pour y enfoncer les pilotis. L'épaisseur de glace n'était plus que de deux ou trois mètres sur ces pentes abruptes, et le Kid frémissait en voyant les ouvriers aller et venir comme des acrobates. Il se disait que sans ce diable de Liensun, on n'aurait jamais réalisé cela. Néanmoins, si la route atteignait les quatre-vingts kilomètres, l'établissement des plates-formes stagnait, puisque les dirigeables étaient réservés à la progression ici.

Le Kid restait en liaison radio avec Lacustra City, espérant avoir de bonnes nouvelles de l'*Iceberg-Ship I* ; mais il n'osait plus y croire. Et Liensun ne reviendrait pas tout de suite de l'île aux Phoques. La perte du bateau de glace représentait cent vingt mille tonnes de fuphoc en moins tous les deux mois et demi, trois mois. Cinq cent mille sur une année. C'était énorme. Même à six cents dollars la tonne, c'était une perte de trois cents millions de dollars. Lien Rag pourrait-il mettre en chantier un autre mastodonte de glace ? Il faudrait acheminer là-bas des capillaires que fabriquait Titan, mais dans ce cas, il serait nécessaire de détourner le *Rewa* de sa route nordique, et le ravitaillement en pilotis et planches serait suspendu. La progression de Lacustra City tomberait à zéro. Or l'Omnium avait des engagements avec tous ces entrepreneurs, ces financiers, ces négociants qui avaient retenu des milliers de mètres carrés pour s'y installer. Farnelle ne reviendrait pas de l'île aux Algues avant trois semaines, un mois. Il regrettait de l'avoir expédiée là-bas, embarquer des carcasses de moutons dont la viande était recherchée pour sa finesse et son goût. Il avait compté sur le rapport de son envoyée, mais l'Omnium se trouvait démuné en bateaux.

Il retourna à Lacustra City, regardant sans les voir les équipes qui posaient des gaines spéciales le long de la route lacustre. Ces gaines recevraient des câbles de toute nature, pour le téléphone et la télévision notamment.

Ann Suba n'avait pas d'autres informations à lui offrir. En Nemicie, Jael venait de se rendre auprès des autorités pour leur annoncer que l'*Iceberg-Ship I* ne devait pas être attendu dans les jours à venir.

CHAPITRE XIII

Pour éviter toute perte de temps, un déjeuner copieux avait été servi dans le compartiment réservé aux projections. Les films rapportés de l'Antarctique venaient de défiler sur l'écran, sans éveiller autrement l'attention des spectateurs. Lien Rag se demandait si on n'était pas en train de faire fausse route et Liensun s'endormait. Il avait piloté plus de vingt-quatre heures durant, avait dû absorber des drogues pour s'empêcher de sommeiller, et la réaction était là, brutale.

— Je suis désolé, dit Jdrien. Je ne me souviens plus si c'est dans ces films que quelque chose m'a surpris, du moins a laissé en moi une impression bizarre qui ne s'est révélée que plus tard, quand l'*Iceberg-Ship* a été considéré comme perdu.

— Je ne pense pas qu'il soit perdu, observa Lien Rag. Peut-être qu'on l'a détourné de sa route. Je ne crois pas qu'il soit immobilisé quelque part où les courants marins l'auraient entraîné... Je veux dire que tous les moteurs ne seraient pas tombés en panne en même temps, ils avaient été révisés... À la rigueur, qu'un de ces merveilleux moteurs connaisse des ennuis, je l'accepte, mais pas la totalité. Les courants, je pense surtout au courant équatorial sud, auraient pu entraîner le navire très bas vers l'Antarctique. Désespéré, il aurait pu ensuite être pris en charge par le courant de l'Australie orientale, qui l'aurait conduit droit vers le complexe baleinier de la Guilde des Harponneurs... Mais il avait aussi autant de chances de remonter vers le Nord grâce au courant froid du Pérou. Il devrait donc se trouver le long des côtes occidentales de Patagonie, enfin de ce qu'on appelait autrefois le Pérou et le Chili. Seulement nous recevons des émissions radio de ces endroits-là, et nous aurions vite été prévenus si l'*Iceberg-Ship* s'était échoué dans le coin. Il ne peut pas couler, c'est exclu. Il ne peut pas exploser, le fuphoc ne produit que très peu de gaz. Alors un attentat ? Il aurait fallu des tonnes d'explosifs pour le pulvériser. Lorsque Liensun se sera reposé, nous effectuerons un vol de cinq heures environ, ce qui représentera dans les deux mille cinq cents à

trois mille kilomètres d'exploration. Nous devrions trouver des débris... Et quand je parle de débris, il s'agirait de blocs imposants, repérables à l'œil nu à plusieurs milliers de mètres de distance.

— Je vais visionner une nouvelle fois les films, annonça Jdrien. Je te rejoindrai plus tard.

Il assista à une autre projection avec la plus grande concentration. Les vues avaient été prises depuis l'hydravion, lorsque celui-ci était descendu d'une altitude proche des quinze mille mètres en vol plané. Les caméras pouvaient photographier à grande distance, certes, mais les Harponneurs devaient savoir que l'appareil les surveillait. Ils possédaient des radars et, depuis pas mal de temps, savaient les orienter vers le ciel. Il n'y avait pas si longtemps, les impératifs de la civilisation ferroviaire faisaient qu'on ne circulait que dans deux dimensions. Il avait fallu les dirigeables des Rénovateurs pour que la notion de troisième dimension pénètre peu à peu dans la logique mentale. Les armées avaient mis des années avant de se résoudre à tourner leurs appareils d'observation vers le ciel. De même, les lance-missiles et les canons avaient dû être modifiés, afin de se relever à quarante-cinq degrés pour commencer. Par la suite, ces armes avaient été complètement libérées, elles pouvaient à présent tirer tous azimuts. Mais le premier réflexe des hommes était de rechercher l'ennemi à terre.

Les Harponneurs, eux, qui avaient subi d'énormes pertes durant le bombardement effectué par les hydravions et les dirigeables, se méfiaient désormais du ciel et de tout ce qui pouvait leur arriver de menaçant de cette dimension.

La Guilde savait donc qu'elle pouvait être espionnée, et pourtant la *Chimère* était bien visible dans le port intérieur du complexe baleinier. Jdrien en voyait des images précises. Des hommes du complexe allaient et venaient sur le pont, et on distinguait la silhouette de quelques Simone à bord du navire.

Ces Simone étaient des nains que les alliances consanguines avaient au fil des siècles atrophiés. Jdrien se souvenait du récit de son père et de celui d'Ann Suba, qui avaient été attaqués par ces gnomes. Lien Rag et les hommes d'équipage de sa vedette avaient été contraints de s'unir aux femmes Simone pour les féconder, en échange de carcasses de phoques : leur bateau se trouvait immobilisé dans le centre Pacifique sans huile pour les moteurs. Ils avaient dû en passer par les exigences des Simone, si bien qu'ensuite de nombreux enfants étaient nés ; ils devaient avoir quelques années...

— Voilà ! s'exclama Jdrien, très excité. Il n'y a pas un seul enfant sur les ponts !

Il se fit repasser les images, en arrêtant parfois le déroulement. On n'apercevait à aucun moment de plus petites silhouettes. Or les

Simone étaient des gens qui aimaient trop leurs enfants pour les laisser constamment enfermés dans les ponts inférieurs. Et ces nouveaux gamins, nés d'hommes de taille normale, devaient faire leur fierté ; ils devaient les montrer, voire les exhiber. Là, il n'en était rien.

Jdrien alla voir le projectionniste qui, philosophe, mangeait des sandwiches en buvant du thé et obéissait sans rechigner à ses demandes.

— Est-ce qu'on pourrait encore agrandir ? demanda-t-il. L'écran fait environ trois mètres carrés. Serait-il possible de doubler ou de tripler cette surface ?

— Pourquoi pas ? Il faut juste aller dans le cinéma réservé à la Manu, ça ne pose aucun problème.

— Il faudra du temps ?

— Dans moins d'une heure je serai prêt pour la projection. Vous n'avez qu'à me rejoindre là-bas. Vous avez trouvé quelque chose de particulier ?

— J'ai l'impression.

Jdrien rejoignit son père dans un bureau. Lien Rag étudiait la fabrication d'un cargo de glace pour Yeuse, un bâtiment de dix mille tonnes assez rudimentaire qui effectuerait la navette entre l'île aux Phoques et les ports de la côte est, où la banquise atlantique régressait.

— L'Amazone va activer cette régression, car la puissance de ces eaux douces bien plus chaudes est telle que même des glaces de quinze à vingt mètres d'épaisseur explosent littéralement sous leur poussée. Ce doit être un spectacle effrayant, et on ne peut plus approcher de l'estuaire de ce fleuve... C'est une zone de cent mille kilomètres carrés de banquise qui est concernée, peut-être même deux cent mille !

— Allez-vous construire un autre *Iceberg-Ship* ?

— Ce n'était pas dans nos projets immédiats, mais si celui de Pulsach n'est plus utilisable, il faudra bien y songer. Nous avons suspendu la fabrication car les dernières prévisions sur la viabilité de l'île aux Phoques sont révisées à la baisse. L'île s'effrite plus vite que prévu, et d'ici deux ans, il est à craindre que les éléphants de mer ne commencent à émigrer vers des régions plus stables ; certainement le sud de la Patagonie, voire les rives nord de l'Antarctique. Nous ne pouvons donc nous engager à long terme. Mais bien entendu, si le premier *Iceberg-Ship* a disparu, nous le remplacerons le plus rapidement possible. Tu as trouvé quelque chose ?

— Je ne peux encore rien dire...

Liensun se réveilla dans la matinée et se déclara prêt pour un vol de trois à quatre heures, avant que la nuit n'arrive.

— Ton frère est dans le cinéma public à se faire projeter les

films... Il voulait une image plus grande.

— Il voudra peut-être nous accompagner.

Jdrien revenait d'ailleurs et paraissait assez excité :

— La *Chimère* dans le port de la Guilde est une copie ! Les Harponneurs ont fabriqué un bateau de glace assez grossier, ils l'ont doté de mâts et de superstructures qui peuvent faire illusion de loin, mais lorsqu'on agrandit les images, on se rend compte de la supercherie. Moi-même, quand je suis allé avec mes amis Roux observer le complexe, j'ai été dupe. Remarquez, je me trouvais tout de même assez loin...

— Comment as-tu pu avoir cette intuition ? interrogea son frère.

— J'avais le sentiment désagréable que quelque chose m'avait échappé, alors que nous plongeons tous moteurs coupés vers le complexe. Je ne sais pas si tu t'en souviens, mais nous avons tout de même reçu des pensées de tous ces gens qui allaient et venaient en bas. Or il manquait quelque chose, seulement je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite.

— C'étaient des idées confuses, des brouillons de réflexions, des bribes de vagues intentions...

— Oui. Et ce qui manquait, c'étaient les pensées d'enfants. Les leurs se transforment en images. Ils ne se méfient pas comme les adultes, et s'ils avaient été présents sur la *Chimère*, leurs esprits auraient été comme des dizaines et des dizaines d'émetteurs télépathiques. Les ondes auraient été si nombreuses que nous n'aurions reçu qu'elles. Elles auraient brouillé celles de leurs aînés...

— C'est exact, fit Liensun, agacé de ne pas y avoir songé plus tôt. Une fois, je me suis retrouvé dans une école et j'ai dû m'en aller au plus vite, sinon ces centaines de pensées m'auraient rendu fou. Nous aurions dû nous en rendre compte, effectivement.

— Le spectacle du port nous fascinait, et nous n'avions d'yeux que pour la *Chimère*.

Lien Rag intervint avec netteté :

— Veux-tu dire que la *Chimère* n'a jamais été dans le complexe ?

— Elle y a été quand Farnelle l'a surprise dans l'océan Antarctique, il y a des mois de cela. Les Simone ont donc passé un accord avec la Guilde, puis le trois-mâts a largement eu le temps de rejoindre le Pacifique Sud et de se mettre en embuscade sur la route de notre *Iceberg-Ship*. Le voilier devait être fortement armé. Il a arraisonné notre bateau dans cette zone dangereuse où il est impossible d'envoyer un message radio et d'en recevoir ; du moins des messages à longue distance...

— Il est donc inutile de partir à sa recherche... Tu penses qu'il a été détruit ?

— Je n'en sais rien. Il a pu être obligé d'emprunter une autre

route, et il est possible que les Harponneurs l'aient dirigé vers une partie mal connue de l'Antarctique. Pour le repérer, il faudrait des jours et des jours de survol. Étant donné sa nature, il peut se fondre dans le paysage glaciaire.

— Des détecteurs d'infrarouges seraient donc utiles, ainsi que des radars.

— Nous pouvons aussi capter les ondes cérébrales, remarqua Liensun. Mais Jdrien a raison. Il faudrait une expédition importante qui prévoirait des semaines de recherches. L'hydravion ne serait plus utile, dans ce cas-là.

— À moins de le coupler avec un dirigeable. Celui-ci emporterait de l'huile et du ravitaillement pour l'hydravion qui, allégé, pourrait effectuer des missions à longue distance. Dans le fond, seules les côtes sont à explorer.

— Oui, mais cela représente une énorme distance. Entre quinze et vingt mille kilomètres. Il faudra en suivre toute la configuration, qui est vraiment tortueuse. Rien que pour examiner mille kilomètres avec une inspection minutieuse des baies, des échancrures, des rias, je compterais deux à trois heures, voire plus.

— Je ne peux tout de même pas abandonner l'équipage de Pulsach, décréta Lien Rag. Nous devons faire le maximum pour aller à son secours.

CHAPITRE XIV

Yeuse apprit avec beaucoup de retard que l'*Iceberg-Ship I* avait mystérieusement disparu entre l'île aux Phoques et l'île du Titan, sans qu'on puisse expliquer la catastrophe. Les communications avec l'île aux Phoques devenaient meilleures mais suivaient plusieurs supports. Tantôt les messages étaient diffusés sur les ondes radio, tantôt ils étaient envoyés comme de simples télégrammes le long des voies ferrées. Cette nouvelle inquiéta Yeuse, car elle avait passé commande d'un cargo fabriqué selon la même technique que les *Iceberg-Ship*, quoique de plus faible tonnage, dix mille tonnes seulement.

Cabo Blanco, où elle s'était rendue, possédait de petits chantiers navals qui ne pouvaient être transformés du jour au lendemain pour construire de gros navires, mais il y avait là des techniciens et des ouvriers capables de faire un beau bateau si on leur en fournissait le modèle. Yeuse possédait les plans du cargo dont la construction, commencée à San Diego Station, s'était terminée à l'île aux Phoques. Elle l'avait baptisé *Espoir*, un mot français qu'elle retrouvait enfoui dans sa mémoire avec une dizaine d'autres. Elle avait voulu rappeler son origine transeuropéenne et donner au bâtiment un nom de ce genre.

Caron pénétra dans le bureau du train présidentiel qu'elle habitait quand elle se trouvait à Magellan Station. La jeune femme apportait d'autres précisions sur l'Amazone, qui menaçait toute une partie de la Patagonie. Déjà, des milliers de kilomètres carrés, peut-être des millions, étaient submergés. Peu de personnes avaient pu être évacuées mais, prévenue depuis des mois par des signes et des bruits inquiétants, la population avait fui ces régions pour se réfugier vers les Andes.

Caron portait une minijupe qui découvrait ses longues jambes gainées de bas noirs, lesquels s'interrompaient à mi-cuisses, dévoilant une peau nacrée qui fascina Yeuse. Elle dut faire un effort pour détourner les yeux, se demandant pourquoi sa collaboratrice cherchait

à la séduire et usait pour ce faire d'artifices parfois excessifs, comme de rechercher le contact physique, de poser la main sur son épaule ou son bras lorsqu'elles se penchaient ensemble sur un dossier. Yeuse essaya de ne pas se laisser troubler par le parfum de la jeune fille, par la douceur étudiée de sa voix. Elle redoutait un piège, car elle se souvenait qu'on avait tendu les mêmes à Floa Sadon, présidente de la Transeuropéenne. Lady Diana les avait même attirées dans un traquenard toutes les deux. La terrible femme voulait prouver à l'opinion publique que la présidente et l'envoyée du Kid se livraient à une débauche éhontée. Elle avait failli parvenir à ses fins. Depuis des années, Floa et Yeuse étaient poussées l'une vers l'autre par une mutuelle passion physique.

Elle apprit que Jdrien se trouvait lui aussi dans l'île aux Phoques et que son intention, au début de ce séjour, était de la rejoindre en Patagonie. Mais il avait dû retarder son voyage pour aider son père et son demi-frère à rechercher l'*Iceberg-Ship I*. Le message avait quarante-huit heures de retard, aussi chercha-t-elle comment améliorer les communications avec les endroits les plus éloignés. Elle s'en ouvrit à Reiner.

— Vous devriez demander l'assistance à l'Omnium du Pacifique, qui possède des dirigeables et pourrait déposer sur nos montagnes les plus élevées des relais radio.

— Pour l'instant, ils n'ont envoyé aucun dirigeable dans cette partie du monde, et ils paraissent surtout attirés par les hydravions. Or ces appareils ne peuvent se poser n'importe où ni, surtout, rester en vol stationnaire.

Le cargo du Consortium des bonzes, l'*Elovia*, fut alors annoncé au large de Magellan Station. Dès qu'il le put, Lafitte, qui commandait le bâtiment, lui envoya un message.

— Je vous charge des contacts avec ce garçon, déclara quelques jours plus tard Yeuse à Caron. Vous verrez, il est assez mignon. Je suis sûre qu'il vous plaira.

Caron ne cacha pas sa déception :

— Vous savez, moi, les jolis garçons... Je préférerais, rester ici...

— J'ai besoin que vous deveniez son amie.

— Son amie ou sa petite amie ?

— Ça vous regarde, répondit Yeuse sèchement, mais je veux savoir ce que Lafitte a en tête. Ces voyages jusqu'ici ne rapportent pas grand-chose au Consortium de China Voksal ; du cuivre, des poissons en conserve, des peaux..., rien de très lucratif. Et pourtant, ce cargo vient régulièrement. Je sais que Lafitte espère toujours obtenir une Concession commerciale pour l'île aux Phoques... Ses patrons enragent de voir que l'huile est réservée à l'Omnium du Pacifique et que le Kid, Lien Rag, Farnelle et Liensun sont les maîtres du marché.

— Vous ne voulez pas acheter un dirigeable pour installer ces relais radios dont vous parliez avec Reiner ? Et aussi pour des transports rapides des marchandises les plus précieuses ? Vous pourriez survoler la région où l'Amazone est en train de ressusciter.

— Je préférerais un hydravion. L'Omnium ne me ferait aucun chantage pour m'en vendre un, alors que Tharbin, le patron des bonzes, serait trop heureux de m'offrir gratuitement un dirigeable en échange d'une part de l'huile de phoque produite dans l'île. Et cela, je ne puis le lui accorder sans me fâcher avec l'Omnium. Je suis coincée.

— Et vous croyez qu'à moi toute seule, je peux convaincre Lafitte d'influencer ce Tharbin pour qu'il vous vende un dirigeable ? Dois-je prendre des cours auprès des prostituées du port ?

Caron défiait Yeuse, qui resta surprise par tant de violence contenue.

— Qu'avez-vous ? Ne vous méprenez pas, je ne vous demande pas de vous prostituer. Je pense juste que vous pouvez amener ce garçon à vous faire des confidences. Quand il vient ici, il s'ennuie, il ne sait que faire et n'ose même pas aller dans les endroits, fort rares je le reconnais, où l'on s'amuse un peu. Il est timide, coincé, puritain. À mon avis, vous pouvez le séduire sans nécessairement le rejoindre ensuite dans sa couchette à bord de l'*Elovia* ou l'entraîner dans votre compartiment. Allez au restaurant, au spectacle avec lui, déridez-le.

Caron regarda sa patronne avec reproche puis tourna les talons (elle portait des chaussures à talons très hauts qui affinaient encore ses jolies chevilles) et quitta le compartiment.

Yeuse devait étudier toutes les ressources alimentaires et énergétiques disponibles. Les réfugiés affluaient à Magellan Station, que la glace libérait sans grands cataclysmes alors que dans le nord, les catastrophes se succédaient. Pour atteindre le port, le plus dangereux restait les énormes blocs de glace qui erraient un peu partout, surtout dans le détroit de Drake.

Les éleveurs de moutons de la région devenaient très inquiets car les serres d'herbage connaissaient des difficultés inouïes. Les unes étaient cernées par des mètres de boues et ne pouvaient plus fonctionner, les autres manquaient de chauffage. Des milliers de bêtes allaient mourir, et l'on n'avait dans la pampa aucun moyen de garder leurs carcasses. Il faudrait les transporter dans les Andes, où le froid naturel permettrait de les conserver, à condition qu'on découvre les endroits où les stocker.

Parfois, Yeuse était prise d'un désespoir si profond qu'elle repoussait ses dossiers et se mettait à pleurer. Elle n'avait jamais connu une situation aussi pénible, avec autant de gens qui dépendaient de son travail, de ses décisions. Les Aiguilleurs disparaissaient et, depuis des semaines, elle ne savait plus ce qu'était

devenu leur Maître Suprême Palaga. Les trains n'en circulaient pas plus mal, la Manu et la Traction ayant pris en main les dispatchings et les systèmes d'aiguillage, mais bientôt il n'y aurait plus de trains. L'huile manquait terriblement. Et pendant ce temps, là-haut, près de la côte occidentale de l'ancien Mexique, Lien Rag produisait des milliers de tonnes par jour. Dix mille environ. Sur trois litres produits, deux revenaient à la Panaméricaine, qui ne pouvait les prendre en charge.

Dans la nuit, il devait bien être onze heures, alors qu'elle étudiait un nouveau projet de pêche intense dans le détroit de Magellan, Caron revint. Elle était très belle dans une robe de soirée assez provocatrice qui dénudait presque ses seins. La jupe longue était un modèle de perfidie érotique car, composée de bandes de dentelles et de tissu plus opaque alternées, elle dévoilait un peu au hasard la nudité des longues jambes ou les cachait. Dans la lumière qui l'isolait au sein de son cône étroit, Yeuse regarda venir la jeune fille, le souffle coupé, le cœur battant.

— Quelle corvée ! dit-elle en posant les fesses au bord du bureau et en balançant sa jambe droite qui, précisément, n'était recouverte que d'une dentelle très ajourée. Il est assommant, votre Lafitte. Je l'ai traîné, littéralement traîné dans un restaurant, puis dans une boîte. Il ne sait pas danser, il ne sait même pas flirter. De toute façon, je ne l'intéressais pas.

— Comment pouvez-vous en être aussi certaine ? se moqua Yeuse.

— J'ai mes méthodes. Et puis j'ai glissé à plusieurs reprises une jambe entre les siennes, pour voir. C'était mou !

Yeuse eut un petit rire rauque.

— J'ai aussi caressé sa cuisse, quand nous étions assis. Si vous croyez qu'il a saisi l'occasion...

— Je ne vous en avais pas demandé autant.

— Il a appris que l'*Iceberg-Ship I* avait disparu et vous propose d'acheter votre excédent d'huile. Si vous êtes d'accord, il viendra en discuter demain avec vous, à l'heure qu'il vous plaira. Vous croyez qu'il marche à quoi, ce type ? Il n'est pas mal, mais c'est un bout de bois.

Caron se pencha et Yeuse ne respira plus, de crainte de se laisser envahir par son parfum.

— Vous avez encore besoin de moi ?

— Non, je vais veiller un peu.

— Je ne peux vraiment pas vous être utile ?

— Non, non, allez vous coucher.

— Oh, je n'ai pas tellement sommeil, je suis plutôt énervée. J'aurais besoin de me détendre, pas vous ? demanda la jeune femme en s'étirant, ce qui eut pour effet de rendre sa poitrine encore plus

provocante.

Sous le voile transparent, les bourgeons de ses seins éclataient tandis qu'elle cambrait les reins. Elle finit par s'en aller, et Yeuse alla prendre une douche pour se calmer.

Le lendemain, elle recevait Lafitte, qui lui proposa effectivement de lui acheter le fuel phoque.

— Je sais que vous avez des stocks énormes, là-bas, dans l'île des Phoques. N'avez-vous jamais songé à le vendre ? Nous vous en proposons quatre cents dollars la tonne.

— Il est à sept cents à China Voksal et ne cesse de grimper. Vous le revendrez à huit cents.

— Oui, mais nous aurons des frais de transport. Nous allons sortir des cargos de dix mille tonnes. Notre terminal du nord possède des chantiers qui n'ont pas souffert du dégel. Vous n'êtes pas sans savoir que toutes les parties de ces bateaux sont construites à China Voksal, transportées en chemin de fer et assemblées au bord de la mer de Chine. Bientôt, nous aurons la suprématie sur mer.

— Il faut que je réfléchisse, conclut Yeuse. Mais vous aurez ma réponse avant votre départ.

Elle faillit demander à son interlocuteur pourquoi il avait rejeté Caron, en quoi la jeune fille lui avait déplu. Peut-être en avait-elle fait trop ? Cette gosse essayait ses armes de séductrice sur tout le monde. Mais qu'arrivait-il quand on la poussait à aller jusqu'au bout de ses simagrées ?

Elle convoqua Reiner.

— Que pensez-vous de Caron ?

Le conseiller en synthèse scientifique rougit violemment, et elle ne put que le remarquer :

— Vous aurait-elle fait du charme ?

— C'est cela même, murmura-t-il, mais je suis marié et fidèle à ma femme... N'empêche qu'elle est très belle, et très persuasive à l'occasion.

— Vous voulez dire qu'elle sait prendre l'initiative ?

— C'est tout à fait cela, en effet.

— Reiner, d'où sort-elle ? Elle se trouvait dans mon pool du secrétariat depuis quelque temps, quand j'ai remarqué un travail qu'elle avait fait sur l'exploitation des forêts sous-glaciaires qui existent du côté des Andes. D'ailleurs, depuis, nous exploitons une carrière de bois qui nous fournit je ne sais plus combien de mètres cubes par mois. Je l'ai attachée à mon cabinet, et voilà qu'elle y occupe beaucoup de place. Je voudrais que vous fassiez une enquête sur elle.

— Je vais essayer. Elle était à Magellan Station avec sa famille quand nous nous sommes réfugiés dans cette ville, c'est tout ce que je

sais.

— Autre chose, Reiner, que se passera-t-il si je vends nos excédents de fuel phoque à Lafitte, au Consortium des bonzes en fait ? Il y a dans l'île des centaines de milliers de tonnes qui nous attendent et que nous ne sommes pas capables d'enlever... Lafitte achèterait à quatre cents dollars la tonne. Il nous livrerait des marchandises en échange, surtout des vivres.

— Je me suis toujours étonné, Lady Yeuse, que vous ne demandiez pas à votre ami Lien Rag de vous livrer de temps en temps un *Iceberg-Ship* d'huile. Le voyage de l'île aux Phoques à Magellan représente environ les deux cinquièmes de la distance qu'il parcourt pour se rendre à l'ouest.

Elle y avait souvent songé. Mais elle aurait aimé que la proposition vienne de Lien Rag lui-même et n'avait jamais osé lui demander franchement ce service.

— Vous devez exiger une modification du contrat. Exiger une livraison tous les six mois. Nous pourrions nous en satisfaire. Je sais que le premier de leurs gros transporteurs de glace a disparu, mais nous ne pouvons tenir compte de ce détail. À mon avis, ce serait préférable à un accord avec le Consortium des bonzes.

— Je sais que vous avez raison, mais comment pourrais-je l'obliger à signer cette modification du contrat ? Ce n'est pas le détachement de la *Manu* qui séjourne dans l'île aux Phoques qui pourra me soutenir, et d'autre part, Lafitte se charge de m'obtenir un dirigeable qui nous serait bien utile à tous les points de vue. Nous le payerions de façon assez souple, environ mille tonnes de fuphoc à chaque rotation. Ce qui ne serait pas excessif et ne nous priverait pas de nos ressources. Le Consortium peut nous envoyer de grosses quantités de vivres, beaucoup plus que l'*Omnium* qui, lui, doit tout importer pour nourrir les gens de *Lacustra City* et de *Titan*. Quant à la *Nemicie*, j'ignore si elle est autosuffisante. Il faudrait que je discute sérieusement avec Lien Rag, mais il est trop bouleversé par la disparition de son *Iceberg-Ship* pour me sacrifier quelques journées. Et me rendre là-bas me ferait perdre quatre jours à l'aller comme au retour. Je ne peux me le permettre en ce moment !

— Traitez en partie avec Lafitte. Lien Rag sera furieux lorsque l'*Elovia* viendra faire le plein d'huile à l'île aux Phoques, mais c'est peut-être ainsi qu'il faut entamer les pourparlers, par un coup de force. Je m'occupe aujourd'hui même de ces recherches au sujet de voyageuse Caron.

CHAPITRE XV

Le *Princess* empestait le mouton, et Farnelle détestait cette odeur. Elle avait déjà dû faire nettoyer une fois de fond en comble son cher navire, et voilà que tout était à recommencer. Ils avaient chargé des centaines de tonnes de carcasses et des milliers de peaux, bien que conservées dans la glace, c'étaient ces dernières qui puaient.

L'équipage faisait la tête et Zabel elle-même, son fidèle commandant en second, n'était pas de bonne humeur.

Et là-dessus, voilà que Farnelle avait annoncé son intention de croiser au large du complexe baleinier de la Guilde des Harponneurs.

— C'est de la folie, nous allons tomber nez à nez soit avec la *Chimère*, soit avec une de leurs embarcations ! Depuis le temps, ils doivent en posséder, et ce sont des guerriers. Ils s'empareront de notre bateau et nous extermineront.

— Le Kid souhaitait qu'on aille jeter un coup d'œil. Ensuite, il s'est rétracté, mais j'ai quand même envie d'aller y voir de plus près.

— L'équipage va être furieux, dit encore Zabel. Nous serons certainement forcés de nous battre. Il faut donc installer les rampes de lance-missiles, les canons automatiques et distribuer les armes. Vous souvenez-vous que votre fils Gdami et votre fils adoptif Kurty se trouvent aussi à bord et risquent d'être tués ?

— Je suis la propriétaire et le capitaine du *Princess*, répondit Farnelle avec hauteur. Ce bateau est mon capital et m'a permis de faire mon apport à l'Omnium du Pacifique, qui nous prépare un avenir florissant. Je me dois donc de participer à ses activités. La Guilde nous menace peut-être, pour la deuxième fois. Or je me trouve à proximité de son territoire. Aussi je veux en avoir le cœur net !

— Leur radar nous repérera très vite.

— Nous allons filer vers l'est et trouver un mouillage qui nous cachera. Ensuite, avec deux canots pneumatiques, nous irons faire un tour là-bas. Je ne prendrai que des volontaires avec moi. Vous resterez seule maîtresse à bord.

— Avec votre fils qui me fera enrager quand il saura que vous ne l'avez pas embarqué avec vous, et son petit copain qui devient aussi terrible que lui. Sans parler de l'équipage... qui sera inquiet de mouiller dans l'Antarctique et l'odeur du suint de mouton l'écœure au point qu'il ne veut plus rien manger mais que par contre il boit beaucoup. Je ne sais pas d'où vient tout cet alcool que nos matelots ingurgitent, mais le fait est que certains sont parfois dans un drôle d'état.

Le *Princess* naviguait le long de la banquise de l'Australasienne, qui régressait vers le nord. De nombreuses petites Compagnies avaient disparu depuis longtemps, et les postes de chasse ou de pêche qui les avaient remplacées se trouvaient abandonnés à cause du dégel. Depuis le pont, on distinguait ces installations fantômes ; toute la région apparaissait sous un jour sinistre. On n'apercevait ni êtres humains, ni même animaux. Sur l'île aux Algues, où les ovidés pullulaient au point que bientôt toutes les algues dont ils se nourrissaient disparaîtraient, ils n'avaient vu ni phoques, ni manchots, ni baleines. Et le poisson était assez rare. On jetait des filets, on laissait traîner des lignes, mais les prises étaient très maigres.

— C'est un pays maudit, disaient les marins. La Guilde, avec sa fabrique de plancton, attire tout à elle. Les baleines bouffent directement ce krill, les poissons aussi, les phoques et les pingouins bouffent le poisson et émigrent donc également. On ferait mieux de rentrer tout de suite !

L'équipage préférait se rendre dans le nord, dans les îles de la Reine Charlotte, malgré les tsunamis et les énormes glaciers qui basculaient dans la mer. Là-bas, à la scierie, l'accueil était toujours chaleureux, et les habitants organisaient des fêtes agréables quand le *Princess* ou le *Rewa* arrivaient. Bien sûr, avec ces carcasses de moutons qui se revendraient un prix fou, les primes seraient élevées, mais on empesterait durant des jours et des jours. Lorsque le cuisinier, en plaisantant, proposait des côtelettes grillées, les hommes voulaient tous le flanquer par-dessus bord.

Le *Princess* trouva son mouillage trois jours plus tard. Le profil de la côte se modifiait sans cesse, et il fallait avancer avec prudence car des étocs de glace se cachaient dans les eaux vertes. L'asdic les signalait parfois trop tard, aussi des marins surveillaient-ils les sondeurs avec attention. À l'occasion, Gdami plongeait pour aller y voir de plus près, malgré l'interdiction de sa mère : elle ne s'habituaît pas à ces bains glacés que l'enfant métissé de Roux aimait prendre. En fait, ce qu'elle n'aimait pas, c'était qu'il se mette nu et dévoile sa roussitude, sous les yeux d'un équipage qu'elle savait composé d'une majorité de racistes. Ces hommes-là détestaient les Roux. Mais les exploits du gamin les enchantaient, et ils battaient alors volontiers des

maines.

Lorsque Gdami se dévêtait, Zabel regardait ailleurs, car malgré son jeune âge (il n'avait pas douze ans) le garçon était aussi bien doté qu'un adulte, et elle éprouvait pour lui une tendresse volontiers mêlée d'une passion plus physique. Elle se trouvait coupable d'avoir des pensées au sujet d'un enfant. Farnelle faisait celle qui ne se rendait compte de rien. Pourtant, elle aurait bien voulu raconter à sa collègue que les Roux étaient très vite nubiles et qu'on en voyait autrefois, quand leurs tribus hantaient les stations des Hommes du Chaud, se livrer à des jeux amoureux à cinq, six ans. Zabel rejetait toute idée de ce genre, mais lorsque Gdami venait l'embrasser, elle paraissait enchantée. Gdami en profitait d'ailleurs pour la câliner un peu trop, et quand elle s'en rendait compte, elle l'écartait avec un peu de brusquerie.

— Nous allons mouiller avec soin, et ensuite, il me faudra six volontaires. Trois par canot. Nous irons en direction de l'ouest, puis nous devons abandonner les embarcations pour marcher durant quelques heures. Il y a une ligne de congères d'où l'on découvre tout le complexe baleinier.

On prépara des équipements spéciaux, de la nourriture, des armes, de petits traîneaux en alliage léger dont un en résine bactérienne, qui serviraient à transporter les charges quand on irait à pied. Il fallut isoler Gdami et Kurty au moment du choix des volontaires. Malgré leur mécontentement, les marins se présentaient toujours en plus grand nombre que nécessaire.

— Vous savez à quoi vous vous exposez, prévint Farnelle, mais le Kid vous accordera une prime à notre retour à Lacustra City.

— Vous savez quoi, capitaine ? lui lança un loustic. Comme prime, il faudrait que le Kid installe un bordel à Lacustra. C'est chouette comme endroit, mais s'il y avait des filles, ce serait encore mieux.

Farnelle sourit sans marquer d'indignation. Elle envisageait d'ailleurs d'embaucher des femmes pour matelots. Cela ne suffirait peut-être pas à calmer les ardeurs masculines, car les nouvelles recrues ne seraient pas forcément disposées à se donner à n'importe qui, mais leur présence améliorerait certainement l'atmosphère, au moins dans le carré de l'équipage.

Les canots s'éloignèrent, dans un bruit à peine perceptible de moteurs, des hors-bord en céramique qui étaient presque silencieux. Avant la nuit, les deux groupes atteindraient un endroit où ils pourraient installer un campement. Ils dormiraient quelques heures puis profiteraient de l'obscurité pour se rapprocher du complexe. Farnelle appréciait ce genre d'aventure. Elle aimait se trouver au milieu de ces hommes assez rudes, parmi lesquels il lui arrivait parfois

de choisir un partenaire d'une nuit. Celui-ci n'était pas toujours très heureux d'être ainsi sélectionné, mais elle savait lui faire oublier ses préventions.

CHAPITRE XVI

Gus, satisfait, se penchait sur une feuille que l'imprimante venait de pondre et qui portait un cercle et une sorte de parabole tracée en rouge. Isaïe se pencha par-dessus son épaule et resta dans l'incompréhension la plus totale.

— Nous allons ricocher sur les différentes couches de l'atmosphère. Plus nous nous rapprocherons, plus nous risquons de brûler, et il faut trouver l'angle de pénétration d'un objet venant de l'espace qui présente les risques minimum. Les navettes étaient construites dans un matériau spécial capable d'absorber la chaleur sans rougir, et surtout sans la conduire à l'intérieur où elle aurait fait griller les passagers.

— Mais d'abord, comment pourras-tu amener le Bulb à quitter son orbite et à plonger vers la Terre ?

— Je ne sais pas. Il se maintient sur cette orbite géostationnaire parce qu'il le veut bien.

— Comment ça, parce qu'il le veut bien ?

— Parce qu'il n'est pas un satellite comme ceux que les Terriens lançaient autrefois. Lui est un animal de l'espace qui connaît les lois de la gravitation universelle sur le bout des doigts.

— Tu lui as vu des doigts, toi ?

— Il ne les connaît sans doute pas, d'ailleurs, elles font partie de son être, de sa nature. Toi, tu marches sur tes deux pattes sans perdre l'équilibre, non ? Lui se fixe sur n'importe quelle orbite et n'en bouge plus. Mais il n'a pas besoin d'un corps stellaire à proximité pour obtenir cet équilibre. Il est capable de se planter n'importe où dans l'espace et d'y rester quelques instants ou des millénaires sans que cela le fatigue beaucoup... Tout de même, il doit enregistrer une certaine dépense d'énergie, et pour aussi faible qu'elle soit, cette énergie doit venir de quelque part. Une fois que nous saurons où elle est produite, nous l'analyserons. Je pense, et j'espère, que si l'on modifie cette énergie, notre ami le Bulb sera déséquilibré. Il risquera alors d'être

attiré par la Terre, comme toi quand tu trébuches ou quand tu t'emmêles les jambes, tu as tendance à piquer du nez vers le sol parce qu'ici, dans ce niveau, la gravité est la même que sur Terre. Si je te fais un croc-en-jambe, tu tombes, j'ai bousculé en toi la production d'énergie que tu emploies à rester debout. Une énergie très faible dans notre cas, de quelques milliwatts. Seulement le Bulb est des millions de fois plus gros que nous, n'est-ce pas ? Donc l'énergie nécessaire à le maintenir en géostationnaire doit être tout de même perceptible... À nous de la trouver avant que ses copains ne l'entraînent jusque dans ses terrains de chasse d'origine, et puis dans le fameux trou noir.

— Cette histoire de trou noir me fout la trouille, avoua Isaïe. Je voudrais bien ne plus y penser, mais c'est impossible... Ton histoire d'énergie me paraît compliquée... Dis donc, le Bulb ne peut-il pas surprendre nos conversations ?

— J'ai mis en panne toutes ses facultés auditives, et Dieu sait s'il y en a dans cette salle des contrôles.

— Ne peut-il pas en créer de clandestines ?

— Si. C'est pourquoi il faudra faire très attention.

Gus reprit sa feuille, montra la parabole approchant de la Terre sans jamais la toucher.

— Je cherche comment ne pas brûler en rentrant dans l'atmosphère et comment obliger le Bulb à tomber. Il ne voudra pas brûler, lui non plus, et c'est comme ça que je le forcerai à suivre cette spirale qui échauffera sa carapace sans jamais l'incendier...

— Une énergie qui se fabrique de façon naturelle, comme nous fabriquons du gaz carbonique par le simple fait de respirer de l'oxygène...

Gus tapota l'épaule de son ami.

— Tu as tout compris. Je ne me rendais pas compte à quel point tu étais intelligent, toubib.

— Si c'est une fonction physiologique, c'est moi que ça regarde, non ? fit le petit docteur, l'air très sûr de lui. Car enfin, j'ai quand même fait quelques études. Et l'organisme de ce monstre, bien que très différent du nôtre, présente cependant quelques similitudes... Cette dépense d'énergie pour se maintenir immobile sur une orbite doit bien avoir été étudiée dans le temps ?

— Mais oui, mon cher ami... Seulement, impossible de mettre la main sur les résultats de ces études indispensables aux Ophiuchusiens, tes ancêtres. Ils n'ont pourtant pu utiliser notre copain comme satellite qu'une fois qu'ils ont eu compris comment cet animal évoluait dans l'espace sans subir les attractions des étoiles et des planètes. Le genre de découvertes qui doit demander des années et occupe certainement des quantités impressionnantes de mémoires électroniques. En feuillets d'écriture, ça remplirait sans aucun doute plusieurs tomes... Il nous

faudrait donc des mois pour retrouver ça, et nous n'avons pas le temps. Et je ne parviens pas à mettre la main dessus. Ni dans les mémoires artificielles, ni dans la bibliothèque électronique... Il faudrait voir dans la bibliothèque manuelle, mais tu sais comme moi qu'elle se trouve dans un niveau inférieur et que ce serait toute une expédition que d'y aller. Sans compter que les loupés, les Garous et les primitifs qui rôdent en dessous de notre étage bouffent tout et n'importe quoi, et je crains fort que des milliers de livres fort importants n'aient fini dans leur estomac insatiable.

— Alors c'est fichu ?

— Non. Lorsque le Bulb était si malade qu'il commençait à pourrir...

— Il continue d'ailleurs, mais sur un rythme plus lent.

— Donc lorsqu'il a failli mourir, nous avons dû mobiliser toutes les énergies disponibles pour lui permettre de reprendre vie, tu t'en souviens ? Or jamais il n'a donné l'impression qu'il allait quitter son orbite et tomber comme une masse sur Terre, et je suis certain que même mort, il resterait dans le vide quelques millénaires. Donc cette source d'énergie est complètement indépendante de son organisme.

— C'est impossible. Nous, quand nous ne respirons plus, nous tombons par terre, nous ne restons pas debout sur nos jambes.

— C'est pourquoi tu es un homme et lui un Bulb. Mais cette différence, où apparaît-elle, d'où vient-elle ? J'en arrive à me demander si une puissance supérieure ne veille pas sur les Bulbs.

— Ça y est, ricana Isaïe, la métaphysique nous tombe dessus... Allons trouver le père Faro, il nous expliquera que le grand Satan est certainement à l'origine de tout cela.

Ils quittèrent la salle pour se rendre à la cuisine, où Thresa avait réussi, malgré son ivresse qui commençait tôt le « matin », à confectionner un repas. Enfin, de quoi manger quelque chose. Gus flaira le contenu d'un récipient et décida qu'il pouvait se risquer à le goûter. Isaïe, lui, se jeta sur la nourriture avec ce même empressement qui le faisait se jeter sur leur compagne pour se satisfaire. Thresa n'avait à présent plus de goût pour la bagatelle, elle les subissait sans même leur prêter attention, si bien que Gus préférait désormais s'abstenir.

— Une petite énergie indépendante d'un organisme... Donc une énergie venue de l'environnement ? fit Isaïe.

CHAPITRE XVII

Le télégramme d'Yeuse arriva alors que Lien Rag venait de veiller toute la nuit pour établir avec Liensun et Jdrien un plan de recherche de l'*Iceberg-Ship I*. Il était daté de la veille, et il avait fallu que son amie insiste en personne auprès des relais radio et du télégraphe pour que le temps de transmission soit raccourci de la sorte. Il en prit connaissance, le froissa en boule avec colère et le jeta sur la table où s'étalait une carte de l'Antarctique et des océans qui bordaient ce continent.

— C'est bien le moment ! cria-t-il. Non mais qu'est-ce qu'elle croit ? (Jdrien et Liensun échangèrent un regard d'incompréhension.) Vous pouvez le lire...

Liensun lut le texte à haute voix. Yeuse annonçait que, dans l'impossibilité où elle se trouvait de transporter par ses propres moyens la totalité des stocks de fuphoc mis à sa disposition sur l'île, elle avait le choix entre deux solutions : en vendre une partie au Consortium des bonzes ou demander que l'un des *Iceberg-Ship* prenne la route de Magellan Station avec une importante cargaison de cette huile de phoque. Elle précisait que des milliers de wagons-citernes seraient regroupés dans ce port afin de charger le contenu du bateau de glace. Elle terminait en annonçant qu'elle était personnellement favorable aux deux solutions. Le cargo *Elovia* viendrait donc charger mille tonnes dans quelque temps, et elle demandait qu'on fasse à ce navire et au capitaine Lafitte le meilleur accueil.

— Vous vous rendez compte ? Je suis certain qu'elle sait que mon premier *Iceberg-Ship* a disparu, et elle profite de la situation !

— Elle est aux abois, observa Jdrien. La situation de la Patagonie est dramatique. Depuis que je suis arrivé ici, j'ai pris connaissance des dernières informations. Yeuse ne veut pas que sa population crève de faim alors qu'il y a dans cette île des stocks fantastiques d'huile et de viande de phoque. Deux millions de tonnes d'huile, m'a-t-on dit, se trouvent dans les immenses réservoirs creusés

sous la glace, et la viande est conservée à basse température en quantités énormes. Il suffirait que le dernier mastodonte de glace construit se rende à Magellan rempli à ras bord pour que les habitants de Patagonie aient de quoi survivre durant des mois.

Sa protestation tomba dans un silence glacial. Liensun et Lien Rag le fixaient avec agacement.

— Lacustra City, la Nemicie, Titan, c'est très bien. En attendant que l'hydravion de Liensun vienne me chercher, j'ai visité la Nemicie. Les gens y revivent, ils reprennent espoir. Dans Titan, c'est l'euphorie. Les boutiques regorgent de biens et on ne manque de rien. Sur les plates-formes lacustres, c'est la fièvre d'une conquête nouvelle. On gaspille la nourriture, l'énergie, on vit joyeusement, sans soucis... Tout cela grâce aux milliers de tonnes de fuel phoque que produit cette île, qui appartient à la Panaméricaine, que vous le vouliez ou non. Grâce à l'amitié d'Yeuse pour Lien Rag, l'exclusivité du commerce pour la côté occidentale du Pacifique a été réservée d'abord au Kid, puis à l'Omnium du Pacifique...

— C'est un traité très favorable à la Panaméricaine, coupa Lien Rag.

— Je sais, un litre d'huile pour l'Omnium, deux pour Yeuse. Mais encore faut-il pouvoir le transporter, ce fuphoc, et elle n'a aucun moyen d'y arriver. Je sais qu'elle a tout fait pour la création des chantiers navals de San Diego, qu'elle a trouvé les ingénieurs et les techniciens qui pouvaient se pencher sur leur table à dessin et concevoir les plans d'un bateau. Sans Pulsach, cet ancien ébéniste (n'est-ce pas lui qui a construit jadis un bateau pour Lady Diana ?), où en seriez-vous ? Père, tu as trompé Yeuse. Tu as abandonné la construction du premier cargo de San Diego pour te lancer dans tes *Iceberg-Ship*. Afin de traverser le Pacifique. Elle n'a aucun moyen de se ravitailler de façon continue. Tu l'accules au désespoir, tu risques de la condamner à mort si jamais sa population se révolte et la prend comme bouc émissaire. Alors je pense que tu dois charger ton *Iceberg-Ship II*, qui peut transporter jusqu'à deux cent cinquante mille tonnes, charger cent cinquante mille tonnes d'huile et le reste en viande et aller jusqu'à Magellan Station.

— Le passage du cap Horn est très dangereux, commença Lien Rag. (Mais soudain, il s'emporta, n'admettant pas que son fils aîné puisse le critiquer et, surtout, l'accuser de vouloir mettre Yeuse en péril.) J'ai fait tout ce que j'ai pu pour lancer la construction des cargos, seulement je me suis heurté à l'apathie générale de ces Panaméricains et aussi à l'incapacité de Yeuse... Elle aurait pu continuer dans la voie que j'avais tracée, elle aurait au moins une dizaine de cargos aujourd'hui...

— Tu oublies qu'elle a dû faire face à des catastrophes

effroyables, qu'il lui fallait évacuer les habitants du Nord, qu'elle avait des ennemis à l'intérieur...

— Nous ne pouvons nous attendre, coupa Liensun avec rage. Nous créons une nouvelle civilisation, et il est certain que les tenants de la société ferroviaire, réactionnaires et abrutis par des siècles de dévotion au rail, ne peuvent comprendre notre élan vital vers une nouvelle forme de comportement humain. J'avais dit qu'il y aurait des victimes parmi ceux qui refuseraient de s'adapter... Yeuse a eu des atouts en main et n'a pas voulu les utiliser.

— En fait, je pense que l'abandon de Yeuse est la suite logique d'une évolution des sentiments de notre père, dit Jdrien. Il aime une autre femme. Il aime profondément. J'ai eu le temps de m'entretenir avec Jael, ta demi-sœur, Liensun, et j'ai compris beaucoup de choses...

Lien Rag haussa les épaules :

— Ça n'a rien à voir.

— Nous ne pouvons perdre un mois de ravitaillement en fuphoc maintenant qu'il nous manque un transporteur. Nous avons des contrats, des obligations et Lacustra City...

— Lacustra City, bien sûr, fit ironiquement Jdrien. Ton grand œuvre, pour lequel tu sacrifierais sans hésiter cinq millions de Panaméricains. Mais réfléchis un peu. Si jamais Yeuse devient de plus en plus exigeante, si elle décide que ça suffit, qu'il faut que l'huile et la viande lui parviennent..., pourquoi Benfield, de la Manu, ne recevrait-il pas l'ordre de s'emparer des commandes de l'île ?

Le père et le fils cadet sursautèrent.

— Pourquoi dis-tu ça ? demanda Lien Rag. Ce n'est quand même pas la guerre entre Yeuse et moi.

— Ça peut arriver.

— Tu connais Benfield ?

— Je l'ai rencontré et j'ai sondé son esprit. Il est favorable à une action qui lui donnerait le pouvoir d'envoyer de l'huile et de la viande dans le sud de la Patagonie. Ce n'est pas un autocrate, mais il pense à sa famille, à ses amis qui souffrent de la faim et du froid. Vous devriez réfléchir... Vous risquez de tout perdre à force d'intransigeance. Maintenant, je vais vous quitter pour me rendre à Magellan. Si votre hydravion ne peut m'y transporter, je me débrouillerai pour y aller par mes propres moyens.

CHAPITRE XVIII

Farnelle put entrer en relation radio avec le Kid lorsque le *Princess* atteignit une zone éloignée du complexe baleinier. Elle ne craignait plus que cette conversation soit écoutée par la Guilde des Harponneurs.

— Le truc qui est dans le port intérieur du complexe n'est pas un bateau mais un simulacre.

— Que voulez-vous dire ? fit le Kid, surpris.

— Les gars ont taillé dans un bloc de glace, peut-être à la tronçonneuse, peu importe le moyen, ils ont planté des mâts et des superstructures en plastique léger. Quelques Simone vont et viennent sur le pont, mais ce sont toujours les mêmes. Mes équipes et moi sommes restés en observation durant toute une journée. Nous avons pris des photographies sous tous les angles. En fait, il n'y a que dix Simone qui soient restés sur place. Le véritable trois-mâts a eu largement le temps de quitter cet endroit depuis que Jdrien a fait ses dernières observations. Il est même possible que lui et ses Roux se soient laissé abuser. Il fallait des yeux exercés de marins pour découvrir la supercherie.

— Mais où est la *Chimère* ?

— Du côté du Pacifique, où elle a dû intercepter votre *Iceberg-Ship*.

— Il est armé de lance-missiles.

— Possible, mais la *Chimère* doit également avoir un solide armement. Et elle a pu aborder le bateau de glace par surprise. Je pense que les Harponneurs ont dû l'entraîner dans le sud pour le dissimuler dans un des nombreux replis de la banquise. Rien de plus facile à cacher dans le coin qu'un bloc de glace. Car après tout, votre *Iceberg-Ship* n'est jamais que ça : un bloc de glace qui navigue.

— C'est aussi votre *Iceberg-Ship*, répliqua sèchement le Kid, puisque vous faites partie de l'Omnium. Et c'est effectivement un bloc de glace, mais un bloc qui répand des infrarouges. Pour maintenir en

état les compresseurs qui produisent le froid, les moteurs doivent continuer à fonctionner. Pouvez-vous effectuer une exploration en contournant l'Antarctique par l'est ?

— Je dois tenir compte de mon ravitaillement en fuphoc et je ne peux prendre de grands risques. Tout ce que je peux faire, c'est me rendre dans la mer de Ross. Je n'irai pas au-delà, je n'aurais jamais assez de carburant pour revenir à Lacustra City.

— Faites pour le mieux.

L'équipage ronchonna de plus belle. Le retour allait être retardé de huit jours au moins, et on aurait en tout deux semaines de retard sur les prévisions les plus pessimistes. Mais Farnelle savait prendre ses matelots, et elle n'enrôlait à son bord que des hommes connus et appréciés. Elle n'avait nulle envie de s'encombrer de marins qui rechigneraient et la menaceraient d'une mutinerie. Les primes restaient élevées, et elle prenait en outre sur ses bénéfices d'exploitation pour les récompenser, ce que ne faisait pas Manister à bord du *Rewa*.

Le *Princess* patrouilla en vain dans la mer de Ross, une immense échancrure s'enfonçant dans le cœur de l'Antarctique en direction du pôle Sud. De là, on pouvait gagner assez rapidement le pôle. Il y avait un réseau circulaire qui passait à une centaine de kilomètres, des réseaux secondaires, des installations de chasse et de pêche, et Farnelle ne voulait pas trop s'attarder dans le coin. Le *Princess* était en état d'alerte, prêt à faire face à toute menace, mais la Guilde pouvait disposer de moyens énormes, de missiles à longue portée notamment. À bord, tout le monde était inquiet alors que le navire avançait dans la banquise en formation – l'hiver austral arrivait.

— Ce serait idiot de perdre un bateau après l'*Iceberg-Ship*, dit à un moment Zabel. L'Omnium du Pacifique ne s'en relèverait pas.

Farnelle ne répondit pas, mais la réflexion la perturba. Et si elle était en train de tomber dans un piège ? Si le plan à long terme de la Guilde était de se débarrasser de l'Omnium pour mieux envahir les territoires du nord ? La Guilde souhaitait peut-être l'étouffer économiquement, puisqu'elle ne pouvait abattre ses hydravions et ses dirigeables.

— Demi-tour, décida brusquement Farnelle. On ne va pas se laisser piéger comme des imbéciles. Mais que personne ne relâche son attention !

Le *Princess* manœuvrait lourdement, à cause de sa cargaison et des quantités d'huile de phoque embarquées. Farnelle prévoyait toujours le double de ce dont elle pouvait avoir besoin, ne sachant jamais combien de temps durerait une expédition.

— Direction le nord... J'ai hâte de m'éloigner. De toute manière, il serait impossible de distinguer un *Iceberg-Ship* dans ces falaises de

glace. Le président Kid devrait venir sur place pour se rendre compte des difficultés que présente une telle recherche !

Le klaxon de bord se déchaîna soudain, et les radars signalèrent des objets inconnus venus du nord qui accouraient à la surface de l'eau. On en compta quatre, tout d'abord, puis il y en eut six.

— Ce sont des embarcations rapides qui naviguent au ras de l'eau, difficiles à détecter. Une chance que nos radars aient été dirigés vers la mer pour découvrir les récifs de glace.

— Branle-bas de combat !

Les six canots, construits en matière plastique, ne paraissaient occupés par aucun équipage. Farnelle faillit s'y laisser prendre : elle crut pendant quelques secondes que des hommes se dissimulaient à bord dans l'intention d'attaquer directement son bateau pour tenter de l'aborder. Puis elle comprit.

— Attention ! hurla-t-elle dans son micro de commandement. Ce sont des torpilles ! Coupez les diesels !

Mais les bombes se dirigeaient toujours vers le *Princess*, à cinquante ou soixante kilomètres heure.

— Au lance-missiles portatif, et vite !

Un matelot fut le premier à faire mouche, sur le missile le plus rapproché. L'engin explosa, assourdissant les marins du *Princess* et soulevant un geyser de glace et d'eau. Mais ce fut Zabel qui sauva la situation. Un des canots pneumatiques se trouvant à l'eau sur bâbord, elle sauta à l'intérieur, lança son moteur puis relia l'accélérateur à un bout de corde et revint à bord du *Princess*, d'où elle mit les gaz. Le canot fila vers l'est à toute vitesse et, d'un seul coup, la meute des torpilles se détourna pour le suivre. Une nouvelle source d'infrarouges se présentait à leurs détecteurs, et elles optèrent pour cette proie qui filait sous leur nez.

— Eh bien, nous l'avons échappé belle, soupira Farnelle, qui avait cru un instant que la dernière heure du *Princess* avait sonné.

— Comment se fait-il qu'ils ne produisent pas leurs propres infrarouges, ces engins-là ?

— Ils doivent fonctionner à l'air comprimé et avoir des échappements de chaleur sous-marins. En avant toute vers le nord, mais que chacun reste vigilant. Nous ne sommes peut-être pas au bout de nos peines !

Le *Princess* reprit sa route vers le nord. Mais tant qu'ils furent dans la mer de Ross, les marins n'osèrent croire qu'ils s'en sortiraient. Ce n'est que la nuit venue qu'ils se détendirent et commencèrent à se réjouir.

— Il faudra envoyer des dirigeables et des hydravions pour retrouver l'*Iceberg-Ship*, dit Farnelle au Kid quand elle l'eut contacté.

CHAPITRE XIX

L'hydravion se posa à dix kilomètres de Magellan Station car c'était le seul endroit où l'appareil puisse le faire en toute sécurité, et surtout loin des yeux de la population toujours aussi hostile aux engins volants et à toute forme de transport autre que le chemin de fer. Elle acceptait déjà très mal l'arrivée du cargo de la Compagnie et de l'*Elovia* dans le port aménagé sommairement sur l'océan ; et il n'aurait pas été prudent de l'exciter davantage alors que la faim et le froid faisaient de grands ravages. Curieusement, les gens n'associaient pas ces nouveaux transporteurs avec le fait qu'ils apportaient du ravitaillement. La draisine qui attendait les occupants de l'appareil était à près d'un kilomètre, mais Reiner, l'adjoint à la synthèse scientifique, arrivait à pied dans la boue, très excité par la vue de cette nouveauté.

— Merveilleux ! criait-il. Prodigieux ! Je ne pensais pas qu'il était aussi grand !

Il serra avec enthousiasme les mains de Jdrien et de Liensun, demanda s'il pouvait visiter.

— Nous avons deux cents tonnes de ravitaillement, lui expliqua Liensun. Des produits comme de la farine, de la viande de porc... Il y a aussi des médicaments. Pouvez-vous m'envoyer une équipe ? Je ne quitterai pas mon bord.

— Lady Yeuse envoie une unité de la Manu pour protéger ce merveilleux engin... Je n'aurais pas cru qu'il serait aussi imposant. J'ai assisté à son arrivée...

— C'est difficile de se poser sur ce terrain boueux, mais enfin, j'y suis arrivé. D'accord pour une troupe de protection, mais envoyez aussi des gens pour décharger. Mon frère va vous accompagner en ville.

Jdrien, au cours du trajet, eut la preuve que les habitants de Magellan Station enduraient de terribles conditions de vie. Les foules qui pataugeaient sur les quais étaient abattues ; il y avait de grandes

files d'attente devant les magasins généraux ; les tramways circulaient dans les cloaques ; la glace fondait et les rails s'enfonçaient. Parfois, les roues des véhicules se posaient directement sur la glace, et les voitures oscillaient dans tous les sens. Ils passèrent plusieurs points contrôlés par des draisines blindées avant d'atteindre les quais où stationnaient les wagons résidentiels, dont le train présidentiel.

Dans le couloir, Jdrien tomba sur une très jolie fille, qui le fixa avec une tranquille audace.

— C'est vous, Jdrien ? Je suis chargée de vous accueillir, car Lady Yeuse est à sa conférence quotidienne avec les chefs de réseaux. Elle n'en a plus pour très longtemps. Je m'appelle Caron.

Pour éviter de soulever la curiosité, Jdrien portait une combinaison légère, comme tout le monde ; mais lui ne mettait pas le chauffage. Il étouffait et avait une furieuse envie d'ouvrir le vêtement sur sa poitrine, mais le regard aigu de cette fille le fit renoncer à ce geste. Visiblement, elle était émoustillée par sa nature de métis de Roux et s'attendait plus ou moins à une manifestation impudique de sa part. Les Roux passaient pour des personnages obscènes qui ne pouvaient réfréner leur nature et exhibaient complaisamment leurs organes sexuels... et surtout leur priapisme. Jdrien s'assit, demanda quelque chose à boire. Un peu déçue, sa compagne lui offrit une boisson synthétique qu'il but avidement ; la température de ce bureau l'incommodait.

— Il fait bien vingt degrés, ici ?

— Oui, minauda Caron, je suis frileuse.

Il faillit lui dire qu'elle aurait dû renoncer à cette jupette qui cachait à peine ses fesses et à ce chemisier léger, mais il s'abstint.

— Vos compatriotes ont-ils la possibilité de se chauffer autant ? J'ai vu des gens bien misérables, là-dehors.

— Nous devons travailler dur pour le ravitaillement et le bien-être de tous, alors autant le faire dans de bonnes conditions. Vous êtes un ami de Lady Yeuse ? Est-il vrai que vous êtes considéré comme le Messie des... Roux ?

Il sentit une nuance de dégoût dans la prononciation du mot *Roux*. C'était là la réaction typique de certaines Femmes du Chaud, une minorité, qui associaient l'image d'un Roux impudique avec celle d'un animal de zoo puant et déplaisant dans ses manifestations sexuelles. Il se demanda où cette fille pouvait bien avoir vu des Roux, car en Panaméricaine, ils étaient très rares. Les tribus du Nord ne descendaient jamais en dessous des anciennes limites du Canada et celles du Sud restaient en Antarctique. On parlait de groupes dans les Andes, mais Caron n'était pas du genre à aller se promener dans ces endroits perdus. De plus, les Roux de ces montagnes évitaient tout contact avec les Hommes du Chaud.

— Vous êtes un demi-dieu, alors ? plaisanta-t-elle.

— N'exagérons rien. Je suis victime d'une légende.

— Votre père est bien Lien Rag, l'homme dont la renommée fait rêver le monde entier et bondir le cœur des jeunes filles ?

— Je suis en effet son fils, mais je suis moins connu...

— Vous arrivez de l'île aux Phoques avec votre frère ? Liensun, je crois ? Est-ce qu'ils vont vous livrer de l'huile de phoque ?

— Je réserve mes informations à Lady Yeuse, répondit Jdrien.

La curiosité de cette fille dépassait les limites habituelles, et il avait l'impression qu'elle cherchait vraiment un renseignement. Elle n'agissait pas avec naturel. Yeuse lui cachait-elle certaines choses et essayait-elle d'avoir d'autres sources ? Dans quel but ?

— L'*Iceberg-Ship* viendra-t-il jusqu'ici ?

Jdrien se contenta de sourire.

— J'aimerais tant voir ce prodigieux bateau, expliqua-t-elle.

— Vous pourriez aller visiter l'hydravion de mon frère Liensun, car c'est vraiment un appareil extraordinaire. L'*Iceberg-Ship* n'est qu'un bloc de glace avec des moteurs, alors que cet engin peut voler à huit cents kilomètres à l'heure quand il n'emporte pas de fret. Aujourd'hui, nous sommes venus de l'île aux Phoques en quelques heures en sautant la cordillère des Andes, et avec une charge de deux cents tonnes.

Elle écoutait poliment, mais il savait qu'elle s'en moquait. Il effleura prudemment son esprit, sans insister cependant car il ne voulait pas explorer les pensées de gens qui travaillaient pour Yeuse, craignant d'y découvrir envers elle sinon des sentiments hostiles, du moins quelques jugements critiques. Pourtant, l'attitude de son interlocutrice l'intriguait. D'autant qu'elle vint familièrement s'asseoir sur le rebord du bureau, juste devant lui, balançant sous son nez une de ses jambes gainées de noir. Plus haut, sous sa minijupe, sa peau blanche apparaissait en éclairs voluptueux, et malgré sa méfiance, ce manège le troubla. Depuis des semaines, il s'abstenait de toute relation sexuelle faute de partenaire convenable. En fait, il ne pensait qu'à Yeuse ; mais cette Caron avait l'art de mettre n'importe quel mâle en transe.

Une petite sonnerie vint à son secours. Caron, boudeuse, sauta sur le sol en déclarant qu'elle allait le conduire vers Yeuse.

CHAPITRE XX

La bouche de Yeuse, en avait-il rêvé durant toutes ces nuits ! Depuis qu'il était enfant, elle obsédait ses pensées les plus intimes. Petit, il avait quémandé ses baisers et, très vite, recherché toujours le contact de ses lèvres. Un jour, comme il l'avait vu faire à son père, il avait essayé d'y introduire sa langue, et la jeune femme l'avait giflé. Puis, regrettant sa réaction, elle l'avait embrassé tendrement, sur la bouche mais sans essayer de le pénétrer de sa langue. Adolescent, il ne pouvait supporter qu'elle vive loin de lui, et quand ils s'étaient rencontrés dans les fameux trains-cimetières, l'un et l'autre recherchant le corps de Lien Rag, ils s'étaient aimés sans retenue. Ils avaient attendu cet instant-là depuis toujours... La bouche de Yeuse avait dévoré la sienne, son corps avait laissé son empreinte sur le plus petit carré de sa peau à lui, et il n'avait jamais oublié la volupté de ces instants.

Dans le bureau, ils s'embrassèrent avec une sorte de fureur contenue. Elle le mordait cruellement, lui prenait le visage à deux mains pour lui lécher la bouche avec voracité. Son ventre collait à celui du jeune homme, s'ouvrait sur la dureté de son sexe à travers leurs combinaisons. Il crut qu'il allait défaillir lorsqu'elle lui défit son vêtement, découvrant son torse recouvert d'une épaisse fourrure blonde, son membre tendu, ses cuisses elles aussi gainées de fourrure. Ce sexe flamboyant qu'elle étreignait enfin la pénétra très vite, alors qu'ils étaient debout et qu'elle remontait une jambe le long de la hanche du garçon.

Ni l'un, ni l'autre ne se rendirent compte que la porte était restée imperceptiblement entrouverte ; un panneau coulissant qui libérait quelques millimètres pour un œil avide de voir.

Yeuse mêlait tout dans sa jouissance, le père et le fils, sachant qu'ensuite elle aurait de terribles remords, ne parvenant pas à comprendre comment elle pouvait regretter Lien Rag et s'offrir avec autant de rage à Jdrien. Elle n'osait comparer les plaisirs qu'ils lui

donnaient ; elle les trouvait seulement complémentaires.

Ils se séparèrent, et elle dut se laisser tomber dans son fauteuil tandis qu'il refermait sa combinaison largement ouverte. Elle remarqua qu'il restait tendu, comme jadis. Il était Homme du Froid, capable de s'unir indéfiniment à une femme. Mais elle n'était qu'une Femme du Chaud, pas une Rousse qui aurait pu se prêter pendant des heures aux assauts d'un mâle. Très vite, sa volupté, son désir s'usaient ; la vigueur du garçon l'effrayait. Alors elle regrettait le père, qui appartenait à sa race.

— Je ne pouvais pas te recevoir plus tôt, murmura-t-elle, j'avais une conférence. Mais en fait, j'attendais que tu me fasses l'amour. J'y pense depuis que tu m'as annoncé ta venue. Je suis une pute capable de penser à ton père et de t'aimer. Comment me juges-tu ?

— Je ne te juge pas. Mon père aime ailleurs.

— Tu es brutal, mais je le sais. Et j'en souffre. Toi, tu es mon fantasme, depuis que tout petit tu as eu pour moi des érections qui me gênaient atrocement. Je voulais que tu me considères comme ta mère, mais tu n'y es jamais parvenu.

— Tu étais trop voluptueuse avec moi.

— Scandaleuse, oui... Je me souviens avoir fait semblant de te donner mes seins à téter, alors qu'en fait j'avais envie de ta petite bouche. Quelle indignité. Si mes compatriotes apprenaient ça...

Elle secoua ses cheveux noirs, qu'elle devait teindre désormais pour leur conserver cette profondeur charnelle. Il s'assit dans un angle du compartiment.

— Je suis venu t'aider. Tu vas recevoir l'*Iceberg-Ship* rempli d'huile et de viande de phoque. Je me suis disputé avec mon père et mon frère, mais j'ai gagné.

— Ils m'ont abandonnée salement, mais je ne suis pas amère. Je reconnais mes torts. Je n'ai pas su profiter des occasions, des chances offertes. Je n'ai pas eu l'audace de faire construire une flotte importante. Je tiens toujours compte de l'opinion publique, et j'ai tort. Tu l'as bien vu avec l'hydravion, il a dû se poser loin de cette station, et il est protégé par un cordon de miliciens de la Manu. Même chose pour le port. Les gens refusent de se laisser convaincre que le salut viendra de la mer et du ciel, que les trains pour l'instant ne sont plus guère utilisables dans la vie quotidienne. Nous faisons des campagnes de persuasion, mais ça ne marche pas. Ils voient bien que la glace fond, que les convois s'embourbent ; rien n'y fait. Ils accusent le pouvoir, et voilà que quelques ingénieurs ferroviaires nous reprochent de ne pas avoir prévu le dégel. Ils voudraient, les fous, qu'on utilise la technique des capillaires de congélation pour reconstruire des ballasts qui permettraient d'implanter de nouveaux rails. Tu te rends compte ? J'ai été obligée de les écouter, de leur demander de chiffrer leur

projet. Bien sûr, ils ont eux-mêmes été effrayés, ils ont reculé, mais ils ne se soucient pas de raconter à la population que leur idée est farfelue. Alors les gens m'accusent de faire le jeu des étrangers, de brader l'île aux Phoques, de m'allier avec des spéculateurs. Les Harponneurs commencent une propagande subtile dans cette région. On me demande de rechercher leur alliance, on prétend qu'ils nous fourniraient en huile de baleine à bon marché. Je ne sais pas comment, mais quelques dizaines de leurs agents sillonnent le pays et montent les habitants contre moi. La Manu m'est encore fidèle, seulement je note des défections dans la Traction. Ses membres pensent eux aussi que les rails peuvent encore être utilisés...

— Tu as l'air découragée.

— Je le suis, mais ta présence me fait du bien. Pas seulement au corps...

Ils sourirent, se souvenant de ces journées extraordinaires vécues dans un environnement sinistre. Ils faisaient l'amour au milieu de milliers de cadavres congelés par une secte qui s'intitulait les Éboueurs de la Vie éternelle.

— Ton frère Liensun est venu avec toi... Je sais qu'il est le seul à piloter cet appareil, mais tu aurais pu emprunter d'autres moyens de transport. Que me veut-il ? J'ai toujours pensé qu'il me haïssait.

— Je ne sais pas... Il est furieux de perdre un mois avec ce voyage de l'*Iceberg-Ship* jusqu'ici... Enfin, tu auras un ravitaillement important, c'est l'essentiel. De quoi tenir quelque temps. Ton cargo de glace est également en construction et ne sera pas sacrifié à la fabrication d'un troisième *Iceberg-Ship*.

— Des nouvelles du premier ?

— C'est un coup de la Guilde, avec l'aide d'un groupe... Je t'expliquerai tout cela dans le détail.

Soudain, Yeuse se leva et s'approcha de la porte. Elle l'examina attentivement, passa l'ongle dans le tout petit interstice qui la séparait de son logement. Puis elle l'ouvrit brusquement. Il n'y avait personne dans le bureau d'à côté. Elle referma avec soin.

— Cette fille nous espionnait ? interrogea Jdrien. Je la trouve très curieuse. Plus qu'une femme normale.

— Moi aussi, et je fais faire une enquête sur elle. Je commence à me demander si elle ne travaille pas pour mes ennemis, les Aiguilleurs.

CHAPITRE XXI

Thresa disparut, un matin ou une nuit : lorsqu'ils se réveillèrent, elle n'était plus là. Gus, habitué à la trouver à la cuisine, pensa qu'elle s'attardait avec ce bouc d'Isaïe qui était devenu le plus grand fornicateur de l'endroit, mais le petit docteur, les yeux battus, le visage blême, arriva en maugréant :

— Cette paresseuse a encore oublié de faire du café... Où est-elle ?

— Je la croyais avec toi.

Ils la cherchèrent en vain dans la salle de bains et les autres pièces du niveau. Elle avait réussi à ouvrir la porte étanche qui donnait sur les cages d'escaliers et d'ascenseurs.

— Comment connaissait-elle le code ? s'étonna Gus.

Isaïe rougit violemment :

— Je... je le lui ai donné l'autre soir. Elle ne voulait pas... Enfin, je l'ai échangé contre sa bonne volonté. J'étais un peu soûl...

— *Un peu soûl* ? Chaque soir, tu es ivre mort. Au début, je te chargeais sur mes épaules pour te porter dans ta cabine, mais depuis quelque temps, je te laisse où tu tombes... Ainsi, tu as trahi notre secret, tu lui as donné le code... Il faut le changer de toute urgence, sinon elle va revenir avec sa horde de fanatiques, le père Faro en tête.

Il se précipita pour manipuler rapidement le système de code électronique. Lorsqu'il revint, Isaïe regardait passer le café ; enfin, ce qu'ils appelaient le café, un liquide à l'arôme artificiel. Sur Terre, Gus avait souvent goûté à du véritable café, fait avec des grains cultivés sous serres, et ce breuvage n'avait rien à voir avec celui qu'il devait boire là, dans cette cuisine ultramoderne du satellite.

— C'est quoi, le code ?

— Va te faire voir, lança Gus, hargneux.

— Tu veux dire que tu ne me le donneras pas ?

— Pour que tu le confies à n'importe qui ? Jamais de la vie !

— Tu vas me retenir ici contre mon gré ?

— Non. Si tu veux filer, je t'ouvre la porte et bonsoir. Mais je ne te donnerai pas le code. Je n'ai pas envie de partager cet endroit avec tes anciens copains de la secte de l'Église de la Rénovation Apostolique d'Ophiuchus. Prépare tes bagages et file.

— Ce niveau est autant à moi qu'à toi, tu n'as aucun droit dessus !

— C'est exact, mais je le prends. Maintenant, fous-moi la paix. J'ai autre chose à faire. Je fais des recherches, et tu m'as promis d'en effectuer de ton côté, sur cette énergie dont le Bulb a besoin pour rester en orbite autour de la Terre.

— Va te faire voir.

Isaïe bouda pendant deux jours et ce fut Gus qui, excédé, essaya de se réconcilier avec lui.

— Je veux retrouver Thresa. Je vais partir la chercher. Mais je connais Faro : il lui faudra une monnaie d'échange. Des vivres, de l'alcool certainement.

— C'est très imprudent, observa Gus. Il risque de te retenir contre ton gré.

— Tu viendras me délivrer.

— N'y compte pas. Tu n'es pas obligé de quitter ce niveau pour rejoindre ces fous et affronter leur monde. N'oublie pas qu'ils sont des milliers à nous guetter, au-delà de ce niveau. Tu n'en sortiras pas vivant. Prends des armes, un laser et quelque chose de plus classique, si tu veux t'en tirer.

Isaïe s'équipa durant toute la journée et le lendemain, très tôt, Gus l'accompagna, forma le code d'ouverture de la porte et le regarda s'éloigner en s'efforçant de maîtriser son émotion, certain de ne jamais le revoir. Il s'enferma dans la salle des contrôles et travailla sur l'ordinateur central, puis sur les données de la bibliothèque générale du satellite, mais certaines avaient disparu... Il y avait aussi celles qui étaient frappées d'interdit. Protégées par un code, elles recelaient sans aucun doute des secrets importants sur la physiologie du Bulb.

Quelques jours plus tard, il établit le contact avec l'animal de l'espace, qui ne répondit pas tout de suite à ses sollicitations. Lui aussi boudait, comme Isaïe un peu plus tôt, et Gus se reprocha d'avoir fait le vide autour de lui par son intransigeance. Il commençait à regretter le petit médecin, malgré son alcoolisme et son goût pour la débauche. Depuis trois jours, il n'en avait plus de nouvelles.

— Tiens, vous voilà, écrivit le Bulb sur son écran. J'ai cru que vous m'aviez quitté pour rejoindre la Terre.

Gus s'efforça de ne pas relever cette ironie malvenue.

— Comment vas-tu ?

— Comme un être qui va mourir. Je me prépare pour le grand voyage dans l'espace en compagnie de mes amis.

— C'est pour bientôt ?

— Que puis-je vous dire ? Je ne me suis jamais habitué à compter selon votre rythme temporel. Mais je pense que je pourrai prochainement affronter cette dernière épreuve. Ah, que j'ai hâte de revoir mes terrains de chasse et de pouvoir, enfin, dévorer des saus tout vivants encore ! Vous ne pouvez savoir combien ils sont savoureux, quand on les a poursuivis et que leur organisme n'est plus que terreur et fatigue.

— Tu n'as plus de bouche, plus de cloaque. Les Ophiuchusiens t'ont transformé en une machine qu'on alimente de façon tout à fait différente. Oublies-tu que nous avons essayé, le petit docteur Isaïe et moi, de te redonner ces fonctions naturelles, toutes regroupées dans ton cloaque ?

L'écran resta vide, puis le Bulb finit par répondre par des tirets, qui étaient censés exprimer ses regrets et sa tristesse. Enfin, les mots scintillèrent à nouveau :

— Non, je n'ai pas oublié, mais j'essaye d'imaginer que tout est comme avant. Je vous suis reconnaissant de tout ce que vous avez fait pour moi et des risques que vous avez pris, mais que voulez-vous ? Tout cela est fini. Où est donc le docteur Isaïe ?

— Il m'a quitté. Il a rejoint ses anciens compagnons.

— Vous êtes donc seul, tout comme moi ?

— Vous avez quand même vos copains au-dehors... Enfin, pour moi, c'est au-dehors ; pour vous, c'est à côté.

— Ils sont très gentils avec moi.

— Je voulais vous demander une chose : n'avez-vous jamais eu peur quand vous étiez malade – dans le coma vous vous en souvenez j'espère ? – d'être si affaibli que l'attraction terrestre puisse vous attirer jusque sur la planète, au risque que vous vous consumiez en route ?

— Cela vous a préoccupé ?

— Bien sûr. Aussi bien pour vous que pour nous.

— Je ne risque rien. Je suis un Bulb, et on n'a jamais vu un Bulb se laisser attirer par une planète. Pourtant, il en existe dans les galaxies qui ont une puissance attractive bien plus forte, je peux vous l'assurer. Il m'est arrivé par contre d'aller volontairement sur certains mondes pour me nourrir, quand les saus et les pearls manquaient. Il fallait bien que je survive. Mais je n'avais aucun mal à pénétrer dans l'atmosphère de ces planètes, si elles en avaient une ; en fait, il y en avait toujours lorsque j'avais besoin de manger. Les planètes sans atmosphère sont pour la plupart désertiques. Néanmoins, on trouve des flores et des faunes sur certaines qui n'ont ni oxygène, ni eau.

— Et vous n'êtes jamais allé sur Terre ?

— Non, fit le Bulb, indifférent. Je n'ai jamais pensé que ça en

valait la peine. Les Ophiuchusiens descendaient de Terriens, et ils ont réussi à me dégoûter pour toujours de ce monde. Je n'ai pas la curiosité d'aller y voir d'un peu plus près.

Gus parut réfléchir avant de pianoter sur le clavier :

— Il y a pourtant là des nourritures délicieuses, des animaux qui ressemblent à vos saus. C'est à s'y méprendre.

— Vraiment ? Je devrais peut-être en avertir mes amis, ils pourraient faire une escapade en bas.

Gus frémit et regretta cette invitation malheureuse, imaginant avec terreur les ravages que pourraient provoquer les animaux de l'espace ; certains mesuraient quarante kilomètres de long pour douze à quinze de diamètre...

— Mais comment pourraient-ils faire pour ne plus rester en orbite ?

— Ah, cela vous étonne ? Déjà, vos ancêtres les Ophiuchusiens qui se sont emparés de moi ont mis des années à résoudre cette énigme. Les naïfs pensaient que je pouvais la leur expliquer, alors que je n'en savais pas plus qu'eux. Moi, je me positionne selon mes désirs. Enfin, c'est ce que je faisais dans le temps, avant qu'ils ne m'imposent cette orbite. Car ils me l'ont imposée. Ils ont domestiqué je ne sais plus quelle fonction qui me permettait de choisir mon altitude, et depuis, je suis un peu coincé. Pour me sortir de là, il va falloir que les copains usent de toutes leurs forces. C'est pourquoi ils sont venus si nombreux.

— Vous voulez dire qu'ils vont vous pousser, tout simplement ?

— Voilà, ils vont me pousser, puis me soutenir pour éviter que je ne bascule dans le vide et ne sois attiré par la Terre et plus tard par le Soleil, les autres planètes ou les étoiles.

CHAPITRE XXII

Liensun ne consentit à quitter l'hydravion que lorsque la milice de la Manu prit position autour de l'appareil. Une quarantaine d'hommes de la garde personnelle de Lady Yeuse, avec des draisines blindées. Il rejoignit la station et fut lui aussi impressionné par l'état des lieux et par l'apparence accablée des habitants. Il éprouva alors quelques remords d'avoir détourné autant d'huile et de viande de phoque pour la création de sa Lacustra City, pendant que tant de gens mouraient de faim. Tous ces Patagoniens étaient sous-alimentés, et leurs visages, leurs mains étaient recouverts d'engelures ou de vilaines traînées noires, signes que leur chair avait gelé. Il faisait très froid sous la verrière en mauvais état, et la draisine avait du mal à rouler sur un réseau mal entretenu. Depuis des années, lui et son père exploitaient l'île des Phoques sans se préoccuper du sort des réfugiés panaméricains, au nom d'un traité rigide signé avec Yeuse du temps où les malheurs du dégel n'accablaient pas encore cette Compagnie. C'était donc là que s'étaient réfugiés les anciens sujets de l'orgueilleuse Panaméricaine ? Il n'en revenait pas.

Les quais résidentiels où se trouvait le train de Lady Yeuse étaient à peine en meilleur état. Les miliciens paraissaient sur le qui-vive, comme s'ils craignaient une émeute. Peut-être d'ailleurs les incidents se succédaient-ils, les gens n'ayant plus guère d'espoir sinon celui de se faire tuer et d'en finir avec leur misère.

Une jolie blonde le reçut avec empressement et ondula des hanches devant lui pour le conduire dans le bureau de Yeuse. De temps en temps, elle se retournait pour lui jeter un regard incendiaire, et il crut vraiment qu'elle était sensible à son charme.

Il s'attendait à une Yeuse vieillie et peu désirable, aussi fut-il surpris d'avoir en face de lui une femme dans la plénitude de sa beauté. Il arrivait les dents serrées, prêt à discuter âprement, à ne pas céder d'un pouce, mais quand elle l'invita à s'asseoir, sa voix agréable fut comme un bain de sensations diffuses.

— Voulez-vous boire quelque chose ?

Oubliée, la fille qui l'avait reçu. C'était Yeuse qui captivait entièrement son esprit et sa chair. Un mot de plus de cette voix suave et il n'oserait plus se lever. Sa Symmons le moulait un peu trop depuis quelque temps, car il avait pris du poids. Très occupé par ses différents chantiers, il mangeait comme quatre et buvait beaucoup. Soudain, il avait moins de quinze ans et se retrouvait à Hot Station. C'était là-bas qu'il avait rencontré Yeuse pour la première fois, et elle avait été troublée par sa ressemblance avec Lien Rag ; au point qu'elle avait durant quelques instants pensé que c'était Lien Rag qui réapparaissait, après dix ans, sous l'apparence d'un adolescent. Il regrettait de ne pas avoir abusé de la situation. Grâce à ses dons de télépathe, il avait su qu'il aurait pu la saisir dans ses bras et la prendre. Mais il était jeune, maladroit et timide, il gaspillait toute son énergie en des actions violentes et désordonnées.

— Vous me regardez bizarrement, dit-elle.

— Je pense à Hot Station. Vous m'aviez pris pour lui durant un moment.

Yeuse, surprise, hocha la tête :

— Je doutais.

— J'aurais pu en profiter, avoua-t-il franchement, et je regrette de ne pas l'avoir fait.

Elle resta immobile, se demandant si elle avait bien entendu ce qu'il venait de dire. Elle s'attendait à un homme hargneux, prêt à lui imposer les contraintes du contrat signé avec l'Omnium, et voilà qu'il se conduisait comme un mufle.

— Je vous choque ?

— Énormément.

— Tant pis, mais vous êtes follement désirable. Je comprends la hâte de Jdrien. Il trépignait d'impatience dans l'hydravion.

— Je l'ai élevé. Il était tout petit quand votre père me l'a confié.

— Le veinard. Ça ne m'étonne pas qu'il ne vous ait jamais oubliée..., d'autant que je sais que vous avez eu pour lui toutes les indulgences.

— Vous lisez dans la pensée des gens et en profitez ensuite pour leur jeter au visage leurs secrets les plus douloureux ou les plus désagréables ?

— C'est douloureux et désagréable de faire l'amour avec mon frère ?

Yeuse se leva.

— Sortez ! Je suis la présidente de cette Compagnie, et je ne tolérerai pas plus longtemps que vous m'insultiez.

— Je suis maladroit, mais je ne cherche pas à vous insulter. J'arrivais ici avec l'intention de vous signifier que je n'étais pas

disposé à vous livrer une autre fois de l'huile et de la viande de phoque. Jdrien a plaidé votre cause et nous avons décidé d'envoyer l'*Iceberg-Ship*, mais j'allais vous prévenir que ce serait la dernière fois. Et si je sors d'ici, ce sera *vraiment* la dernière fois. Vous ne pourrez rien y faire. Que croyez-vous ? Que le capitaine Benfield qui commande la *Manu* de l'île interviendra en votre faveur ? Et quand cela serait ?

Lentement, Yeuse se laissa tomber dans son fauteuil :

— Vous avez des côtés très désagréables, et franchement, je vous trouve assez méprisable.

— Ignoble ? Je suis en train de créer un nouveau monde. Je n'ai pas un instant à perdre. Mais pour vous, je suis prêt à tout sacrifier et à détourner tous les *Iceberg-Ship* que nous fabriquerons afin de les envoyer ici. (Elle haussa les épaules, et il se pencha en avant :)

— Vous ne me croyez pas. Pourtant, dès que je suis entré dans ce compartiment, j'ai su que la seule femme qui aurait su me convenir, me comprendre, c'est vous.

— Allons-nous continuer sur ce ton ?

— Vous êtes apaisée, totalement apaisée, après une nuit merveilleuse avec Jdrien. Je le sais, je n'ai même pas besoin de le lire dans votre tête. Votre air à la fois las et rayonnant, vos yeux remplis d'images sensuelles, jusqu'à votre nez qui garde encore un frémissement à peine perceptible du dernier orgasme vous trahissent. Vous êtes heureuse, et vous me considérez avec un total mépris, à cause de ma déclaration impromptue. Mais malgré ma brutalité apparente, je suis un homme patient. Je saurai attendre. Des années s'il le faut. Je ne crains pas que vous deveniez une vieille femme. Vous serez éternellement jeune, pour moi.

Il s'enfonça dans son fauteuil, ferma les yeux, joignit le bout de ses doigts écartés.

— Désormais, je vous imaginerai souvent.

Il la fixa à nouveau, posa les mains sur les accoudoirs.

— Vous allez recevoir deux cent cinquante mille tonnes d'huile et de viande, et l'opération sera répétée quand vous le voudrez. Il y en a qui offrent des fleurs, des bijoux, des fourrures. Moi, je vous donne cette huile puante et cette chair qui sent le poisson. Deux cent cinquante mille tonnes. Je sais que c'est votre part, mais le transport, lui, ne dépend que de moi. Même mon père était contre. Moi seul ai décidé. Maintenant, je sais pourquoi je l'ai fait.

CHAPITRE XXIII

Elle craignit que, la voyant préoccupée, Jdrien ne recherche dans ses pensées la cause de son air maussade. Des heures après la visite de Liensun, elle restait perturbée, à la fois écoeurée et agacée, ne pouvant s'empêcher malgré tout d'admirer l'audace du demi-frère de Jdrien. Elle comprenait mieux qu'il se lance à corps perdu dans les entreprises les plus fantastiques, qu'il ait réussi à imposer la construction d'une ville sur pilotis qui bientôt deviendrait tout un pays. Il projetait de lancer des routes dans toutes les directions, de créer des villes satellites, prévoyait un port de conception inattendue où, selon un système d'écluses hydrauliques, les bateaux seraient hissés dans des ascenseurs pour être directement déchargés sur les quais de Lacustra City, situés bien au-dessus du niveau de la mer de Chine. Durant tout le repas du soir, il avait paru très à l'aise, comme s'il ne s'était rien passé entre eux quelques heures auparavant. Yeuse ne pouvait se défaire du sentiment désagréable d'avoir été violée, souillée, et d'y avoir pris un plaisir masochiste qui la rendait furieuse contre elle-même. À ce dîner, ils n'étaient que quatre, Jdrien son frère, elle-même et Caron. Elle avait invitée sa collaboratrice à la dernière minute, espérant la jeter dans les bras de Liensun, mais ce dernier ne faisait visiblement pas attention à elle. Piquée au vif, la jeune intrigante se montrait encore plus aguichante que de coutume... envers Jdrien également, d'ailleurs.

À la fin du repas, Yeuse fit un effort pour prendre un ton badin et conseilla à Caron d'amener leur hôte au *Duble As*. La jeune fille, durant quelques secondes, ne sut que répondre.

— Je sais, reprit Yeuse, que c'est un endroit un peu spécial, mais il faut tout connaître, non ? Notre ami trouvera peut-être là-bas une source d'idées pour la future vie nocturne de Lacustra City.

— Je crains, observa Caron avec une expression très bien imitée de sainte-nitouche, que votre invité ne soit quelque peu choqué. Il s'agit d'une boîte de nuit pornographique, où les artistes essayent de

réaliser sur scène tous les fantasmes des spectateurs et des spectatrices. Et ce ne sont pas des simulacres.

— Y avez-vous été quelquefois ? demanda Yeuse.

— Oh non, Lady Yeuse, mais on m'en a vaguement parlé. Il paraît que c'est très choquant ! Je ne me vois pas en train de fréquenter cet endroit...

— C'est qu'il n'y a guère d'autres lieux pour s'amuser, soupira Yeuse en faisant mine de réfléchir. Il faudrait que je demande à mon chef de la police, le patron de la Manu, qu'il surveille ces endroits-là.

— Nous pourrions tous sortir, proposa Caron.

— Ce n'est plus de mon âge. Mais il faut bien que jeunesse se passe, n'est-il pas vrai ?

Caron finit par proposer un club où l'on dansait, mais sans grand enthousiasme. Liensun ne lui plaisait pas follement, du moins pas autant que l'autre, le sauvage, le métis. Celui-ci, elle en frissonnait de délice horrifié, devait être nu sous sa combinaison :

Une draisine était à la disposition de la secrétaire qui, une fois installée à l'arrière, se pelotonna contre Liensun.

— Vous aimez danser ?

— Je n'ai jamais eu le temps d'apprendre, répondit le garçon. Je ne sais même pas ce qui fait fureur, ni quel genre de musique est à la mode.

— Oh, dans la région, c'est surtout le tango macho. C'est assez dévergondé comme danse, mais ça remporte un grand succès.

— J'ai l'impression que les gens d'ici se défoulent de façon légère, non ?

— Ceux qui ont un peu d'argent, oui. Les autres souffrent trop de la faim et du froid pour songer à s'amuser. Malgré tout, vous verrez que les habitués du lieu sont assez sinistres, dans l'ensemble.

— Vous n'avez pas envie d'y aller, je suppose ?

— Vous avez vu juste. Je vous propose d'aller prendre un verre dans un bar bien sympathique. On y trouve un alcool très agréable.

C'était à côté du train présidentiel, dans la zone protégée de Magellan Station. L'endroit occupait le quatrième étage d'un ancien wagon de tourisme panoramique. Le plafond en verre bombé était constellé d'étoiles à cinq branches. L'ambiance était feutrée, et on voyait là de belles filles en tenue très déshabillée avec des hommes plutôt mûrs. Caron chuchota qu'il s'agissait surtout d'hommes d'affaires.

— Ils sont avec des putes ? s'enquit Liensun.

Elle sursauta, pâlit :

— Non. Enfin, pas dans le sens où vous l'entendez... Elles travaillent dans des administrations ou des entreprises.

— Et elles renseignent ces trafiquants ?

— Pourquoi dites-vous trafiquants ?

— Parce que je les flaire à distance, rétorqua Liensun.

Il avait lancé quelques coups de sonde mentale dans les cerveaux de plusieurs personnes attablées et savait à quoi s'en tenir. Le type chauve, là-bas, avec des bagues à chaque doigt, revendait de la marchandise volée. En ce moment, il était inquiet pour un wagon frigorifique rempli de poulets morts, mais en même temps, il se demandait combien la fille en face de lui lui prendrait pour une nuit à assouvir ses caprices ; lesquels paraissaient compliqués. La fille en question était, elle, un peu soule, dégoûtée à l'avance de devoir coucher avec ce type, qui lui avait proposé cent dollars.

— Ce n'est guère mieux que le *Duble As*, dit-il. Et dans cette boîte, au moins, les choses doivent être plus directes. Ici, c'est dans la tête des gens que ça se passe, et c'est assez répugnant.

Caron fronça imperceptiblement ses sourcils réguliers, tout en aspirant sa boisson fortement alcoolisée à l'aide d'un chalumeau. L'homme l'intriguait. Lui, prudemment, se glissa dans ses pensées. Avec ce genre d'être humain, il y prenait un plaisir véritablement sensuel : il avait l'impression de violer cette jolie fille-là plus intimement qu'aucun autre homme ne pourrait jamais la pénétrer. Elle était sur ses gardes, se doutait qu'il était dangereux et essayait d'imaginer ce qu'il représentait exactement. Des pensées fulgurantes se succédaient dans sa tête, si rapides qu'il ne pouvait toutes les saisir au vol. Elle paraissait fascinée et rebutée en même temps. Il gagna une zone moins perturbée de son cerveau et y découvrit l'image de Jdrien, complètement nu et en pleine érection. Il eut envie de signaler à Caron que Jdrien n'avait pas le sexe monstrueux qu'elle imaginait et qu'il n'était pas entièrement poilu. Mais au-delà de cette image licencieuse, qui persistait avec des effacements plus ou moins prolongés, il y avait quelque chose que l'esprit de la secrétaire verrouillait avec une force inattendue. Liensun n'aurait jamais cru que cette fille d'apparence frivole puisse receler une telle puissance, une telle personnalité ; dès lors, elle commençait de l'intéresser. Jusque-là, il s'était quelque peu ennuyé en sa compagnie, ne songeant même pas qu'il pourrait terminer la nuit avec elle.

— On reprend un verre ?

— Si vous voulez, acquiesça-t-elle. Mais on pourrait trouver la même chose ailleurs.

— Un autre endroit comme celui-ci ?

— Beaucoup plus intime. Chez moi...

CHAPITRE XXIV

Yeuse ne fut pas surprise le lendemain matin que Caron soit en retard. Il y avait sur sa table un rapport de police qui indiquait qu'après être allée dans un bar chic la jeune fille avait entraîné l'étranger dans son double compartiment, et qu'il n'en était pas encore sorti à six heures du matin. La présidente de la Panaméricaine sourit avec une certaine jubilation, cette sottise de Caron ne savait pas entre quelles mains elle venait de tomber. Elle ignorait certainement que le garçon était télépathe et avait dû livrer ses petits secrets. Yeuse espéra que Liensun ne les garderait pas tous pour lui.

Jdrien et elle avaient fait l'amour, mais dans la nuit, il l'avait reprise alors qu'elle dormait à moitié. Bien qu'elle n'ait pas eu alors tellement envie de batifoler, elle lui avait cédé : Jdrien était comme un enfant, comme l'enfant d'autrefois. Il la voulait à n'importe quel moment. Indulgente, elle s'était soumise sans chercher à en tirer du plaisir.

Pilz, le conseiller aux communications médiatiques, demanda à être reçu. Il paraissait assez agité.

— Prenez un café, mon vieux, et asseyez-vous. Quand vous êtes là, vous donnez souvent le vertige. Vous vous énervez pour des riens.

— Pas de café, juste un peu d'eau. Lady Yeuse, cette fois, il s'agit de quelque chose de plus grave. On propose dans les endroits louches du port de l'huile de phoque de première catégorie.

— C'est normal, non ? Il y a du coulage au cours des livraisons. Quand on décharge l'*Espoir*, par exemple... Et avant que l'Amazone n'inonde le nord, des trains d'huile nous arrivaient chaque jour. Il était facile de détourner un wagon.

— J'ai fait les comptes, voyageuse Yeuse. Il ne s'agit pas de quelques décalitres ni même de cent litres mais de grosses quantités. On raconte sur les quais de l'ancienne consigne ferroviaire qu'il faut en acheter au moins dix tonnes, qu'en dessous de ce chiffre les fournisseurs ne sont pas intéressés.

— Vous êtes sûr d'avoir bien compris ?

— J'ai des informateurs sérieux, qui d'ailleurs me coûtent très cher et dévorent la plus grosse partie de mon budget.

— C'est un appel à ma générosité ? Faites-moi donc un bordereau indiquant les sommes que vous engagez... Dix mille tonnes, ça devient sérieux. Mais à quel prix ? Faramineux je suppose.

— Cinq cents dollars la tonne.

— Vous plaisantez ?

— Non, Lady Yeuse, cinq cents dollars la tonne. Livraison dans les huit jours.

C'était incroyable ! Le fuphoc, à un tel prix, ne pouvait arriver que de l'île aux Phoques par des moyens détournés. Mais comment ? Les communications ferroviaires étaient coupées entre le nord et le sud. De plus, l'île aux Phoques était réellement une île, suffisamment éloignée du continent pour qu'il soit nécessaire d'y aller en bateau. Et des centaines de fois dix tonnes d'un coup, c'était inimaginable. Aucun navire ne pouvait en transporter de telles quantités.

— Dans huit jours, fit-elle.

— Oui, Lady Yeuse, huit jours maximum. Les trafiquants se font payer la moitié comptant, mais si le retard dépasse deux jours, ils feront une ristourne de dix pour cent. Les contrats sont verbaux. L'un de mes informateurs qui, je ne vous le cache pas, trempe dans des combines de ce genre, a versé deux mille cinq cents dollars cash et espère avoir la marchandise à la date annoncée.

Elle pensa à l'*Iceberg-Ship* qui devait arriver prochainement à Magellan Station. Il était certain que des bandits se débrouilleraient pour voler une certaine quantité de la cargaison.

— Vous savez quelle quantité totale est proposée ?

— Vous voulez dire quel tonnage a eu preneur ? Au moins cinquante mille tonnes, Lady Yeuse. Mais je n'ai pas toutes les données, et certains contrats m'échappent.

— Il ne pourrait pas s'agir de toute la cargaison de l'*Iceberg-Ship II*, tout de même. D'ailleurs, nous ne l'attendons pas avant quinze jours. Il lui faudra contourner le Horn. Mais je suis inquiète. Je vais demander à mes amis de l'île aux Phoques de prendre toutes les mesures de sécurité.

Lorsque Jdrien rentra, il était allé faire un tour dans la station et en revenait songeur. Elle le mit au courant de la nouvelle.

— Ils peuvent détourner l'*Iceberg-Ship*. Je sais qu'il existe dans la Patagonie des bandes de trafiquants de mieux en mieux organisées qui échappent à la vigilance de la Manu. Ils sont terriblement habiles, bien équipés et nombreux. Ils possèdent des armes très sophistiquées : ils ont réussi à s'emparer de draïlines blindées et de lance-missiles à moyenne portée. Il a fallu que je fasse surveiller sévèrement la seule

usine d'armement qui subsiste dans le coin.

— Le trafic s'opère sur les quais ?

— Dans un endroit complètement abandonné depuis que Magellan Station a perdu de son importance. Jadis, c'était une agglomération immense avec des activités variées, et il y avait ce qu'on appelait les quais de la consigne, où les convois en provenance de la banquise atlantique devaient obligatoirement s'immobiliser. Un contrôle sanitaire sévère s'intéressait au personnel ferroviaire et aux voyageurs, surtout pour les marchands qui transportaient de l'huile de phoque. Cette huile était souvent contaminée par une bactérie qui proliférait dans le produit et provoquait des lésions cervicales irréversibles.

— Je vais aller sur ces quais, décida Jdrien, essayer d'apprendre quelque chose.

— C'est dangereux. C'est le repaire des traîne-wagons, des petits malfrats. La vie humaine n'y vaut pas cher. La police elle-même ne s'y hasarde qu'en draisine blindée, et encore. Il n'y a pas un mois, l'une d'elles a sauté sur une mine.

Jdrien se procura des vêtements moins voyants que sa Symmons : il acheta une très vieille combinaison à soupapes qui devait avoir des décennies, et évacuait la vapeur de la transpiration grâce à un système de soufflets au fonctionnement toujours capricieux. Il lui fallait éviter d'être pris pour ce qu'il était, car dans la région, les Roux et les métis de Roux étaient pratiquement inconnus. Ces populations rudes, très particulières, n'avaient jamais accepté la présence des tribus qui se trouvaient en nombre limité dans la cordillère des Andes et sur les plus hauts plateaux, où jamais personne n'allait. Elles se nourrissaient de lamas qui eux-mêmes broutaient les lichens des rochers.

Il se retrouva avant midi dans une sorte de cafétéria infecte, où une couche d'immondices formait sous les pieds un tapis épais. On y servait des ragoûts d'une viande indéfinissable et on y buvait sec. Un vin – enfin on appelait ainsi une boisson colorée et aromatisée tant bien que mal – fortement alcoolisé. À la première gorgée, Jdrien sentit son estomac se révolter, mais lorsqu'il paya, il fit exprès de sortir une liasse de billets de cinquante dollars. La fille qui prit son argent alla très vite se confier à son patron, lequel fit signe à quatre individus douteux, attablés autour d'une bouteille de ce tord-boyaux.

CHAPITRE XXV

Lorsqu'elle se rendit compte qu'il était neuf heures et qu'elle aurait une heure de retard, Caron quitta silencieusement sa couchette et s'enferma dans sa petite salle de bains pour passer sous la douche. Elle resta quelques minutes sous l'eau chaude, puis sécha ses cheveux devant le miroir qui la reflétait entièrement. Pas mal, pensa-t-elle. Et son compagnon avait eu l'air d'apprécier son corps côté pile aussi bien que côté face. Elle ne regrettait pas sa nuit ; il était assez bon partenaire de lit même si, à plusieurs reprises, elle avait dû imaginer que c'était son frère qui était à sa place. Enfin, cela ne l'avait pas empêchée d'éprouver de grandes satisfactions voluptueuses. Par contre, elle n'avait pas appris grand-chose sur lui. Elle avait essayé de lui faire dire à quel moment l'*Iceberg-Ship II* arriverait dans les parages du cap Horn, mais il n'avait pas répondu franchement. Il n'avait pas non plus précisé de quel armement le mastodonte de glace disposait.

Il lui avait cependant longuement parlé de cette cité qu'il édifiait sur pilotis, dans l'ouest. Au début, il l'ennuyait vaguement avec ces histoires. Elle trouvait qu'il se vantait un peu trop. Pourtant, à la fin, la description de ce que serait la vie là-bas, d'ici quelques années, quand la ville aurait atteint une certaine densité de population, avait commencé de la faire rêver. Elle se demandait si l'heure de faire un choix définitif n'était pas venue. Ici, à Magellan, elle avait l'impression de marcher sur un fil, au risque de basculer à tout moment dans l'abîme. Yeuse avait failli se laisser séduire, surtout lors de ce voyage dans les Andes, dans cette bourgade infâme de Santa Maria del Corazon. On lui avait d'ailleurs affirmé que la présidente ne résisterait pas à son charme et finirait par l'entraîner dans sa couchette. Caron n'était pas forcément intéressée par des relations intimes avec une femme, mais elle s'était préparée à cette éventualité, se disant qu'Yeuse était très attirante et que l'épreuve ne serait pas trop déplaisante. En tout cas, elle avait usé de toutes les armes de la séduction, mais sa patronne, après avoir balancé quelque temps, s'était

reprise.

« J'ai dû en faire trop, me montrer maladroite. Une femme, même réputée lesbienne, est plus difficile à attirer qu'un homme, et la façon rentre-dedans que j'ai eu l'imbécillité d'adopter n'était pas ce qui convenait le plus. Il aurait fallu plus de subtilité. Yeuse aime aussi les hommes, certainement plus que les femmes, qui ne sont pour elle qu'un dérivatif, une sorte de fantasme qu'elle assouvit parfois, du moins quand elle en a l'occasion ; elles ne sont pas sa constante. Et je m'en rends compte puisque depuis l'arrivée de ce Jdrien, elle n'a même plus un regard pour moi. Je n'ai pas su créer une atmosphère plus trouble, plus équivoque. Il aurait fallu lui laisser croire que c'était la première fois que j'étais ainsi troublée par une personne de mon sexe, alors qu'elle a dû penser que j'étais une habituée de ce type de relations. Et ça ne lui a pas tellement plu. Elle est comme tout le monde. L'innocence d'un ou d'une partenaire la tente plus qu'une expérience trop affirmée. »

Elle commençait à se maquiller, penchée vers le miroir, lorsque la porte glissa et que Liensun apparut. Il vint se serrer contre elle, l'enlaça de façon significative.

— Je t'en prie, murmura-t-elle, je suis très en retard et j'ai une patronne qui n'aime pas qu'on arrive après elle. Elle se lève très tôt et... Non, je ne veux pas...

— Yeuse ne dira rien, elle espérait bien que tu serais ma compagne d'une soirée ou d'une nuit. C'est une femme très intelligente, très rusée ; plus que tu ne le penses. Je me demande si tu ne l'as pas sous-estimée.

Il la pénétrait et, malgré elle, elle cambrait les reins, partagée entre l'inquiétude d'arriver en retard, celle que les paroles de cet homme faisaient naître en elle et l'envie plus vague de connaître une fois encore le plaisir d'une étreinte.

— Tu aurais dû étudier la vie de Lady Yeuse. Mais bien sûr, il n'existe aucune biographie qui lui soit consacrée. Elle a traversé des décennies sans se faire piéger, et pourtant, des dizaines de personnes, hommes ou femmes, ont essayé ; et pas des moindres ! Elle a échappé à des gens comme le maréchal Sofi, qui dirige la Convention du Moratoire de la Sibérienne, à Floa Sadon, qui vient d'être fusillée, à la terrible Lady Diana... Lady Diana, tu te rends compte ? Et toi, ma pauvre petite Caron, tu t'imaginais que tu allais la mener par le bout du nez, parce que tu étais allée frétiller du derrière sous son nez et que tu exhibais ta jolie poitrine ? Pauvre, oh pauvre fille !

Effrayée, Caron ne s'en laissait pas moins envahir par le plaisir. Les mains de son amant se refermaient sur son bas-ventre et, par leurs douces caresses, renforçaient l'action de son sexe.

— Tu savais qu'elle avait eu quelques liaisons féminines...

quoiqu'en fait, personnellement je ne lui en aie connu qu'une. Enfin, on ne m'a parlé que de celle qu'elle entretenait très épisodiquement avec Floa Sadon, la P.-D.G. de la Transeuropéenne. Il y avait d'ailleurs entre elles plus que cela : des souvenirs communs, car elles avaient partagé le même homme, Lien Rag, et je me demande si mon père n'était pas le véritable trait d'union qui parfois les faisait se jeter dans les bras l'une de l'autre. Toi, avec ta petite intelligence limitée, tes instructions secrètes, tu débarques à Magellan Station. Tu réussis à te faire engager dans un pool de secrétaires puis, en intrigant, à devenir plus importante, à faire partie de son cabinet... Tu sais que c'est très agréable de faire l'amour avec toi. Tu es vraiment douée pour donner du plaisir à un homme. Pour une femme, je ne sais pas. En tout cas, tu as échoué lamentablement. Et depuis, Lady Yeuse se méfie de toi.

— Je... C'est faux... Je... j'ai eu le béguin pour elle...

— Bien sûr, mais ne te force pas. Je sais à quoi m'en tenir, tu ne me convaincras pas. Ce que je voudrais savoir, maintenant, c'est comment tu as réussi à débarquer à Magellan Station, alors que tu arrives de l'Antarctique et que c'est la Guilde des Harponneurs qui t'a envoyée en mission.

Elle sursauta et il soupira :

— Oui, très bien. Chaque fois que tu accuses une mauvaise surprise, c'est autant de plaisir que je prends. Je reconnais que c'est un coup dur pour toi, ma jolie espionne, mon agent secret voluptueux, mais il ne m'a pas fallu longtemps pour te percer à jour.

— Vous allez me dénoncer à la Manu ?

— Je ne sais pas encore. Si d'abord nous en terminions ? Essaye de me donner le plus bel orgasme de ma vie et, ensuite, nous discuterons tous les deux de ton avenir.

Plus tard, quand ils furent rhabillés, Caron ne cacha pas son angoisse. Elle fixait Liensun qui, tranquillement, achevait un petit déjeuner qu'elle avait dû lui préparer. Elle n'avait pas faim, n'avait même pas pu avaler une gorgée de thé.

— Tu devais donc espionner Lady Yeuse et essayer d'améliorer à ses yeux l'image quelque peu dégradée de la Guilde. Notre arrivée t'ennuie, car nous précédons la venue de l'*Iceberg-Ship*. Et tu as essayé de me faire parler, car je suppose que la Guilde a l'intention d'intercepter notre mastodonte et de s'en emparer, comme elle l'a fait du précédent avec l'aide de la *Chimère*. Seulement te voilà découverte, et deux possibilités s'offrent à toi. Il te faudra en choisir une. Tu restes fidèle aux Harponneurs et je te dénonce à Lady Yeuse, qui se débarrassera de toi. Ou bien tu travailles pour moi : tu me renseignes à la fois sur la Guilde et sur Lady Yeuse, selon un schéma que je te fournirai, et je ne dis rien.

— Je n'ai pas vraiment le choix. J'accepte cette proposition.

CHAPITRE XXVI

Huit jours après la disparition du petit docteur Isaie, son visage apparut sur plusieurs écrans qui contrôlaient les coursives du niveau, et Gus réussit à mettre en marche un haut-parleur. Les caméras, qui enregistraient aussi le son, étaient pour la plupart défectueuses. Les loupés les dévoraient, faute d'autre nourriture, car elles étaient en matière organique. Une matière très dure cependant, qui ne pouvait être dissoute que par l'acide des estomacs spéciaux de ces créatures.

— Que veux-tu, Isaie ?

— Rentrer.

— Tu as retrouvé Thresa ?

— Thresa est retombée sous la domination de Faro et ne veut plus le quitter. Ce type a un don pour les enchaîner toutes sexuellement, je n'ai jamais compris comment. À mon avis il doit user d'aphrodisiaques dont je ne connais pas la formule. Toutefois, je ne reviens pas seul. J'ai trouvé Grathe.

— Qui est-ce ?

— Regarde.

Une jolie frimousse, mais crasseuse, des cheveux frisés certainement gluants, un regard vert fuyant, une bouche un peu trop pulpeuse. Gus se demanda si accepter cette fille n'était pas aller au-devant d'ennuis certains. Faro avait toujours essayé d'introduire un loup dans leur confortable bergerie. Thresa avait été la première désignée, seulement elle s'était laissé corrompre par la facilité de la vie, l'abondance de la nourriture et la présence de deux hommes capables d'assurer la bagatelle.

— C'est une brave petite, et déjà très au courant de ce que tu sais.

— Je la trouve bien jeune. Est-elle nubile, seulement ?

— Bien sûr, ne t'inquiète pas.

Gus finit par donner son accord et se rendit à la porte étanche. Isaie rentra en tenant sa nouvelle conquête par la main. Une odeur de

rance et de déchets accompagnait leur arrivée, et Gus ordonna que Grathe soit immédiatement mise au bain.

— Je m'en occupe, dit le médecin, ne te soucie de rien et va reprendre tes chers travaux. Au fait, où en es-tu ?

— Pour quitter l'orbite, le Bulb, le nôtre, devra se fier à ses compagnons. Ils vont le pousser, je ne sais comment. Je ne pense pas qu'il s'agisse d'une poussée matérielle mais plutôt d'une sorte de propulsion mentale. Ils vont grouper leurs ondes, leur énergie, enfin tout ce que tu voudras, pour l'aider à quitter cette position géostationnaire et l'entraîner dans ses espaces d'origine, ses fameux terrains de chasse. Je pense que c'est à ce moment-là que nous aurons notre chance. Il nous faudra trouver l'énergie capable de contrer celle des autres Bulbs. Mais nous ne disposerons que d'un délai très court, peut-être simplement quelques minutes. Je n'en sais rien. Notre Bulb a bien voulu me donner des précisions, et j'espère qu'il ne refusera pas de m'en fournir d'autres.

Isaie eut un geste vers ses oreilles, mais Gus le rassura :

— J'ai vérifié qu'il ne pouvait surprendre nos conversations dans ces endroits-là. Par contre, j'ai cru plus habile de lui laisser écouter ce que nous dirons dans la salle des contrôles. Si jamais il s'étonne, je lui dirai que nous préférons garder la discrétion sur nos activités domestiques. Je t'en prie, Isaie, conduis cette fillette au bain. Comment s'appelle-t-elle, déjà ?

— Grathe.

— Tu es sûr qu'elle n'est pas trop jeune ? Elle n'a aucune poitrine.

— Ne t'inquiète pas.

Justement si, il fallait s'inquiéter, car un luxurieux comme Isaie était capable de débaucher une enfant et au besoin un Garou. Gus le soupçonna d'avoir déjà forniqué avec les hybrides, avec n'importe quoi de vivant en fait. Le médecin enviait ouvertement le père Faro, et Gus savait qu'il était presque aussi dévergondé que lui.

Il retourna dans sa salle des contrôles et continua d'étudier ses données sur la rentrée dans l'atmosphère d'un corps céleste. Il en était à la résistance thermique nécessaire, et une fois qu'il aurait obtenu ces paramètres, il lui faudrait les comparer avec ceux qu'offrait le satellite. Le Bulb lui avait bien raconté qu'autrefois, il lui arrivait de se poser sur des planètes pour trouver de la nourriture, mais cela ne voulait rien dire. Aucun de ces mondes ne pouvait avoir la même gravité, la même atmosphère que la Terre.

Isaie revint, tout frétilant. Lui aussi avait pris un bon bain ; il empestait moins.

— Ta protégée est toujours dans la salle de bains ?

— Grathe se restaure. Ils crèvent de faim, dans la secte. Elle est

installée tout au bout du niveau, dans un endroit où il fait encore assez chaud. Thresa a fait celle qui ne me connaissait pas. Elle ne quitte pas la tente du maître, qui doit lui faire payer cher sa trahison car les rares fois où je l'ai aperçue, elle avait des traces de coups de fouet.

— Et elle l'adore...

— Oui, c'est incompréhensible mais c'est... Grathe est venue parce que la faim lui tenaillait l'estomac. À cet âge, on a besoin de manger abondamment. Je l'ai laissée devant une masse de nourriture, dans la cuisine.

— Tu crois que c'était vraiment nécessaire de l'amener ici ?

— Tu seras surpris, très surpris de constater à quel point Grathe est expérimentée. En plus, je ne pouvais pas la laisser dans la secte, elle aurait fini par y trouver la mort.

— Je ne te parle pas seulement de sa technique amoureuse, je te fais confiance sur ce point. Et au besoin tu saurais devenir un excellent pédagogue, pas vrai ?

— Oh, je t'en prie, fit Isaïe, les yeux baissés, en se dandinant, il ne faut rien exagérer. Veux-tu que je te l'amène ou bien préfères-tu qu'elle aille tout à l'heure te rejoindre, pour la sieste ?

— Laisse cela.

Gus faillit ajouter que tant qu'il n'aurait pas vécu quelque temps avec Grathe, il ne serait pas tenté de la fourrer dans sa couchette. Il avait quelques doutes sur la petite, qui lui paraissait bien jeune. Thresa ne l'avait vraiment attiré que lorsqu'elle était devenue une femme mûre, alors que lors de leur première rencontre, elle ressemblait elle aussi à une petite fille mal nourrie et complètement égarée. Pendant des mois, il s'était abstenu de toutes relations intimes avec elle, alors qu'Isaïe en profitait largement. Puis il avait fini par succomber, et la honte l'avait quand même gêné assez longtemps.

— Saura-t-elle préparer un repas ? demanda-t-il.

— Comment ? Ah, tu veux parler de Grathe... Il faudra lui apprendre à faire la cuisine... Mais crois-tu qu'une telle initiation sera profitable alors que nous risquons de mourir d'un jour à l'autre ?

— Moi, je ne veux pas mourir, conclut Gus.

Mais il n'en dit pas plus, car le S.A.S. pouvait être à l'écoute de leur conversation. C'était peu probable, vu qu'il passait son temps à communiquer mentalement avec ses amis Bulbs, mais mieux valait être prudent.

CHAPITRE XXVII

L'homme qui s'approchait de Jdrien était le plus imposant du groupe de quatre qui consommait à la table du fond et que le patron de ce bouge infâme avait averti discrètement. L'individu avait au moins un mètre quatre-vingt-dix de haut et pesait dans les cent vingt, cent trente kilos. Malgré le froid relatif de l'endroit, il avait les bras nus et exhibait ses tatouages. Il saisit une chaise par le dossier et s'assit à l'envers, fixa féroce Jdrien.

— Salut, bonhomme. On se balade dans le coin ?

— C'est à moi que vous parlez ?

L'autre regarda autour de lui avec une grimace puis secoua la tête :

— Je vois que toi, gringo.

Ce mot avait eu autrefois une signification précise : il désignait alors un Américain du Nord. Mais à présent, ce n'était plus qu'une insulte, une formule indiquant un mépris profond.

— Écoute-moi. Tu vas me filer le paquet de fric que tu planques sous ta combinaison, sinon gare à toi. Tu ne sortiras pas entier d'ici. Tu ne sais pas où tu as mis les pieds...

— Bien, dit Jdrien. J'étais venu acheter de la marchandise, mais puisque vous le prenez ainsi, je vais devoir intervenir à mon tour. Vous allez vous rendre compte que vous ne pouvez plus vous lever, et votre corps va se mettre à trembler. Vous enregistrerez donc une paralysie, ou plutôt une rigidité, et un tremblement. Pendant quelques instants, vous manifesterez les symptômes de la maladie de Parkinson. Mais vous pourrez parler. Si vous êtes raisonnable, je vous libérerai. Si vos compagnons interviennent, par contre, je vous laisserai pour la vie dans cet état.

Le bandit haussa son épais sourcil droit :

— Je comprends rien à ce... que que... tu... tu... vi... vi... vi-ens... de de... me me me d... di... di... mer... mer... de...

Il essaya de se lever mais resta immobile tout en commençant à

trembler. La serveuse, qui passait à côté, lui jeta un regard surpris puis alla prévenir son patron ; celui-ci quitta son comptoir.

— T'as froid, Jiko ? T'as froid ? Mais qu'est-ce que tu as ?

— Rien, dit Jdrien, il fait une attaque de la maladie de Parkinson... Je suis un peu médecin, et je viens d'établir le diagnostic.

— Ce... ce... ce... ty ty ty... pepepe...

— Si vous voulez bien le transporter dans un endroit plus tranquille, je m'occuperai de lui. Il est possible que je parvienne à le guérir, mais je ne garantis rien.

Les trois copains de Jiko, complètement abasourdis, arrivaient en toute hâte, et le tavernier leur dit quelques mots dans un argot que Jdrien ne put comprendre. Le malabar fut néanmoins soulevé et transporté dans un compartiment désert du wagon-bar.

— Posez-le là, ordonna Jdrien. C'est le locus niger, ou nœud gris central du cerveau qui me paraît atteint, ainsi que les voies extrapyramidales...

— Qu'est-ce qu'il raconte, celui-là ?

— Vous feriez mieux de vous éloigner, poursuivit Jdrien imperturbable. Sinon, vous pourriez être atteints à votre tour.

Les autres parurent hésiter, se regardèrent puis reculèrent prudemment. Jdrien se pencha vers Jiko et lui parla à voix basse :

— Vous m'entendez parfaitement, mais cette faculté peut ensuite s'altérer ainsi que votre intelligence, pour le peu que vous en possédez. Je ne me répéterai pas. Je puis vous laisser dans cet état, auquel cas vous terminerez votre vie comme une sorte de plante qui bredouillera en vain pour se faire comprendre, alors que vous resterez lucide. On se moquera de vous, on vous bousculera, on finira par vous frapper, vous en faire voir de dures. Aucun hôpital ne vous accueillera. Ce sera infiniment triste, savez-vous ? Je puis aussi en quelques minutes, un quart d'heure maximum, faire disparaître la rigidité de vos jambes et suspendre ce tremblement. En échange, je ne veux qu'une chose. Que vous me conduisiez aux gens qui ont des marchandises à vendre en grande quantité. Je viens du nord de la Patagonie et je dois remplir plusieurs convois en produits de toutes sortes. Peu importe ce qu'on me proposera, je choisirai, mais je veux surtout de l'huile de phoque et de la viande, d'autres nourritures, des tissus, des combinaisons, des médicaments. Vous m'avez compris ?

Le regard vert de l'homme se fit moins flou et se chargea de haine. Jdrien secoua la tête et lui chuchota avec douceur :

— Tu n'as pas les moyens de te mettre en rogne et de m'étrangler, comme tu en formes le projet dans ta petite tête. Je viens de te faire une proposition, et j'ai dit que je ne la répéterais pas. Désolé, mon vieux, je vais devoir te laisser.

Il se redressa et interpella les autres qui attendaient dans le

couloir :

— Je suis navré, mais je me demande si je peux quelque chose pour lui. Il risque de rester paralysé et aurait besoin d'être conduit dans un hôpital... Hé, ne vous en allez pas !... Venez l'aider... Je sais que c'est contagieux, mais vous pouvez bien prendre ce risque puisque c'était votre ami.

Dans son dos, le colosse bredouillait, bavait, suppliait avec des syllabes tronquées, répétitives. Jdrien attendit que le dernier de ses camarades soit parti pour faire demi-tour et revenir lentement vers lui.

— Tu as changé d'avis ? Très bien. Ne bouge plus, et surtout, ne parle pas, je vais te rendre toute ta motricité. Tu pourras t'asseoir sur cette couchette, et ensuite, tu cesseras de trembler.

Au bout de cinq minutes, l'homme se dressait, n'en croyant pas ses sens, regardait ses mains énormes qu'il pouvait ouvrir et fermer. Il racla sa gorge d'alcoolique, et sa voix de rogomme réussit à prononcer, distinctement :

— Bordel de merde, j'ai bien cru que j'allais rester dans cet état... C'est toi qui m'as rendu malade, espèce de salaud... Non, je voulais pas t'injurier... Oublie ça... T'es un brave mec...

Il glissa sur le bord de la couchette, se leva non sans efforts.

— Encore un peu raide, certainement, dit Jdrien, mais ça passera dans moins d'une demi-heure. Maintenant, tu as bien compris ce que j'attends de toi ? J'ai de quoi payer, c'est vrai, seulement si tu t'avises de vouloir me voler ou me tromper, tu retournes à la paralysie ; et cette fois, elle sera totale. Tu as intérêt à m'être dévoué, car dans ce cas je paierai bien et tu ne regretteras rien. Je veux de l'huile en grosse quantité. Plus de dix mille tonnes.

— Je sais qu'on en vend actuellement, mais les gars sont dangereux et je ne les ai jamais approchés. Même que je passe à des kilomètres de leur train particulier. J'ai pas envie de me mêler de leurs histoires.

— Tu vas m'y conduire.

— Écoutez, entre votre paralysie et la mort horrible qu'ils pourraient me réserver, j'ai des hésitations. Ce sont des types très méfiants. Je ne sais même pas d'où ils viennent, mais on dit qu'ils ont déjà liquidé quelques caïds du coin qui voulaient les rançonner.

— Tu vas m'y conduire, mais je ne te demanderai pas de m'accompagner. Tu recevras cent dollars, pour commencer. Nous verrons pour le reste plus tard.

Jiko approuva. Même dix dollars, même un cent lui auraient suffi, à condition de ne pas revivre ce cauchemar.

CHAPITRE XXVIII

Yeuse regarda entrer Caron avec un petit sourire complice, interrompant les excuses de la jeune fille.

— Je sais. Liensun est un redoutable partenaire, et vous avez eu du mal à lui échapper et à vous lever. C'est bien ça ? Je ne vous en veux pas !

Caron, surprise, sourit et se dit qu'après tout, elle s'en tirait bien. En venant à son bureau, elle avait réfléchi à la proposition de Liensun. En fait, c'était une mise en demeure, mais pour son confort intellectuel, elle préférait imaginer qu'il s'agissait d'une proposition. Elle acceptait de jouer un double rôle : elle continuerait à servir la Guilde, tout en espionnant Yeuse pour ce garçon, qui finirait par rejoindre sa Lacustra City et ne reviendrait qu'une ou deux fois par an. Pas terrible à supporter, donc, et pendant ce temps, elle agirait à sa guise. Ce qu'il voulait, c'était savoir quand Yeuse serait dans une situation vraiment critique. Elle avait compris que Liensun avait des intentions secrètes sur la présidente de la Panaméricaine mais ne discernait pas si c'était un objectif politique, économique ou sentimental qu'il poursuivait. Il voulait apparaître comme le sauveur, lorsque Lady Yeuse ne saurait plus à qui s'adresser pour venir à bout d'une situation qui allait devenir catastrophique.

— Il vous plaît, Liensun ? demanda sa patronne d'une voix excessivement gentille effaçant chez Caron ses dernières appréhensions.

Elle s'approcha, posa une main sur le dossier de Yeuse :

— À vrai dire, je ne sais pas... C'est étrange, mais cette nuit, je n'étais pas aussi heureuse que je l'avais imaginé... En fait, je me disais que j'allais vous déplaire en me laissant aller à coucher avec ce garçon.

— Vraiment, murmura Yeuse, qui lui tapota la hanche. Il ne faut jamais se laisser envahir par des idées de ce genre, mon petit, et il faut toujours profiter sans arrière-pensée de ce qui vous arrive.

— Justement non... Vous... vous me manquiez, à ce moment-là... Vous allez me trouver bien audacieuse, mais je me suis rendu compte cette nuit que Liensun ou un autre me laissaient complètement indifférente. C'était votre image qui se formait dans ma tête...

La main de Yeuse accentua sa pression sur la hanche ronde, et Caron s'efforça de ne pas aller trop vite ou triompher trop tôt. Pourtant, elle était sûre que dans deux minutes, le bras de sa compagne encerclerait sa taille, voire ses reins. Ce qui arriva encore plus vite que prévu, et elle se retrouva assise sur les genoux de sa patronne.

— Je suis en plein désarroi, pleurnicha-t-elle, je ne sais pas ce qui m'arrive, cela ne s'est jamais passé... D'habitude, ce sont les garçons qui m'attirent, mais depuis que je travaille avec vous... Oh...

Yeuse lui avait posé sa bouche dans le cou et l'embrassait avec douceur, faisant remonter ses lèvres vers l'oreille, petite et bien formée. Caron avait cru rester maîtresse de ses sentiments, surtout après la nuit qu'elle venait de passer avec Liensun et la dernière étreinte dans la salle de bains, mais la tendresse de sa partenaire démolissait son système de défense. Même un homme ne l'avait jamais ainsi réduite à l'état de pattemouille, lui faisant perdre conscience du monde extérieur. La bouche, les mains de Yeuse esquissaient des promesses de caresses. Il n'y avait là rien de hâtif ou de violent, tout était dans l'attente, dans le non-dit, et c'était d'une indescriptible volupté. Caron se laissait aller, espérait se réveiller plus tard en ayant totalement perdu le souvenir de ces instants, incapable de supporter l'idée d'avoir alors à juger sa conduite. Depuis son enfance, elle souhaitait être d'une dureté de diamant sous la plénitude de sa chair, féroce en ayant l'air accessible, cruelle en distribuant les caresses à profusion, et voilà que cette rencontre détruisait son noyau de résistance, le pulvérisait. Désormais, elle ne serait qu'une femme pantelante comme toutes les autres, celles qu'elle méprisait.

— Viens, ma belle, viens.

Lourde, elle aurait aimé se faire porter. Elle se laissa soutenir, sans très bien savoir où la conduisait son amante. Ce terme lui venait tout naturellement et l'enchantait. Yeuse guidait ses pas, allait très certainement la conduire dans sa somptueuse chambre faite de plusieurs compartiments où trônait un lit aussi large que long, et non de simples couchettes juxtaposées. Elle la déposerait au centre de la couche et Caron ne serait plus qu'une fleur ouverte aux désirs de l'autre.

Un parfum caractéristique lui fit entrouvrir les yeux. La salle de bains ? Pourquoi pas. Oui, c'était une bonne idée. S'enliser ensemble dans l'immense baignoire remplie d'une eau chaude, s'ébattre dans la légèreté de leurs corps soutenus par le liquide, quoi de meilleur ? Tout

en la gardant serrée contre elle, Yeuse ouvrait les robinets en grand.

— Il faut que je me déshabille, murmura Caron.

Yeuse ne répondit pas, et la jeune fille gloussa :

— Est-ce que nous allons plonger tout habillées ?

— Pourquoi pas ? Ça ne sera pas charmant ? fit Yeuse.

La baignoire à moitié remplie, Yeuse aida sa compagne à enjamber le rebord. Et, tout de suite, ce fut le réveil effroyable, la violence la plus inattendue. Yeuse la faisait basculer sur le ventre, lui enfonçait la tête dans l'eau. Elle se noyait dans le liquide brûlant, en avalait mais ne pensait qu'à une chose : son visage serait brûlé, tout rouge, à cacher durant des jours. Elle crut d'abord que sa patronne, sous des apparences suaves, cachait une sadique adorant faire souffrir les proies trop confiantes qui acceptaient de la suivre ; mais voilà que la présidente citait le nom de Reiner, l'adjoint à la synthèse scientifique, parlait d'une enquête discrète et de ses résultats.

— Tu viens de l'Antarctique... Nous avons retrouvé en prison un homme qui t'avait accompagnée jusqu'en Patagonie. Tu travailles pour la Guilde et tu étais chargée de m'approcher. Pourquoi ?

Le cauchemar habituel, quoi ! Il la harcelait une nuit par semaine environ. Elle était découverte, torturée et se réveillait en transpiration, le cœur fou, pour se précipiter vomir dans la salle de bains. Elle allait donc ouvrir les yeux. Mais quand elle le fit, ce fut sous l'eau. Le cauchemar était celui d'une réalité bien présente. Pourtant, elle vomit, là aussi, et Yeuse lui souleva la tête par les cheveux pour lui enfoncer le visage dans ses vomissures aigres.

— Quel était ton rôle ? Me séduire ? Avec autant de maladresse, pauvre imbécile, va ! Que veut la Guilde ? Débarquer en Patagonie pour avoir un territoire différent ? Pour entreprendre quoi ? Le reste de la Panaméricaine est dévasté, en proie à l'eau, à la boue, aux fleuves démoniaques qui le ravagent, aux raz de marée qui détruisent les côtes. On dit que des orages effroyables s'abattent sur les régions des montagnes, entraînent les terres cultivées, les villages de ceux qui se sont réfugiés là-haut... Mais vas-tu parler, à la fin, ou faut-il que je te noie pour me débarrasser de toi ?

Elle lâcha enfin Caron, qui se souleva sur ses bras pour respirer un bon coup, réussit à se mettre à quatre pattes. Ses vêtements mouillés lui collaient étroitement aux fesses, aux cuisses, et Yeuse éprouva un vague regret. Puis sa colère emporta tout.

— J'attends. Je ne suis guère disposée à la patience, ni à la clémence. Alors vas-y, raconte-moi tout.

CHAPITRE XXIX

Jiko avait tout de suite filé, sans chercher à en savoir plus, mais plus tard, il réussit à vaincre sa peur et à retourner vers ces quais pourris où ces trafiquants dangereux avaient établi leur quartier général. Plus il s'en rapprochait, plus il avait l'impression qu'un coup violent de pampero, ce vent qui pouvait dévaster toute la région par ses vitesses effroyables, avait complètement saccagé un petit périmètre. Du train spécial du gang, il ne restait rien.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il à un traîne-wagon qui contemplait les dégâts d'un air hébété.

— Ça a fait boum et voilà.

Un autre témoin raconta que le train des bandits avait littéralement volé en éclats et qu'il n'y avait rien à récupérer. Que même un marchand de bois ou de ferraille perdrait trop de temps à regrouper les menus débris qui formaient des tas un peu partout. Jiko avait abandonné son étrange compagnon aux pouvoirs inquiétants à deux cents mètres de cet endroit. Il n'en savait pas plus.

La Manu venait d'arriver, quatre draisines ; et les miliciens, anxieux d'opérer dans une zone aussi délicate, exhibaient des lasers et des lance-missiles de poing.

— Vous n'avez pas vu un grand type blond ? demandait prudemment Jiko aux gens qui regardaient.

Mais personne ne répondait. Pourtant, il était certain que ce type avait essayé de pénétrer dans le train. En était-il ressorti avant l'explosion ou jamais ?

La police avait fait appel à des secouristes qui, équipés de combinaisons spéciales et de masques, commençaient de rassembler les restes humains disséminés un peu partout. Écœuré, Jiko préféra s'en aller.

À peu près à la même heure, Jdrien pénétrait dans le bureau de Yeuse, étonné de ne pas avoir été accueilli par Caron.

— Ta secrétaire n'est pas là ?

— Ma secrétaire est entre les mains de la Manu, accusée d'espionnage au profit de la Guilde.

Jdrien ne parut pas autrement surpris. Yeuse lui expliqua comment elle avait réussi à faire parler la jeune fille.

— J'arrive des quais de la vieille consigne, lui apprit ensuite Jdrien. J'ai dû employer la manière forte. Il y avait là-bas tout un nid d'individus dangereux arrivant de l'Antarctique.

— Tu veux dire des types de la Guilde ?...

— C'est cela. J'ai fait sauter leur train. Ils avaient envisagé de quitter ces quais pour essayer de se rapprocher au maximum de tes wagons présidentiels. Ensuite, ils auraient déclenché une explosion. J'ai voulu me rendre maître d'un petit groupe de cinq bandits, mais j'ai failli être coincé. Ils étaient au moins vingt de plus dans une voiture voisine. Pour m'en sortir, j'ai dû tout faire sauter. En calculant très rapidement quel endroit me protégerait le mieux. Je leur ai échappé, et je me suis réfugié dans une ancienne fosse à cendres.

— Tu les as fichus en l'air sans essayer d'en faire parler un seul ?

Jdrien sourit :

— J'ai fouillé dans leur tête, et je sais où se cache l'*Iceberg-Ship I*. Je sais aussi que le II sera attaqué lorsqu'il passera le cap Horn. Pour le reste, il est préférable que le train de ces agents des Harponneurs ait explosé et qu'il ne reste aucun survivant. Le Caudillo qui dirige la Guilde pensera qu'il s'agit d'un accident, que ses terroristes ont sauté avec les explosifs qu'ils étaient en train de manipuler.

— Ils veulent attaquer le deuxième *Iceberg-Ship* ? Ils enverront des commandos depuis l'Antarctique ?

— Les commandos sont ici, dit Jdrien en posant le doigt à l'extrême sud de la Patagonie, sur une immense carte murale. Il y a encore une bordure de banquise, dans ce coin-là, qui atteint jusqu'à cent kilomètres de large ; mais avec des fjords, je suppose.

— Il faudrait faire chaque jour des relevés pour avoir une carte précise. Or Reiner, mon adjoint à la synthèse scientifique, ne peut fournir que des données mensuelles.

— Un endroit qui s'appelait Punta Arenas... Ça te dit quelque chose ? Il faudrait une ancienne carte d'avant la glaciation.

— Je vais en demander une.

Un archiviste apporta l'objet avec d'innombrables précautions. Il était roulé dans un étui en plastique scellé, et Yeuse dut signer une décharge. Avec précaution, elle accrocha ensuite la carte au mur. Celle-ci était imprimée sur un tissu soyeux mais qui se craquelait par endroits. Ils trouvèrent facilement l'ancienne ville chilienne de Punta Arenas, tout au fond d'une échancrure de la côte.

— Il y a là un chapelet d'îles, des replis rocheux, des anses étroites, tout cela actuellement recouvert de glace. Les commandos

seraient là ? Mais comment ont-ils pu y accéder ? Je me souviens d'avoir visité une épave d'un bateau d'autrefois, coincé dans le fond d'un fjord inaccessible.

— Ils sont venus par la mer.

— Les Harponneurs n'ont pas des connaissances maritimes leur permettant de naviguer dans ces zones dangereuses.

— Eux non, mais les propriétaires de la *Chimère* oui.

— La *Chimère* ? Ce trois-mâts fantôme que Lien Rag et Ann Suba ont un jour rencontré en plein Pacifique ?

Jdrien inclina la tête :

— Ce n'est pas tout. L'*Iceberg-Ship I* se trouve dans le coin. On l'aurait cherché sur le pourtour du continent antarctique, alors que les Harponneurs sont venus le cacher dans le sud de ta Patagonie, certains que jamais on n'aurait l'idée de le dénicher dans le coin. En plus, ils peuvent en soutirer de petites quantités d'huile pour la revendre par ici. Avec l'argent de ces ventes clandestines, les commandos peuvent vivre sans se faire remarquer et acheter tout ce qui leur est nécessaire.

— Mais comment sont-ils arrivés en Patagonie ?

— Grâce à la *Chimère*.

— Il n'y a pas si longtemps que les Simone ont fait alliance avec la Guilde ! D'après ce que toi-même tu avais découvert, ça ne fait pas un an ! Or Caron est dans cette station depuis beaucoup plus de temps.

— Les Harponneurs ont dû avoir un moyen de transport que nous ignorons.

Yeuse regarda son amant comme si soudain il venait de lui révéler un détail oublié. Il ne comprit pas.

— Lafitte ! Ce petit salaud de Lafitte qui a transporté mon corps expéditionnaire jusqu'en Antarctique. Il était très réticent... Il craignait de s'attirer la haine de la Guilde... Je suis certaine qu'il a trouvé le moyen de négocier avec elle et que c'est lui qui a prêté son cargo *Elovia* pour que des dizaines d'espions et d'espionnes soient secrètement débarqués ici.

Elle appela le quartier général de la Manu, demanda que l'on pose la question à la détenue Caron. Une heure plus tard, elle avait sa réponse. La jeune fille avait reconnu avoir voyagé à bord d'un cargo moderne qui l'avait embarquée, avec une vingtaine d'autres agents, au fond d'une baie déserte de l'Antarctique.

— Ce petit salaud, répéta Yeuse, furieuse. Dire que je lui ai vendu toute une cargaison de fuphoc !

CHAPITRE XXX

Lien Rag découvrait les latitudes basses, proches du pôle Sud. Depuis le parallèle 50, l'*Iceberg-Ship* naviguait avec une prudence extrême, des équipes se relayant plus souvent aux appareils de détection. Des icebergs immenses, gros comme cent de leur bâtiment, de véritables îles de glace habitées par des phoques et des manchots, flottaient au gré des courants et de la rotation terrestre. Un jour, ils aperçurent des fumées au sommet d'une montagne de glace qui devait atteindre les cinq cents mètres. Ils ne décelèrent aucune silhouette humaine mais restèrent persuadés que des hommes vivaient là-haut et les avaient aperçus ; sans doute ne tenaient-ils pas à entrer en contact avec eux.

La nuit, c'était un cauchemar constant qui tenait tout le monde éveillé. Chacun avait peur de la collision, et surtout que le navire se retrouve coincé entre deux énormes blocs qui le feraient éclater, telle une coquille de ces noix dont on pouvait découvrir les images sur des livres anciens. Lien Rag s'était un jour penché sur l'origine de l'expression *fragile comme une coquille de noix*, car désormais *coquille* et *noix* désignaient tout autre chose. Aucune référence à ce fruit ancien...

Cette nuit-là, ils étaient presque à la latitude 60, voulant passer très au large du cap Horn. Une banquise encore épaisse ceinturait la pointe extrême de l'Amérique, dans la région qu'on appelait globalement Patagonie et qui désignait aussi bien l'ancien Chili que l'ancienne Argentine.

— Iceberg à deux heures, annonça l'un des radaristes.

Peu après, la télémétrie précisa :

— Quatre-vingt-deux mètres de haut, deux cents mètres sous l'eau. Une plate-forme le précède, large d'un kilomètre à certains endroits.

— Barre à quarante-cinq, ordonna Lien Rag.

— Rectification, annonça la télémétrie. Il faudrait mettre la barre à soixante-quinze pour avoir une meilleure sécurité... Mais

attention, il y a une autre île de glace à quatre-vingt-dix.

La vitesse tomba à deux nœuds à l'heure. Des matelots se tenaient à l'avant de l'énorme bateau de glace, sur l'espèce de passerelle suspendue dans le vide. Jadis, les navigateurs, qui ne disposaient ni de radars ni d'aucun autre système de détection, utilisaient l'odorat des hommes, la nuit, et aussi leur sensibilité au froid. Les marins recevaient en plein visage l'air glacé déplacé par un iceberg et savaient à quelle distance il se trouvait. À bord de ce navire, ils utilisaient en outre un analyseur d'odeurs, efficace dans cinquante pour cent des cas : les montagnes de glace arrachées à la banquise avaient une odeur spéciale. Souvent celle du guano que des millions d'oiseaux, goélands, albatros et manchots, y accumulaient depuis des générations. D'autres sentaient les algues : en naviguant, ils raclaient certains fonds, et des bourrelets d'algues remontaient du fond de la mer et formaient comme des boudins noirâtres sur leurs flancs.

On alluma les puissants projecteurs, et on aperçut les scintillements de la glace sur bâbord. L'énorme bloc allait passer lentement tandis qu'ils navigueraient vers le sud. Mais il existait encore une banquise assez étendue dans ces endroits-là, et très vite il faudrait remonter vers la latitude 60.

— La Panaméricaine devrait installer une balise au cap Horn, dit le second à Lien Rag, surtout si nous devons souvent revenir dans les parages.

— Le Horn est inaccessible, que ce soit par terre ou par mer... Il faudrait un engin spécial.

Au petit jour, Lien alla se coucher, et l'ingénieur Volkar le remplaça. L'ancien glaciologue ne dort que trois heures, se réveille inquiet. Il avait l'impression qu'on avait essayé de le prévenir d'un danger proche au cours du rêve étrange qu'il avait fait. Jdrien, Liensun, ses deux fils s'unissaient pour lui crier quelque chose alors que Yeuse agitait les bras de façon désespérée.

Il se fit servir son déjeuner sur la passerelle.

— Rien à signaler, à part ces monstres ?

Ils glissaient au milieu d'un véritable troupeau de montagnes de glace. Ce n'étaient plus des icebergs, c'étaient des chaînes de blocs fantastiques à travers lesquelles ils essayaient de se glisser. Cela lui rappelait cette navigation hallucinante à bord du cargo *Princess* lorsqu'il essayait avec Yeuse, Ann Suba, Farnelle et quelques autres de rejoindre l'île Titan. La banquise se disloquait à cette époque, et seuls quelques chenaux s'offraient à l'étrave de leur bâtiment, de véritables carions entre des falaises vertigineuses. Ils s'en étaient sortis, alors qu'ils n'étaient pas techniquement équipés comme l'était cet *Iceberg-Ship II*.

— L'équipage est très inquiet, lui apprit Volkar.

— Plusieurs cargos ont effectué le voyage sans dommage. L'*Espoir*, de Lady Yeuse, l'*Elovia*, de Lafitte. Pourquoi serions-nous plus menacés que ces bâtiments-là ? Nous avons un équipement excellent, un équipement confirmé. Il n'y a rien à redouter.

Pourtant, il restait sur l'impression désagréable que ce rêve avait fait naître en lui, et il repoussa le plateau de son déjeuner après avoir simplement bu du café.

— La banquise n'en finit pas de mourir, murmura-t-il. On croyait qu'elle avait disparu, mais dans ces régions, elle s'est accrochée longtemps, et maintenant, elle s'égrène en fantastiques morceaux. Bientôt, nous allons arriver au courant des Falklands, à condition qu'il existe toujours. C'est un courant froid, qui empêche ces icebergs de fondre rapidement. Plus haut, c'est le courant chaud du Brésil, que la renaissance du fleuve Amazone doit encore renforcer. La navigation doit être impossible au-delà du Capricorne.

D'autres icebergs, d'autres plates-formes surplombant l'*Iceberg-Ship II* de deux cents mètres parfois. Des goélands y vivaient, qui s'abattaient par centaines sur le bâtiment, à la recherche de nourriture. Il fallait les effrayer à coups de sirène, et ce son lugubre renforçait encore l'angoisse des marins.

— Nous remontons vers le Horn, annonça enfin Lien Rag. Nous devons éviter de nous laisser entraîner par le courant car ensuite, pour briser notre erre, nous aurions quelque difficulté. Dans moins d'une heure, nous devrions apercevoir la banquise panaméricaine sur bâbord.

Ils atteignirent une zone plus tranquille, où les masses de glace ne s'attardaient pas. Des remous agitaient l'eau, et Lien Rag comprit que c'était la ligne de partage entre les deux océans. Les moteurs de l'*Iceberg-Ship* durent redoubler de puissance pour conserver un cap précis au gros bâtiment.

— Il y a quelque chose qui se déplace sur bâbord, lui annonça alors le radariste. Pour l'instant, je n'ai pas d'image précise, mais je pense cependant que ce n'est pas un iceberg.

CHAPITRE XXXI

Yeuse avait dû renoncer à embarquer dans l'hydravion en compagnie des deux fils de Lien Rag. Reiner, consulté, le lui avait déconseillé, lui affirmant que l'opinion publique n'était pas préparée à accepter l'idée que la présidente puisse utiliser un de ces appareils diaboliques et sacrilèges qui défiaient les usages de la société ferroviaire. Pilz, l'adjoint aux relations médiatiques, était du même avis.

— Les gens sont furieux de la présence des cargos et de cet engin. Ils pensent que c'est à cause de ces innovations que la glace disparaît et que le rail ne peut plus être utilisé. Ils disent qu'avant, grâce au rail, ils disposaient de lumière, de nourriture et de chauffage, alors que depuis que le rail disparût, ils n'ont plus rien.

— Pourtant, ils souffraient autrefois, quand Lady Diana les laissait mourir par centaines de milliers, voire par millions. Une famine les a presque tous fait disparaître et leurs cadavres étaient brûlés dans l'énorme centrale thermique de cette station pour fournir du courant électrique. Un courant qui ne leur était même pas réservé, puisqu'il servait à creuser le tunnel qui devait relier le pôle Sud au pôle Nord dans l'esprit de Lady Diana.

— Les populations ne sont plus les mêmes. Les autochtones ont en partie disparu, en effet, acquiesça Reiner, et ce sont des gens du Nord qui les remplacent.

Liensun et son frère volaient vers le sud en espérant arriver à temps, avant que la *Chimère* n'attaque l'*Iceberg-Ship II*. Sans cet hydravion, Yeuse aurait été impuissante, car son seul cargo devait se trouver en train de charger de l'huile dans l'île aux Phoques, et aucune ligne de chemin de fer n'atteignait plus ces régions australes depuis des mois. La dernière avait été détruite par un bouleversement brutal de la couche de glace.

Elle tirait une certaine amertume de ce qui venait de se passer ces dernières heures. Sans la présence de Jdrien et de Liensun, jamais

elle n'aurait découvert la duplicité de Caron et le complot des terroristes de la Guilde, prêts à la liquider physiquement. On avait appris qu'ils avaient des complices parmi la population, et la Manu était en train d'opérer des dizaines d'arrestations. Yeuse était de plus certaine que les gens auraient accueilli la mainmise des Harponneurs avec joie, car la Guilde aurait très rapidement pu les ravitailler en huile de baleine pour le chauffage et l'éclairage ainsi qu'en vivres de toute nature. On trouvait de la chair de baleine en Antarctique, mais aussi de la viande de mouton, des produits laitiers et du poisson en abondance. Il aurait suffi de quelques voyages de l'*Iceberg-Ship I* puis du II, pour assurer le ravitaillement. Les habitants auraient alors accepté la poigne de fer des Harponneurs. Il n'y avait presque plus d'autochtones, comme le lui avait rappelé Reiner, et ces gens venus du nord détestaient la Patagonie et se moquaient bien qu'elle perde sa souveraineté, ou du moins sa personnalité. Yeuse était très inquiète quant à l'issue des opérations militaires qui allaient se dérouler du côté du cap Horn, car Jdrien pensait que la *Chimère* était puissamment armée et disposait de moyens inconnus. Sinon, comment expliquer qu'un trois-mâts, cent fois plus petit que l'*Iceberg-Ship* commandé par Pulsach, ait pu l'emporter aussi facilement ?

Reiner avait fait des recherches dans les archives de la Panaméricaine et les reprenait à présent, pour savoir enfin quels étaient les stocks d'armement abandonnés en Antarctique quand la Guilde avait fait fuir les armées panaméricaines, profitant du dégel. Yeuse appréhendait les découvertes qu'il pourrait faire.

Jdrien et Liensun s'étaient envolés trop rapidement, pensait-elle, afin de porter secours à leur père. Ils ignoraient à peu près tout de l'équipement de la *Chimère*. Dans l'esprit des deux garçons, les Simone ne représentaient pas un grand danger. C'étaient des nains, des êtres diminués par des siècles de consanguinité, et ce n'était pas la présence à bord de leur voilier de quelques dizaines de Harponneurs qui pouvait les rendre invincibles.

Elle espérait conserver le contact avec eux, mais son système de transmissions radio laissait à désirer. Depuis quelque temps, la Traction ferroviaire, qui avait la responsabilité des communications, privilégiait le télégraphe, affirmant qu'il était plus fiable que tous les autres systèmes. Yeuse n'était pas d'accord : elle estimait que c'était une régression. Bien sûr, on n'avait jamais retrouvé le niveau élevé de jadis, d'avant la glaciation. D'après ce qu'on en savait, mais c'était tout de même difficile à croire, on pouvait alors communiquer instantanément avec n'importe quel point du globe, quelles que soient la position et la distance. Les satellites qui flottaient dans les nuages permettaient ces exploits. Yeuse restait quelque peu sceptique, même si elle n'aurait jamais osé le montrer devant Lien Rag ou Liensun.

Elle se rendit à la prison où était détenue Caron, l'observa à son insu pendant quelques minutes. La jeune fille, revêtue d'une sorte de pyjama vert, se trouvait dans un compartiment-cellule isolé et donnait l'impression d'être très abattue. Yeuse l'avait traitée avec une brutalité qu'elle regrettait désormais, mais cette mijaurée qui avait essayé d'abuser de ses désirs secrets l'avait exaspérée.

Lorsque la présidente entra dans sa cellule, Caron ne cacha pas sa frayeur. Elle ne pourrait certainement jamais dissocier cette femme si belle des instants horribles qu'elle avait vécus dans la baignoire où Yeuse menaçait de la noyer.

— Tu ne seras jamais libérée, commença Yeuse. J'y veillerai tant que je dirigerai cette Compagnie. Tu seras envoyée dans les mines de cuivre de la cordillère où tu travailleras dur. Ta seule chance, c'est de me raconter tout ce que tu sais. Tes amis voulaient prendre le pouvoir ; je parle de ceux qui sont arrivés depuis peu. Toi, tu es venue à bord du cargo du Consortium des bonzes en compagnie de Lafitte. As-tu entendu parler de la *Chimère* ?

Caron inclina la tête :

— Dernièrement, oui. C'est un étrange bateau avec une centrale nucléaire, mais aussi avec des mâts et des voiles. Je ne sais pas ce que c'est, mais c'est ce que l'on m'a dit. Les Harponneurs qui ont embarqué appartiennent à un commando spécial.

— Parle-moi de ce commando.

— Ces hommes ont été envoyés dans certaines régions de l'Antarctique pour réprimer des révoltes dans des stations qui ne voulaient pas de la Guilde des Harponneurs. Je ne sais pas comment ils opèrent, mais par la suite, les habitants de ces endroits n'ont plus du tout envie de se rebeller.

— Ils les traitent durement ? Ils en fusillent un sur dix, un sur cinq ? Ils prennent leurs enfants en otages ?

— Je ne sais pas... Il me semble que non, cependant. Tous les gens restent en place. Il n'y a pas tellement longtemps que ce commando existe... Ses membres portent des combinaisons spéciales très épaisses et une sorte de masque à la place des cagoules. Enfin, pas tout à fait. Cela ressemble à une boule de verre dans laquelle ils enfilent leur tête. Cette boule adhère ensuite parfaitement à la combinaison. Et puis ils reçoivent des containers bizarres qu'ils placent dans leur dos.

— Des containers ? Des sacs pour les armes ?

— Non des containers très résistants, paraît-il.

CHAPITRE XXXII

Dès qu'il aperçut la banquise au-delà de l'inlandsis panaméricain, Liensun comprit qu'ils auraient les plus grandes difficultés à débusquer là-dedans un trois-mâts et un *Iceberg-Ship* qui se fonderaient dans le chaos des glaces. Nazar, le mécano, réglait le détecteur d'infrarouges, seulement il y avait d'autres sources de ce rayonnement. Des regroupements humains existaient çà et là, pas très importants, mais parfois d'une dizaine d'individus qui chassaient le phoque et maintenaient des sources de chaleur intenses.

— Ils réussissent à survivre alors qu'ils ne sont plus reliés aux réseaux du nord. Il leur faut un beau courage, remarqua Liensun, admiratif.

— Ce sont certainement des gens de Patagonie qui ont fui devant l'arrivée des réfugiés du nord...

— Leur chaudière à fondre le lard de phoque me gêne, grommela Nazar. Vous savez, le rayonnement d'un moteur nucléaire bien protégé peut être très faible. Par contre, celui des moteurs d'un *Iceberg-Ship* reste plus difficile à dissimuler.

— Ils ne s'attendent pas à ce qu'un hydravion les survole, fit Jdrien.

— Je suis sûr qu'ils se méfient depuis notre attaque dans la Mozambic Compagnie et aussi sur le complexe baleinier. Ils peuvent nous tirer dessus. C'est d'ailleurs comme ça que Kurts a trouvé la mort, au cours de cette opération militaire.

L'appareil obliqua à droite, à la recherche de l'ancienne cité de Punta Arenas, où la *Chimère* était tapie dans l'attente de l'*Iceberg-Ship* commandé par Lien Rag.

— Il serait peut-être plus facile d'apercevoir le bateau de glace de notre père, suggéra Jdrien, que de faire des recherches dans ce fouillis de glaces.

— On va essayer de survoler Punta Arenas, et ensuite, on ira voir au large si le bateau de papa s'y trouve, répondit Liensun en

ricanant.

La radio commença de bredouiller, et Jdrien essaya de capter l'émetteur local. Des éleveurs de moutons, un peu plus vers le nord, là où existaient d'immenses serres d'herbage, se communiquaient parfois les cours de la viande. Mais rien de tel. Cette radio paraissait émettre dans une langue inconnue.

— Les Harponneurs parlent bien anglais, non ? Et les Simone ?

— Je ne me souviens pas de ce que nous disait notre père à leur sujet.

Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de l'est, le son devenait plus audible, et Jdrien se rendit finalement compte que c'était bien de l'anglais, quoique déformé par un filtre.

— Des gens communiquent dans un langage codé... Certainement ceux de la *Chimère*. Nous approchons.

Mais lorsque l'hydravion commença de perdre de l'altitude, ils ne virent rien, alors que l'émission était bien nette. Soudain, elle cessa, et ils ne distinguaient toujours rien.

— Ils ont peut-être soudé l'*Iceberg-Ship* à la banquise pour mieux le camoufler. Il suffirait d'un pont de glace peu épais pour effacer les contours caractéristiques de sa silhouette de bateau.

Mais une voix plus lointaine s'élevait, également brouillée. Après une courte hésitation, Jdrien comprit.

— La *Chimère* n'est pas dans le coin. L'*Iceberg-Ship* se cache juste en dessous, mais le voilier des Simone est très au large. Certainement à l'affût pour sauter sur l'*Iceberg-Ship II*.

— On y va, dit simplement Liensun en partant d'un coup vers le sud. On se guide sur l'émission. Tu crois qu'ils nous ont repérés ?

— Les voix sont calmes. On dirait que les opérateurs bavardent comme s'ils s'ennuyaient. Il s'agit peut-être d'une vacation à heure fixe au cours de laquelle on ne raconte rien d'important. Ce qui laisse supposer que la *Chimère* est en mer depuis assez longtemps et a trouvé une cachette parfaite.

Liensun grimpa à huit mille mètres, et ils découvrirent une plus large zone d'océan. Ils restèrent sans voix à la vue des innombrables icebergs, blocs et montagnes de glace qui encombraient cet espace sur une surface de cinq à six mille kilomètres carrés. Comment le bateau de Lien Rag pouvait-il naviguer dans ce dangereux labyrinthe ?

— J'ai une alerte à l'infrarouge, annonça soudain le mécano Nazar. À une heure environ. Et à une quarantaine de kilomètres.

— On y va, décréta Liensun. Importante source de chaleur ?

— Très importante, oui, répondit l'homme.

La vitesse de l'engin dépassa vite les sept cents kilomètres heure, et Jdrien pensa avec émerveillement qu'il leur faudrait moins de quatre minutes pour découvrir la source de ces infrarouges.

— Nouvelle source de chaleur, prévint Nazar. Tout à côté mais distincte de la première. Disons qu'elle se trouverait à trois ou quatre kilomètres plus à l'est.

— Importante ?

— Moins que la première, mais assez tout de même, oui.

— Si tu prenais un peu plus de hauteur, nous distinguerions ces deux points encore plus tôt, dit Jdrien.

Liensun cabra l'appareil et passa à dix mille mètres. Alors, d'un seul coup, ils découvrirent l'*Iceberg-Ship II*. Ils avaient beau savoir que cette masse représentait trois cent quatre-vingt mille tonnes en marche, ils ne purent s'empêcher de la trouver minuscule au milieu de tous ces géants de glace qui se dirigeaient vers le nord-est. Du ciel, on distinguait un courant plus sombre, qui se déplaçait dans cette direction et entraînait les masses de glace.

— Deuxième source sur la gauche, planquée derrière un iceberg. Pas facile à repérer, fit Nazar.

Jdrien dut prendre une longue-vue pour distinguer la *Chimère*, carrément collée et cachée dans le creux d'un iceberg. Pour mouiller là, il avait fallu beaucoup d'habileté et une connaissance parfaite des fonds, et à présent, le trois-mâts était invisible au niveau de la mer. Il attendait que sa proie passe à proximité. Très préoccupés par les manœuvres, Lien Rag et l'équipage ne se méfieraient pas, et l'ennemi les prendrait sous les feux de ses missiles.

— Mais comment feront-ils pour ne pas l'endommager et conserver la cargaison, comme pour le premier ? demanda Liensun à voix haute.

Ce fut l'instant où un émetteur radio assez puissant commença d'émettre en clair. Jdrien, surpris, reconnut le premier la voix d'Yeuse.

— Ici la présidente Yeuse... Message pour les appareils et navires naviguant en mer du sud. Un bâtiment ennemi, la *Chimère*, est équipé de missiles chimiques de gaz incapacitant découverts dans les silos de l'Antarctique, abandonnés par l'armée panaméricaine. Ces missiles ne font pas de dégâts matériels, sinon minimes, mais dégagent un gaz paralysant dont l'effet se fait sentir pendant plusieurs heures. Je répète...

Yeuse termina par une incitation à la prudence, rappelant que l'on venait tout juste de trouver dans les archives la preuve que ces silos avaient été abandonnés intacts.

— Cette fois, il faut attaquer la *Chimère*, dit Liensun. J'arme tous les lance-roquettes et les canons mitrailleurs. Je ne pense pas qu'ils nous attendent, en bas. Il faut entrer en contact avec notre père.

CHAPITRE XXXIII

Le radio à bord de l'*Iceberg-Ship II* avait enregistré le message d'Yeuse et venait de le rediffuser dans le poste de pilotage, mais quelques matelots l'avaient entendu et s'empressaient de le communiquer à tout le reste de l'équipage. Lien Rag donna l'ordre du branle-bas de combat, réécouta le message. Il ne savait comment on pouvait lutter contre de telles armes, mais à tout hasard ordonna que les marins qui n'étaient pas de quart se calfeutrent dans leurs cabines en essayant de les rendre parfaitement étanches.

— Si jamais l'équipage de quart est atteint et dans l'impossibilité de réagir, c'est à vous qu'il appartiendra de défendre le bâtiment. Prenez des vivres, des armes, de l'eau et attendez avant de réapparaître à l'air libre. Les missiles qui risquent de s'abattre sur nous sont peut-être aériens, mais si nous sommes tous paralysés, l'*Iceberg-Ship II* risque d'aller s'écraser contre un iceberg, naturel celui-là, et de subir une avarie grave. Nos ennemis sont donc certainement en train de nous rejoindre pour prendre aussi vite que possible le commandant du bateau, afin de le mettre hors de danger. Vous savez ce qui peut se passer, à vous de faire attention. Étant donné la vitesse du bâtiment, l'effet des gaz sera de courte durée sur les ponts supérieurs et, si vous refermez toutes les portes et écoutilles, pratiquement nul à l'intérieur. Nous pouvons nous en sortir.

— Regardez, là-bas, une sorte de vedette ! On dirait *Titan I* ou *Titan II*.

L'embarcation fonçait vers l'*Iceberg-Ship* et, au même moment, la *Chimère* se démasquait de derrière une montagne de glace. Des éclairs lumineux signalèrent le départ des missiles, mais à cet instant, un appareil volant parut littéralement tomber du ciel et les rafales de ses canons mitrailleurs détruisirent les quatre engins qui zigzaguaient lourdement vers l'*Iceberg-Ship*. Déjà, l'hydravion remontait vers le ciel tandis que, depuis l'*Iceberg-Ship II*, on tirait en direction de la vedette rapide. Celle-ci riposta, mais lorsque les hommes du commando

spécial, effrayants dans leur tenue spéciale contre les gaz, se rendirent compte que les missiles n'arrivaient pas, ils effectuèrent un brutal demi-tour. Cela fit dérapier longuement leur bateau, exposant son flanc droit où une bombe, tirée depuis l'*Iceberg-Ship*, pénétra sans effort. L'embarcation explosa. On vit des corps monter à des dizaines de mètres, bras et jambes en croix, puis l'huile s'enflamma et, bientôt, il n'y eut plus qu'un énorme brasier sur la mer.

La *Chimère*, coincée dans son iceberg, essayait de se dégager ; trop tard. Liensun, un sourire sadique aux lèvres, plongeait depuis deux mille mètres droit sur le trois-mâts, lâchant ses missiles et ses obus rapides. La puissance de feu de son appareil le surprit lui-même et lui donna un sentiment de puissance absolue. Touchée en divers endroits, la *Chimère* se trouva totalement immobilisée dans les bras du glacier. Elle ne coulerait peut-être pas mais resterait désormais prisonnière de cette montagne blanche où il serait facile de la retrouver quand on le voudrait.

L'hydravion se posa à quelque distance de l'*Iceberg-Ship II* et un canot gonflable fut mis à l'eau. Dans ses jumelles, Lien Rag reconnut d'abord l'épaisse chevelure blonde de Jdrien, puis la silhouette plus trapue de Liensun.

Les acclamations ne cessèrent que lorsque les deux frères furent hissés à bord par les treuils et qu'on s'empressa pour leur donner l'accolade ou les embrasser. Mais déjà, les autres icebergs, les vrais, se rapprochaient, menaçaient le bâtiment ainsi que l'hydravion, et les deux garçons durent se hâter de rejoindre l'appareil et de décoller. Ils décrivirent quelques cercles au-dessus du mastodonte de glace, toujours follement acclamés, puis se dirigèrent vers l'est pour relever la position de la *Chimère*.

— Maintenant, il nous faut repérer l'*Iceberg-Ship I*, dit Liensun.

— Envoyons un message radio pour les avertir que le commando de débarquement sur l'*Iceberg-Ship II* a été détruit et que la *Chimère* est à présent incapable de se libérer de son abri de glace. Qu'ils dégagent l'*Iceberg-Ship I* et se rendent dans le port de Magellan Station. S'ils acceptent ces conditions, ils ne seront pas bombardés et seront considérés comme des prisonniers de guerre. Sinon, on les traitera comme des droits communs.

— Ils ont des otages, fit remarquer Liensun.

— On peut quand même essayer, non ?

Ce ne fut qu'au cinquième ultimatum qu'une voix furieuse leur répondit :

— Nous voulons nous défendre jusqu'au bout ! Vous savez fort bien que l'armement de ce bâtiment est suffisant pour nous protéger.

— D'accord, admit Liensun, mais nous sommes dans le ciel et vous coincés dans les glaces.

Les Harponneurs finirent par capituler et acceptèrent de prendre la route de Magellan Station. Les deux frères, eux, durent interrompre leur vol, la nuit approchant et l'huile risquant de manquer. Mais dès le lendemain matin, très tôt, ils vinrent survoler l'*Iceberg-Ship I*, que son frère cadet plus important attendait non loin de là.

— Ils vont apparaître ensemble aux yeux des Patagoniens, fit Jdrien joyeusement.

— Avec plus de trois cent cinquante mille tonnes d'huile et de viande qui ne seront pas débarquées en Nemicie, soupira Liensun. Quelle perte pour notre Omnium du Pacifique ! Un retard d'au moins quatre mois dans la construction de Lacustra City...

CHAPITRE XXXIV

Ce troupeau de Bulbs qui paraissaient s'ennuyer ferme en attendant que le S.A.S. soit capable d'entreprendre son long voyage rappelait à Gus ces enterrements d'autrefois, du temps où il habitait la Terre et qu'on se réunissait auprès du wagon mortuaire pour accompagner le défunt à son alvéole de glace. On s'habillait et on chuchotait avant la cérémonie. Les immenses animaux de l'espace faisaient de même en attendant que leur ami se décide à rejoindre sa dernière demeure, son caveau spatial.

Grathe, la nouvelle conquête d'Isaie, débarbouillée et nourrie, avait un joli visage intelligent, mais Gus se méfiait de ses regards aigus.

— Mon cher ami, écrivit un jour le Bulb sur l'écran qui lui était réservé, je suis à la veille de mon voyage pour l'éternité et j'ai pris la décision de vous remettre certaines informations importantes.

— Je vous en remercie, dit Gus, n'osant pas trop manifester son impatience.

— Je sais que vous êtes venu ici dans l'intention de résoudre un certain nombre de secrets qui en bas, sur cette planète Terre, vous obsédaient. Vous vouliez savoir comment tout cela avait commencé, comment vous autres les Ragus avez été les témoins et les acteurs de toute cette épopée. Les archives existent, et en accord avec l'autre partie de moi-même, ce cerveau électronique qu'on a greffé sur le mien, je vais vous indiquer comment accéder à ces documents d'une grande importance.

Pétrifié, effrayé, Gus ne savait que répondre. Autrefois, il aurait donné sa vie pour savoir, et voilà que maintenant, il était pris d'une peur ignoble.

— Je ne sais si ces révélations combleront votre attente, vous réjouiront ou vous accableront, mais je ne peux me préparer à mourir sans vous payer en retour de ce que vous avez fait pour moi. Je vous considère comme un ami, comme mon meilleur ami. Le petit docteur

Isaïe est aussi un ami, à un moindre titre que vous pourtant. Vous avez tout fait pour me conserver encore quelque temps en vie, mais le mal me ronge irrémédiablement et je vais bientôt être prêt pour mon dernier voyage. Dans peu de temps, je quitterai cette orbite géostationnaire, comme vous dites, un endroit où j'ai été retenu prisonnier, où l'on a torturé mon corps, où l'on m'a donné un autre cerveau, d'autres fonctions. J'ai souffert ici sans que les hommes s'intéressent à ma douleur, et vous êtes le seul qui ait eu un peu de bonté pour moi. Je ne saurais l'oublier. Je sais que malgré vous, je vous entraîne dans la mort. Si je pouvais vous aider à rejoindre votre planète, je le ferais. Hélas, ce n'est pas dans mes possibilités. Alors, pour vous faire oublier ce destin prochain, je vais vous livrer les codes d'accès aux secrets, à tous les secrets qui, durant des siècles, ont conditionné la vie de la Terre. Ce sera mon héritage.

Fin du tome 57

